

# Biafra Vainera

NC  
DT  
515  
A72



CAPTAIN ARMAND

NSR

**BIAFRA**

**VAINCRA**

ÉDITIONS FRANCE-EMPIRE



NSR

1970

CAPTAIN ARMAND

# BIAFRA VAINCRA

EDITIONS FRANCE - EMPIRE  
68, rue Jean-Jacques Rousseau - Paris-1<sup>er</sup>

NC  
DT  
515  
A72

*Vous intéresse-t-il d'être tenu au courant des livres publiés  
par l'éditeur de cet ouvrage?*

*Envoyez simplement votre carte de visite aux*

**EDITIONS FRANCE-EMPIRE,**

**Service « Vient de paraître »,**

**68, rue J.-J.-Rousseau, Paris-1<sup>er</sup>,**

*et vous recevrez, régulièrement et sans engagement de votre part,  
nos bulletins d'information qui présentent nos différentes collections,  
que vous trouverez chez votre libraire.*

**© Editions France-Empire 1969**

**Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous les pays.**

**IMPRIMÉ EN FRANCE**

*Au Peuple Biafrais  
qui m'a montré  
ce qu'est le vrai courage.*

A.



*« Les guerres se font avec des hommes mais se déclarent au nom d'un principe. Le vainqueur n'est pas celui qui a perdu le moins d'hommes, mais celui dont les principes sont restés intacts. »*

*J.-F. Steiner  
(Treblinka)*



## PROLOGUE

*Il y avait déjà plus d'un an qu'on se battait au Biafra lorsque l'Europe et le Monde, stupéfaits, puis indignés apprirent le massacre. Les journaux à sensation publièrent photos et reportages bouleversants, suscitèrent des mouvements d'opinion, aidèrent à une prise de conscience mondiale du drame biafrais.*

*Le public eut pitié de ces petits corps squelettiques, de ces regards pathétiques, de cette accusation muette qu'on pouvait lire dans ces yeux d'enfants, trop pleins de ce qu'ils n'auraient jamais dû voir.*

*Et puis la pitié se lasse : encore eux, dit-on bientôt. L'été 68 arriva, et avec lui, un autre drame,*

*plus proche, directement en harmonie avec le Monde Blanc: l'affaire Tchécoslovaque. On oublia le Biafra.*

*Il y mourait toujours autant de gens, mais personne n'en parlait plus: le « sujet se vendait mal ».*

*Il y mourait même davantage de monde: libérés des regards accusateurs du monde, les Nigériens se livraient, sans complexes ni retenue, à une extermination des populations rebelles, tout en rejetant l'accusation de génocide. Parfois, les mots importent plus que les faits.*

*En ce mois d'août 68, la guerre continuait, les Ibos mouraient. Et le monde se taisait.*

*C'est à cette époque que j'ai choisi d'aller là-bas.*

*Avant de partir, j'avais vu, moi aussi, ces photos d'enfants tragiques, j'avais entendu des récits dramatiques, j'avais lu d'épouvantables descriptions. Je savais aussi les Ibos courageux, obstinés et intelligents, et, à cause de ces qualités, j'étais de leur côté avant de les connaître.*

*Quand je suis arrivé, je m'attendais à trouver des morts en sursis, dans un Biafra assiégé qui ressemblait à quelque Auschwitz africain.*

*Je voulais leur apporter ma sympathie, ce sont eux qui m'ont appris la générosité. Je voulais leur donner ma science, ils m'ont appris le courage. Je souhaitais les aider à survivre. Ils m'ont montré*

*qu'un peuple qui se veut indépendant impose toujours sa volonté.*

*Bien sûr, j'ai vu des gosses mourants de faim, j'ai rencontré aussi des regards pathétiques, des hommes, des femmes et des vieillards sous-alimentés. Moi aussi, j'ai eu, parfois, pitié.*

*Mais ce que j'ai toujours éprouvé, à vivre avec les Biafrais, c'est une extraordinaire fierté de combattre aux côtés d'hommes conscients et responsables, à l'échelon de l'individu, du destin du peuple tout entier.*

*On leur fait la guerre. Ils la font aussi. Totale-ment, complètement : ils n'ont rien et donnent tout, sans arrière pensée. Leur vie ne leur appartient plus tant qu'il y a la guerre.*

*« Après la guerre, disent-ils toujours », car ils n'ont pas une mentalité de « kamikazé ». Ils savent le prix de la vie, et ne la jouent pas par désespoir ou par ignorance.*

*Au fil des jours, j'ai compris que ce peuple là ne peut pas être vaincu, même si le territoire est occupé, même s'ils sont obligés de fuir dans la brousse : ils trouveront, dans leur malheur la force de combattre pour survivre afin de s'affirmer comme peuple indépendant.*

*Ce livre n'a pas la prétention d'expliquer le Biafra : d'autres l'ont fait avec références, fiches techniques, rappels historiques ou politiques. Ils*

*ont pu dire pourquoi la guerre avait commencé.*

*Moi, je me suis contenté de la faire. Et ce que j'ai vu, ce que j'ai compris, c'est que, par la force des choses, inéluctablement, militairement ou pas, aujourd'hui ou dans six mois,*

**BIAFRA VAINCRA !**

## PREMIÈRE PARTIE

### LE FOND DE LA DÉTRESSE HUMAINE

*« Tant que tu n'auras pas vu l'enfer,  
le paradis ne sera pas assez bon pour  
toi. »*

*(Heta tu cehenemê ne binî, cenet bi  
te Xives nabi.)*

*Proverbe KURDE.*



# 1

## *EBIA GO : BIENVENUE*

LIBREVILLE — GABON — AOUT 68.

Le courrier « régulier » pour le Biafra est un vieux « D.C. 3 » à l'aspect minable, au fuselage terni, aux ailes noircies de fumée. Il a été relégué tout au fond du terrain de Libreville, en bout de parking et semble achever là son existence misérable.

Je le regarde avec le sourire, avec aussi un peu de sympathie : c'est tout de même avec « ça » que, tous les soirs, en prenant des risques énormes, deux pilotes apportent aux Biafrais assiégés, le peu de matériel dont ils disposent...

C'est avec « ça » aussi que ce soir, j'atterrirai à Uli, but de mon voyage.

— Alors, le touriste, on admire le paysage ?

Je me retourne et rencontre le sourire épanoui

de B... le copilote. Un vieux copain. Il me serre la main :

— Tu sais, lui dis-je, comme tourisme, il y a mieux !

Il approuve, toujours hilare :

— Comment es-tu arrivé ?

Je lui raconte mes démarches à Paris, les rendez-vous ratés ou réussis, les rencontres, les formalités innombrables et, pour finir, mon arrivée à Libreville.

— Et tu vas au Biafra ?

— Oui. Je vais au Biafra. Je l'avoue, j'ai un certain faible pour les causes difficiles, et, dans ma vie, il m'est déjà arrivé d'en servir de désespérées et de partager le sort de ceux qui, avec moi les avaient perdues. Mais, cette fois, j'ai le sentiment, la certitude que le Biafra ne souffre pas, ne se bat pas en vain. Il n'est pas d'exemple qu'un peuple qui lutte pour son indépendance n'ait pas fini par avoir raison.

— Pour une fois, gars, tu es dans le sens de l'histoire conclut mon copain avec son éternel sourire optimiste.

Certes. Je suis dans le sens de l'histoire, mais cela ne change rien à mon état. Méprisé, haï des uns, approuvé, admiré par les autres — jamais les mêmes : tout dépend des causes que je défends — je suis un mercenaire.

La guerre est mon métier. Mieux : c'est ma patrie. Je sais, bien sûr, tout le mépris que les « bonnes consciences » mettent dans ce mot, ces « bonnes consciences » qui effacent et oublient leurs petites lâchetés quotidiennes en critiquant ceux qui ont, comme moi, la chance de faire un métier qu'ils aiment, la liberté de choisir le camp qu'ils défendront, et, parfois l'immense joie de connaître la victoire.

Mercenaire ? Oui sans doute. Mais ne sont-ils pas aussi des mercenaires ceux qui gagnent difficilement leur vie en offrant leur boulot à des gens qu'ils méprisent ? Ne sont-ils pas des mercenaires ceux qui fabriquent les armes, qui les vendent, ceux qui les transportent ?

— Nous au moins, conclut le pilote, on met notre peau en balance, et, dans notre boulot, l'accident de travail n'est pas garanti par la Sécurité-Sociale !

Il rit. — Il rit tout le temps d'ailleurs — et ajoute :

— Tu sais pas ce que j'ai lu dans un canard de France ? Que les mercenaires étaient la cause de la guerre du Biafra ! Comme s'il suffisait de se pointer dans un pays pour flanquer la pagaille !

Il hoche la tête avec conviction :

— Sans blagues ! S'il n'y avait pas leur saleté de pétrole, à tous ces « Grands », il n'y aurait pas

autant de gâchis ! Sans compter que ces fameux pays « neutres » s'engraissent en vendant des armes à tout le monde : les Suisses, les Suédois, jusqu'aux Anglais... Ils ont leur conscience pour eux, qu'ils disent. Et ils expédient leur matériel pour aider les Africains à se massacrer encore plus joyeusement...

Il soupire, escalade l'échelle d'aluminium.

— T'as vu ce zinc ? Me demande-t-il avec une pointe de sarcasme. — Il a l'air, comme ça, d'être pourri, mais ne t'y fies pas : c'est du costaud.

De la main, il flatte le rebord d'une aile avec des gestes de propriétaire caressant l'encolure d'un bon vieux cheval.

— Bon, soupire-t-il, c'est pas tout ça : va falloir te trouver une place, et ce soir, j'ai du monde sur mon avion. Et pas n'importe qui.

Un silence, histoire d'éveiller ma curiosité :

— Le Colonel Ojukwu en personne. Il est rentré de la conférence d'Addis Abeba et revient au Biafra avec toute sa délégation.

J'ai entendu parler de cette fameuse conférence et des efforts déployés par l'empereur Haïlé Sélassié pour résoudre par des discussions cette guerre qui s'éternise. Mais cela n'a rien donné de positif : soutenus par les Anglais, encouragés par la plupart des pays musulmans, les Nigériens ont refusé le

dialogue avec les Sécessionnistes et persisté dans leur intransigeance.

Ils ont obligé les Biafrais à poursuivre leur résistance : c'est le seul moyen qui leur reste pour ne pas mourir.

— Tiens, observe B..., les voilà.

De la cabine de pilotage où je me suis installé, à défaut d'autre place, j'aperçois un imposant cortège qui se dirige de notre côté. Motards en grand uniforme, dans un ordre impeccable, précédant toute une file de voitures officielles. Dans la première, une énorme Cadillac aux chromes éblouissants, je reconnais la silhouette familière du Président Bongo, le Chef de l'Etat Gabonais. A ses côtés, en uniforme de colonel, le Gouverneur Ojukwu.

Je ne l'ai jamais approché, mais son visage m'est familier : des yeux brillant d'intelligence, un front haut d'intellectuel, des gestes précis d'homme d'action.

Et puis cette fameuse barbe de prophète...

L'escorte stoppe au pied de l'appareil et les officiels escaladent, un à un, les marches de l'échelle de coupée.

De ma place, j'entends les phrases échangées par les deux hommes d'Etat. Encouragements de la part du Président Bongo, déclaration du colonel Ojukwu :

— Notre pays, dit-il dans un français lent mais

impeccable, qui souffre le martyr depuis de longs mois a construit une nation qui a pu prendre, pour la première fois, la parole dans une enceinte historique africaine ; nous avons pu, devant tous les gouvernements africains démontrer que le Biafra ne veut pas la guerre que son agresseur lui fait subir...

« Je n'étais pas allé à Addis-Abéba avec l'espoir d'obtenir quelque chose des entretiens, mais pour dire et faire comprendre que nous n'aimons pas la guerre, pour montrer notre sincérité: Nous avons eu notre « plate-forme » : nous avons pu nous faire entendre. »

Il ajoute, pour finir, qu'il a chargé son ami le docteur Eni Njoku de représenter le Biafra à la suite de la conférence, tandis que l'ancien Chef de l'Etat Nigérian, un « Ibo » rallié à la cause biafraise, le docteur Azikiwe, parcourt toutes les capitales d'Europe pour exposer le drame biafrais.

— Il sera dans quelques jours à Paris, conclut le Gouverneur : j'attends beaucoup de sa rencontre avec le Général de Gaulle...

Poignées de mains, accolades. Le Président Bongo se retire et ses ministres avec lui.

Les officiels biafrais s'installent, tandis que le Gouverneur vient saluer les pilotes.

— La nuit va bientôt tomber, dit-il à B... Nous

pourrons décoller. Souhaitons que tout se passe bien...

Respectueusement, je me présente : après tout, je suis son hôte à bord de son avion... Il me sourit, me tend la main :

— Heureux de vous accueillir, me dit-il avec chaleur. Le Biafra en entier vous remercie d'être venu de si loin...

Il va s'éloigner, se retourne :

— Vous êtes Français ?

— Oui, Excellence...

En hochant la tête, comme pour donner plus de poids à son affirmation :

— J'aime beaucoup la France. Avant, je l'admirais, mais il m'a plu que ce soit le premier pays à comprendre le sens de notre combat, le premier qui s'est montré touché par notre malheur, le premier à nous avoir montré de la sympathie...

Il me sourit, va regagner sa place.

— Un type formidable, me dit B..., le pouce en l'air : tu sais, il y a des gens pour le dénigrer, pour faire croire qu'il n'a que de l'ambition personnelle. C'est faux : il n'a agi que pour ses Biafrais... Et puis — ajoute-t-il confidentiellement — c'est un authentique colonel de l'Armée anglaise, pas un amateur. Tu auras l'occasion de le voir à un briefing...

La nuit est tombée, d'un seul coup, noyant le terrain dans une obscurité d'autant plus dense qu'elle succède, sans transition à un jour éclatant.

Check-list. Contact. Moteurs. Point-fixe.

Nous roulons en bout de piste.

Et puis, d'un coup, nous décollons, dans le noir.

— J'espère que nous pourrons nous poser, grogne le pilote : ça fait deux jours que nous avons dû faire demi-tour... Il y avait un orage phénoménal au-dessus de l'aérodrome et nous n'avons pas obtenu le contact radio...

— C'était pas possible de se poser quand même?

Un grand rire :

— Oui, mon vieux ! On voit que t'as pas vu la piste : un vague morceau de route goudronnée, paumée au milieu de la brousse. Faut d'abord la trouver, et dans le noir, parce que les Ilyouchine Nigerians tournent au-dessus, prêts à bombarder à la moindre lueur. Nous, forcément, on joue les timides !

— Il y a intérêt, ajoute son camarade : le D.C.3, c'est pas un avion moderne et on n'a pas de radar dans le nez. Alors, si on veut pas crever avant l'âge...

Ils ne le disent pas mais ils pensent que les Biafrais ont besoin d'eux : seulement, ils préfèrent rester dans la note gaie, et ne pas donner dans le tragique.

C'est pour cette raison que, dans quelques mois,

quand j'apprendrai qu'ils se sont écrasés, quelque part dans la forêt avec leur avion, je penserai qu'ils ont eu la mort qu'ils souhaitaient : en pleine action, pour la cause qu'ils défendaient, mission accomplie.

Un coup de klaxon impératif. Toutes les lumières sont éteintes.

— On a passé la frontière, explique mon voisin : à partir d'ici, on est des clandestins. Vaut mieux pas se faire repérer : déjà qu'avec le bruit qu'on fait, la D.C.A. va pas tarder à canarder...

Quelqu'un, un officier d'ordonnance sans doute, vient me tirer de ma solitude :

— Son Excellence désire s'entretenir avec vous...

Je me lève, me glisse à sa suite dans l'obscurité. Douze pas plus loin, il s'arrête, me désigne un siège vacant auprès de celui du Colonel Ojukwu :

— Asseyez-vous, me dit ce dernier : nous avons quelques minutes devant nous... J'aimerais que vous me disiez les raisons qui vous ont poussé à venir combattre avec nous...

Question difficile : pourquoi se bat-on avec tel camp plutôt qu'avec tel autre ? La sympathie ? L'impression qu'on a que ceux auprès desquels on va lutter méritent mieux qu'une simple amitié ? Sans doute aussi l'admiration pour un peuple qu'on assassine et qui ne cède pas...

Le Colonel hochait la tête :

— Nous n'avons pas voulu cette guerre, me

dit-il après un long silence. Comme nous n'avons voulu notre indépendance qu'après avoir tout essayé, quand nous avons compris qu'au bout de notre acceptation de la Fédération, il y avait la destruction du peuple Ibo...

« En 1967, la Fédération était malade, le pouvoir n'existait plus. Il était à prendre. Coups d'Etat après coups d'Etat le Nigeria semblait dans le chaos et, comme toujours en pareil cas, on a cherché le responsable. Il fallait un bouc émissaire et l'on désigna, dans les territoires où ils étaient en minorité, les Ibos.

« Il s'en massacra, cette année-là, plus de six cents mille dans toute la Fédération. Ceux qui échappèrent à cette Saint-Barthélémy se réfugièrent au Biafra...

« Mais nos ennemis n'étaient pas lassés, ils ne désarmaient pas. Il fallait exterminer coûte que coûte ce peuple qui avait l'audace de ne pas se laisser tuer...

« Ils sont venus : les Haoussas du Nord, les Yoroubas de l'Ouest, aidés par les Anglais.

« Les Anglais étaient autrefois les maîtres du Nigeria : ils n'ont jamais pardonné l'Indépendance, ou, plutôt, ils n'ont jamais abandonné leurs prétentions sur le pétrole... Or, le pétrole est tellement bien réparti qu'il s'en trouve autant au Biafra qu'au Nigeria. Alors ?

« Je sais bien, nos ennemis nous combattent — disent-ils — au nom d'un principe. L'Afrique ne doit pas « exploser », et les sécessions y sont mal vues. Mais la Fédération Nigériane, issue du régime colonial, n'est qu'un leurre : notre peuple est un, il a sa culture, sa langue, sa cohésion. Il est majeur : c'est sans doute ce qu'on lui reproche...

— Ils comprendront bien un jour, Excellence...

— Certes. Ils comprendront. Ils s'apercevront qu'on ne réduit pas des volontés avec des mitrailleuses, qu'on ne détruit pas une âme avec des bombes... Mais, plus le temps passe et plus la réconciliation sera difficile ; notre génération aura tout à faire, ici. Après la guerre, j'orienterai mon pays vers une autre voie... Nous serons libres de notre destin, et mon rêve est de faire de mon pays un pays francophone, à la fois par reconnaissance, par amitié pour la France, mais surtout parce que cela nous fera prendre nos distances avec le passé... Vous êtes catholique, monsieur ?

Il prend mon silence pour une réponse affirmative :

— Le plupart des Biafrais sont catholiques, ce qui les différencie un peu plus des autres Nigériens. C'est aussi pourquoi je vois dans votre venue auprès de nous, une marque de solidarité fraternelle : ici, vous ne serez pas appelé « mercenaire ».

Vous êtes un « frère chrétien » venu aider ses frères opprimés...

Le Colonel Ojukwu a parlé longtemps. De lui, de ses études en Angleterre et de la seule visite qu'il fit en France :

— J'y suis allé, voici dix ou douze ans, disputer une rencontre de rugby, avec mon collègue britannique. C'était à la Rochelle... Une très belle ville, pleine de souvenirs glorieux : presque un symbole. Comme nous assiégés, affamés, ils contraignirent le pouvoir autoritaire à s'incliner...

Moi, je me tais. J'écoute. Le colonel Ojukwu me fascine : il a l'esprit rapide, clair, lucide. Sa volonté transparait à travers ses phrases, mais aussi le grand amour qu'il a pour son peuple... Ses ennemis ont essayé d'en faire un fanatique exalté, menant ses frères à la mort au nom de son ambition personnelle... Quelle erreur. Au contraire : c'est lui qui, tout seul ou presque, a décidé de les assumer...

Avant de le quitter pour rejoindre ma place, à l'avant, il m'a répété :

— Vous n'êtes pas un « mercenaire » : un « frère chrétien ». Rappelez-vous...



Je suis revenu m'installer sur le siège du radio, derrière le copilote dont je ne distingue à peu près rien, sauf, de temps à autres, le profil qui se découpe en silhouette sur la vitre du cockpit, éclairée par un éclair. Nous sommes en plein orage, secoués comme sur un bateau fou.

— Y a intérêt à se cramponner, pas vrai ?

Le pilote essaie de plaisanter. Moi, j'attends l'atterrissage : malgré les assurances données à Libreville, le « piège » volant ne m'inspire aucune confiance : supportera-t-il cette épreuve ?

— Fais gaffe ! A droite, la D.C.A. !

Le pilote hoche la tête, effectue un virage serré, sur la gauche. Je suis tassé, collé, aplati sur mon siège, le cœur au bord des lèvres. Ma parole, il prend son D.C. 3 pour un avion d'acrobatie ? Les ailes grincent, la carcasse craque, mais rien ne se produit d'autre qu'assez loin, l'éclatement sourd et jaune d'un obus.

Nous sommes au-dessus du Biafra occupé.

— Tu comprends, me dit mon camarade, on ne sais jamais où ils sont, ces c... de Nigerians, et un itinéraire, sûr un jour ne l'est plus le lendemain

et on se fait tirer comme des pigeons... Heureusement, ils ne savent pas se servir de leurs canons...

— Qu'est-ce que c'est, leurs canons ?

— Oerlikon-Buheler. Des outils Suisses... Il faut bien compenser la neutralité, pas vrai ?

Je ne réponds rien : un nouveau décrochage de l'appareil m'enlève toute envie de parler.

— Tu as le contact radio ?

— Non.

Un commentaire du pilote. Bref, énergique. Il se tourne vers moi :

— Sans contact radio, pas moyen de se poser...

— Pourquoi ?

— D'abord parce qu'il faut se faire annoncer : dans cette brousse, la piste représente à peu près une allumette perdue sur un tapis. Et comme on n'est pas à Orly, il faut attendre qu'ils aient allumé le balisage... Sinon, macache, faudra revenir à Libreville.

Revenir à Libreville ? J'en ai la nausée rien que d'imaginer trois nouvelles heures dans ce satané avion. Je prie le Ciel d'inspirer le radio au sol qu'il finisse par nous identifier. Tout plutôt que ce perpétuel saute-moutons où, je le sens je vais laisser ma santé.

— Armand ?

— Oui...

— Va prévenir son Excellence que nous n'arri-

vons pas à contacter l'aéroport. Demande-lui si nous faisons demi-tour.

Le colonel Ojukwu n'a fait aucun commentaire. Il a juste dit « O.K. ». S'il est déçu, il ne le montre pas mais j'imagine qu'il doit suffisamment connaître les impératifs de sécurité pour accepter la décision des pilotes.

Je regagne la cabine.

— Son Excellence est d'accord pour revenir à Libreville...

— Attends !

Le copilote a levé la main :

— Ça y est, je « les » ai...

Je jubile. On a eu de la chance.

Par la vitre de la cabine, j'essaie de percer l'obscurité, mais je ne distingue strictement rien. Un trou d'air. Je me renforce sur mon siège, souffle coupé. Nous descendons, comme un ascenseur dingue. Le pilote ne fait pas de détail. En deux phrases, il a demandé notre position, calculé son cap et sa hauteur, et, voyant qu'il était court, plonge littéralement sur l'aérodrome.

Quelques mots. En code.

Et toujours cette sensation qu'on tombe, qu'on va s'écraser. C'est pas possible, nous allons percuter le sol...

— Droit devant !

Je me soulève et distingue, très près de nous,

quelques lumières bleuâtres qui clignotent doucement, dans le noir. C'est ça, leur aérodrome ?

Pour être discret, il l'est et il faut avoir le nez dessus pour le distinguer.

Gaz réduits, volets sortis, nous approchons. En face, une voiture a allumé ses phares, juste dans l'axe de la piste. Quelques coups de manche pour corriger le dévers et nous touchons, une roue, puis l'autre. Les moteurs s'emballent, le pas des hélices à l'envers, tandis que, par coups de freins progressifs, le pilote essaie d'immobiliser son D.C.3 dans les limites de la piste. Une odeur de caoutchouc et d'huile brûlée envahit le cockpit :

— Il en prend un sacré coup, à chaque fois !

Le pilote est content. Il a réussi son posé.

On fait demi-tour aussitôt, prêts au départ, puis le pilote coupe les moteurs. Je me lève, sors dans la cabine. Les autorités ont déjà abandonné leurs places, se dirigent vers la porte, ouverte de l'extérieur par les « employés » qui ont apporté une échelle de coupée faite de planches de caisses...

Je remarque aussitôt que tout est à nouveau plongé dans le noir.

L'illumination de la piste n'a pas duré trois minutes. Mais la peur que j'en ai eue, elle, m'a paru tellement plus longue ! Ce n'est pas demain que j'aurai envie de recommencer, malgré les invitations du pilote, très satisfait de lui :

— T'as vu ça, gars ? D'accord, on me foutrait à la porte à Air France si je m'amusais à faire ça... Mais c'est ainsi que j'aime l'aviation : le risque, ça repose de l'ennui...

L'aérogare — une baraque comme j'en verrai beaucoup par la suite, basse et longue, couverte de tôles ondulées — est séparée en deux dans le sens de la longueur par une sorte de grand comptoir où se font toutes les formalités d'arrivée.

Exactement comme dans tout aéroport du monde. Il y a la police, la douane, les contrôles... Tout est fait comme si la situation était normale.

Et, je m'en apercevrai tout au long de mon séjour, ce n'est pas le moindre des contrastes de ce pays : on passera sans cesse de l'exceptionnel à l'ordinaire. De la guerre à la paix, des combats de brousse à la vie urbaine, du rire aux larmes... Il y aura, partout, une affreuse réalité où la mort est courante, et, en contrepoint, un effort pour survivre, pour « faire comme si... », une volonté d'affirmer que cette guerre, ce n'est qu'un épisode, un malheur qui n'empêche pas l'espoir.

Le colonel Ojukwu est passé entouré de sa garde d'honneur et de ses ministres, acclamé par plusieurs centaines de civils qui le couvaient avec des yeux qui disaient leur foi et leur vénération.

Au passage, il m'a adressé un petit geste de la main. Un geste qui voulait dire :

— J'ai confiance en vous...

Moi, raidi dans un garde-à-vous impeccable, j'ai essayé de lui montrer que, désormais le Biafra était ma patrie.

Deux hommes s'approchent. Ils portent une tenue « léopard » et, sur leur manche, l'insigne biafrais : un soleil levant, jaune sur fond noir. Au-dessous, blanc sur fond noir, le crâne et les tibias entrecroisés qui symbolisent les commandos.

Avec de grands sourires, ils prennent mes bagages et se dirigent vers une 404, un break maculé de boue, qui attend à proximité.

Sans dire un mot, j'embarque, tandis que le plus petit prend le volant et s'enfonce dans la nuit.

Emeka — mon chauffeur — parle un français approximatif, sinon incompréhensible, et ponctue chaque phrase d'un grand rire muet qui lui distend la bouche jusqu'aux oreilles. Tout à l'heure, quand il s'est présenté, j'ai seulement compris son nom. Ensuite, et à force de le lui faire répéter, j'ai appris que sa famille était originaire d'Orlu. Le reste de son discours a été perdu pour moi : un mélange d'anglais et de dialecte ibo auquel j'ai répondu par des sourires.

\*  
\*\*

Le jour se lève, d'un seul coup, dévoilant un ciel gris et bas laissant tomber une petite pluie fine qui noie les formes, estompe le paysage, étouffe tous les bruits d'alentour. Elle dilue la terre de la piste en une boue tenace et liquide, rouge comme du sang, qui éclabousse les herbes et les racines, colle aux carrosseries, imprègne les vêtements, colle à la peau qu'elle teint en cuivre.

Je regarde autour de moi, dans cette aube sale du petit jour, à travers la vitre embuée de la voiture, essayant de me familiariser avec l'ambiance de ce pays où je viens combattre.

Je rends leur salut à tous les gens que nous rencontrons, en petit groupes affairés et chargés de toutes sortes de choses, meubles, vêtements, vivres et qui, reconnaissant la voiture des Commandos, reportent sur elle toute l'admiration qu'ils éprouvent pour eux.

Des sourires, des gestes amicaux.

Ce sera ma première impression du Biafra.



*LA NUIT DES COMMANDOS*

Nous venons de traverser Owerri. C'est l'une des quatre grandes villes de ce que l'on appelle « le réduit Biafrais ». Une agglomération très étendue, coupée de larges avenues rectilignes, bordées d'arbres dégoulinants de pluie, de villas basses aux larges baies bâties au milieu de jardins remplis d'une végétation où dominent tamariniers et frangipaniers.

Owerri ne ressemble pas tout à fait aux autres villes qu'il m'a été donné de voir jusqu'ici. Il y a quelque chose, un petit détail qui la rend différente. Plus qu'une conception intelligente de l'urbaniste, c'est un souci évident de propreté qui semble guider les habitants. Ni ordures traînant au milieu du chemin, ni laisser aller. Au contraire : tout n'est

qu'ordre, discipline librement consentie, coquetterie même, dans la mesure ou la pauvreté le permet.

Cette ville est sympathique, malgré le ciel gris, la pluie, la boue qui s'est infiltré partout.

D'autant plus sympathique que, malgré l'heure matinale où nous sommes, il y a autant d'animation que dans un marché européen vers onze heures.

Des gens partout, affairés ou flânant, discutant, achetant ou vendant.

Il faut juste un peu d'attention pour s'apercevoir que, là encore, tout n'est qu'illusion : les vendeurs proposent de vagues marchandises, d'incroyables aliments : rats, oiseaux, lézards. Et puis les acheteurs discutent, marchandent mais partent sans rien : ils n'ont pas d'argent. Ils sont maigres, très maigres et ce qu'on pourrait prendre, de dos pour une certaine sveltesse n'est, en réalité que le résultat du « kwashiorkor », cette dénutrition qui fait, chaque jour, des milliers de victimes.

Et pourtant, cela n'empêche pas les sourires, les plaisanteries, les apostrophes. Des gamins à demi-nus courent sur les trottoirs, évitant d'autres gamins prostrés, squelettiques, la main tendue pour une quête sans espoir.

Au Biafra, tout coexiste : la vie et la mort, la joie et la détresse. Ce n'est pas de l'indifférence des nantis envers les miséreux. Ni de l'insouciance.

Je m'en apercevrai vite : la mort est comme une

loterie, elle frappe n'importe où. Alors, on n'y pense pas et l'on fait « comme si » elle ne devait jamais vous atteindre...



Le camp ressemble à n'importe quelle construction d'Afrique : de longs bâtiments à un étage, aux fenêtres vaguement ogivales, aux toits recouverts de tôle ondulée.

Une grande place carrée, au milieu de laquelle se dresse, couvert d'un gazon impeccablement tondu, le mât aux couleurs.

Nous stoppons devant le poste de police, une petite construction peinte en ocre délavé par la pluie. La sentinelle, tenue « léopard » foulard et béret verts, bondit devant le capot, fusil braqué, jambes fléchies.

Emeka freine des quatre roues, projetant une flaque de boue qui vient tacher les bottes du soldat. Il grimace et agite son fusil, l'air féroce.

— Il ne va tout de même pas tirer ?

Cet incident n'affecte pas Emeka outre mesure. Il passe le buste par la portière et entame avec la sentinelle un long palabre dont je ne saisis, au passage que les noms propres : « Son Excellence le

colonel Ojukwu », « colonel Steiner », « capitaine Armand ».

Après quelques minutes de palabres, la sentinelle lève enfin son fusil, nous laisse entrer.

Emeka m'abandonne, quelques instants plus tard devant le bâtiment qui sert de mess aux Officiers de la 4<sup>e</sup> Brigade — les Commandos —. A l'entrée, deux jeunes recrues, des gamins coiffés du béret vert, montent la garde. Impassibles comme des sentinelles anglaises devant Buckingham Palace.

J'entre.

C'est une grande pièce, meublée comme n'importe quelle popote d'officiers du monde. A terre, un grand tapis rouge, tout autour, des fauteuils club. Au mur, quelques cartes postales comme on en voit partout : la Tour Eiffel, les Alpes, la Méditerranée.

Tout au fond, face à l'entrée, un drapeau biafrais. L'étendard de la 4<sup>e</sup> Brigade où est brodée, en fils d'or, la devise des commandos « Honour and Fidelity » — Honneur et Fidélité.

Ils sont cinq Européens qui déjeunent frugalement de quelques croquettes de riz, arrosées de bière. Tous se sont tournés vers moi, avec curiosité et sympathie dans les yeux.

Je m'approche, me présente.

Et je souris, intérieurement: Steiner, je connais...

Il m'a reconnu lui aussi. Mais il ne fait aucun commentaire : notre passé nous appartient.

Avec moi, il fait le tour des tables, me présente mes compagnons. Shake-hand, sourires, mots de bienvenue.

Le dernier de l'équipe est manifestement un Britannique. Grand, long et maigre, les yeux délavés, la peau couperosée, il m'adresse un :

— Do you speak English ?

Qui me déconcerte. Je lui réponds, réunissant les quatre mots d'anglais que je connais :

— No Sir... I'm sorry...

— Il te faudra un interprète, constate Steiner, tu es le seul Français.

— Bon. Maintenant, viens dans mon bureau : je vais t'expliquer la situation.

Son bureau tient à la fois du salon de style colonial, de la chambre de célibataire et d'un **campement de nomade**. Des papiers partout, cartes et ordres d'opération, sur lesquels est posé un électrophone à piles. Un disque achève de tourner : c'est, naturellement, une marche de la Légion Etrangère.

Steiner me fait asseoir, et, sans ambage, commence à parler :

— Voici trois mois, quand j'ai commencé à former et entraîner les commandos, j'avais à peu près l'effectif d'une petite compagnie. Deux

certes battues à peu près. Nous avons travaillé « en sautoir » derrière les lignes ennemies. Tu verras ici, c'est assez facile de « passer » : le front n'est pas continu et si les Nigériens tiennent les routes, ils s'aventurent rarement dans la brousse.

« Notre force, c'est justement que nos hommes se déplacent sans complexe ni problème à travers la brousse. Et puis, gros avantage, ils sont chez eux. Aucun problème donc pour trouver un guide ou même un simple renseignement.

« Peu à peu, après les premiers succès, le Gouverneur a commencé à croire dans la formule *Commando*. Actuellement, tu le verras toi-même nous sommes trois mille hommes à peu de choses près...

Je me perds un peu dans les détails. J'interroge :

— Trois mille hommes, c'est ce qui constitue la Brigade ?

— Exact : une brigade à trois bataillons...

— Le Gouverneur m'a parlé de transformer la Brigade en Division ?

— Exact aussi : mais ce n'est pas pour tout de suite : cela dépend avant tout, et du matériel, et surtout, de l'encadrement. Une Division — douze mille hommes — c'est lourd à former, instruire et encadrer. On y arrivera, note bien. Mais doucement...

— Donc, actuellement...

— Trois bataillons. Effectif mille hommes cha-

cun : tu verras, l'effectif n'est jamais très stable. Il y a quelquefois du surplus — des « clandestins » — le plus souvent du manque : blessés ou morts ou disparus pas encore remplacés. Ou bien, et n'en sois pas surpris, des « absents illégaux ». Des types qui sont atteints du « go slow » et qui partent se soigner dans leur famille...

— Le « go slow » ? Fais-je, intrigué...

Steiner éclate de rire :

— Ça, mon vieux, c'est une maladie typiquement biafraise. En Europe, les gars attrapent un coup de cafard : ils n'ont plus goût à rien, traînent, sont tristes. Un coup de pied au cul et ils repartent, ou si c'est pas suffisant, une bonne cuite achève de les guérir. Ici, ils appellent ça le « go slow » qui veut dire, en anglais « marche lentement » : ils ont, comme ils disent, de la mollesse dans les genoux, de la difficulté dans les articulations...

Je ris aussi :

— Et ça se guérit ?

— Naturellement : ils s'en vont quelques jours dans leur village et consultent leur sorcier... ou plus simplement vont honorer leur femme... Et puis ça leur passe et ils reviennent...

— Ça leur prend longtemps ?

— Non. Tu sais, le Biafra, enfin ce qui en reste aujourd'hui n'est pas très étendu : en deux ou trois jours de marche, on arrive à en faire le tour...

Cette parenthèse sur le « go slow » nous a entraînés trop loin. Je reviens à mes préoccupations :

— Donc, chaque bataillon a un effectif de mille hommes ?

— Oui. Pour simplifier les choses, sache qu'on a donné à chacun d'eux le nom d'une ville du Biafra. Ça évite les querelles de préséances. Il n'y a ainsi ni « premier » ni « second » bataillon, mais « Ahoada », « N' Sukka » et « Abakaliki ». Le terme de bataillon employé ici est « Strike Force ».

— Et moi, là-dedans ?

Il rit, s'interrompt pour avaler une gorgée de bière et poursuit :

— Toi, je te réserve le commandement d' « Ahoada Strike Force ».

Un bataillon ? J'apprécie l'honneur qui m'est fait ainsi que la confiance dont m'entoure Steiner.

— Je rejoins quand ?

Déjà pressé d'entrer en fonction, je bous d'impatience.

Steiner avance la main :

— J'ai pas fini : ton « Strike Force » est divisé en cinq compagnies d'environ deux cents hommes chacune. Chaque compagnie est elle-même divisée en cinq « platoon » ou, si tu préfères, en cinq sections. A la tête de chaque compagnie, un officier

biafrais, lieutenant ou capitaine... A la tête du bataillon, toi. O.K. ?

Steiner consulte sa montre :

— Dans un premier temps, nous allons passer la brigade en revue : tu pourras ainsi prendre contact avec tes « commandos ». Tu verras par toi-même : rien ne vaut une appréciation personnelle... Ah, j'oubliais : chaque « Strike Force » porte un foulard de couleur différente : vert, jaune ou rouge. Ahoada Strike Force a reçu la couleur rouge...

Sous l'auvent de la galerie, les autres Officiers Européens attendent leur chef pour l'accompagner sur le front des troupes. Nous allons les rejoindre.

Il me tarde de prendre mes fonctions. C'est toujours important, une présentation. Si on est soi-même l'objet de la curiosité générale, on s'efforce de distinguer, au milieu de centaines de visages figés ou attentifs, indifférents ou chaleureux, celui qui accrochera l'attention. Celui qu'on reconnaîtra tout de suite. On pense que demain peut-être, cet homme sera votre ami ou votre adversaire, votre compagnon ou votre confident. Celui-là, on le verra mourir ou se sauver, combattre avec courage ou avoir peur.

Ou bien, plus simplement sera-ce celui-ci qui vous fermera les yeux...

J'ai un haut-le-corps. C'est « ça » mon bataillon ?

J'avais tout imaginé, même le pire. J'avais tout prévu, même le plus insolite. Mais le spectacle que j'ai sous les yeux dépasse mes prévisions les plus pessimistes. Ce n'est pas un bataillon !

C'est une bande de clochards à peine vêtus de loques disparates, chemises en lambeaux, pantalons retenus par des ficelles, shorts en guenilles, pagnes troués, vestes aux manches arrachées, « uniformes » effilochés. J'aperçois même, tout au fond — on les a cachés — quelques hommes à peu près nus.

A part les quelques officiers qui, au premier rang, présentent une allure presque militaire : ils ont au moins un béret, un foulard et un élément d'uniforme réglementaire, tout le reste de la troupe est « en civil ».

Et, bien entendu sans armes.

Je savais le Biafra pauvre. Mais à ce point-là, c'est plus que de la misère : du dénuement.

Un ordre claque et la Brigade se fige. Lentement, dans le ciel gris et lourd, monte au mât le drapeau biafrais : trois couleurs horizontales, rouge, noir, vert, avec, dans la bande noire, l'emblème du soleil levant.

Le drapeau flotte maintenant tout en haut du mât. Alors, des rangs impeccablement alignés, s'élève un chant martial, l'hymne national. Les hommes sont droits, fiers et semblent faire passer

toute leur foi dans le chant. A la fin, sans qu'un ordre ait été donné, éclate un cri.

Une sorte de hurlement inhumain qui balaie tout sur son passage. Je le reçois comme on reçoit un coup de poing, avec la même sensation oppressante. C'est un cri sauvage, hurlé par trois mille poitrines. Je saurai, tout à l'heure que c'est ce même cri que les hommes lancent au combat : la devise de ce jeune peuple :

— Biafra win... war : Biafra gagnera... la guerre !

Il faut avoir entendu cela une fois pour comprendre pourquoi, parfois, les ennemis s'enfuient sans se battre.

A la suite de Steiner, c'est maintenant la revue des troupes.

Au passage, j'essaie de déchiffrer, au-delà de la raideur toute britannique des soldats toujours au garde à vous, la volonté que j'ai cru discerner tout à l'heure, pendant le chant.

Et je suis satisfait : je découvre une sorte de détermination à la fois féroce et tranquille, qui ne s'encombre pas de détails, qui fait fi du ridicule, qui néglige le secondaire pour s'attacher à l'essentiel : la victoire.

Ils ont soif de se battre, pour prouver qu'ils n'ont pas été vaincus, que personne ne les vaincra.

Les guerriers, je veux dire ceux qui vivent non

pas pour se faire plaisir mais pour lutter, cela se voit de loin : cela se sent.

Et moi, ces bonshommes-là, je les sens...

Qu'importe s'ils sont mal vêtus, qu'importe si, de temps à autres, l'un d'eux titube ou tombe d'inanition.

Ils n'ont rien à manger, rien à se mettre. Ils marcheront peut-être cette nuit, sans manger, sans s'abriter, sous la pluie et la mitraille, et ce n'est pas une image. Mais ils avanceront quand même.

— Je vous présente le capitaine Armand, déclare, un instant plus tard, le colonel Steiner : vous le reconnaitrez pour votre chef et vous lui obéirez dans tout ce qu'il vous commandera pour le bien du service et la gloire du Biafra...

C'est la formule rituelle de prise de commandement, à laquelle a été ajoutée l'incidente sur le pays. Un interprète traduit.

Je regarde « mes » soldats. Je leur souris.

Cette fois, la chose est sûre : je suis des leurs.

*OPÉRATION UMUEDE*

Il fait nuit. Une nuit rendue plus opaque encore par la densité du feuillage, les nuages lourds et bas, et cette pluie qui n'en finit pas de tomber, monotone et régulière. La piste est large, bordée de palmiers ou de buissons noirs et touffus et, parfois, traverse un village abandonné dont les ruines, qu'on devine, blêmes sur fond noir, sont désertes et silencieuses. Nous allons au front.

Tard cet après-midi, Steiner a réuni les chefs de Bataillon et a fixé, pour chacun, les missions à effectuer.

— La situation générale n'est pas très favorable, nous a-t-il déclaré : depuis Port Harcourt, les Fédéraux montent vers le Nord. Objectif probable — certain même d'après les écoutes radio — la ville d'Aba. Ils s'infiltrèrent par les deux routes princi-

pales et, du moins le pensons-nous, par tout un tas de pistes secondaires.

— En ce qui concerne « Ahoada Strike Force », l'objectif de cette nuit est le carrefour de pistes situé près d'Umuède. Il est tenu par un important bouchon ennemi comportant, environ, deux à trois compagnies, solidement retranchées de part et d'autre de la piste principale et sur la transversale.

Une pause pendant laquelle je jette un œil sur ma carte.

— Tu verras toi-même, sur le terrain, continue Steiner, mais je te recommande deux impératifs. Le premier, absolu, concerne le silence : vous n'avez que peu de cartouches par homme, donc, tirer au dernier moment... et à coup sûr. Le deuxième, tenir ton objectif coûte que coûte jusqu'à demain midi : l'Infanterie viendra pour occuper le terrain. Des questions ?

Pas de questions : tout est clair, du moins pour ma mission.

— Pour les armes... ?

— On vous les donnera au front : ce seront celles des troupes que vous relèverez...

Dispersion. Je convoque mes commandants de compagnie. Il s'agit, tout à la fois d'une prise de contact et d'un briefing opérationnel, donc tout doit bien se passer. Je suis sans inquiétude, pressé, bien au contraire, de passer à l'action. Mes officiers

biafrais arrivent, pas réellement intimidés, plutôt guindés, raides. Habitué à la formation britannique, ils se demandent plutôt quelle sera mon attitude.

Ils comprennent vite : j'ai sorti une bouteille de whisky. A défaut de conversation suivie — ils parlent anglais et pas moi — je trouve que le whisky est le meilleur moyen pour meubler agréablement les silences.

Heureusement, ils ont eu l'idée d'aller chercher un interprète. Un Togolais tout noir — dont le teint foncé contraste avec celui des Biafrais, plutôt cuivré — autrefois ingénieur dans une compagnie pétrolière d'Enugu et que la guerre a contraint au chômage. Il a préféré s'engager.

J'ignore si c'est un bon soldat, en tous cas c'est un drôle de specimen. Il parle un français châtié, hérité des « bons pères », un français comme on en lisait dans les publications pieuses du siècle dernier, fait d'énormément d'adverbes très longs, très compliqués.

Il a une mine sucrée, une diction appliquée et parle tout le temps, même quand on ne lui demande rien. Il s'appelle Joseph.

Pendant que j'étudie la carte, entouré de mes officiers, l'un d'eux, par mégarde, me bouscule et s'excuse :

— I'm sorry, sir...

Et Joseph de traduire :

— Sorry veut dire : contrarié, affligé, peiné, triste, pauvre, pitoyable, etc.

Je ne pourrai pas dire qu'il ne soit pas un interprète complet... sinon plein de zèle...

Le briefing se poursuit, au milieu de visages attentifs :

— J'insiste, comme le colonel tout à l'heure, sur le silence qui doit être absolu. N'oubliez pas que c'est la première fois que notre bataillon va procéder à une attaque de nuit. Donc soyez vigilants et respectez les consignes.

« Le carrefour forme une sorte de « T » dont l'ennemi tient chacune des branches. Son dispositif est orienté vers l'extérieur. Nous attaquerons par le Nord, en l'occurrence, par le bas de la barre verticale du « T ». Il faudra alors faire très vite et prendre à revers les deux autres points d'appui...

Ils se redressent. Ils approuvent.

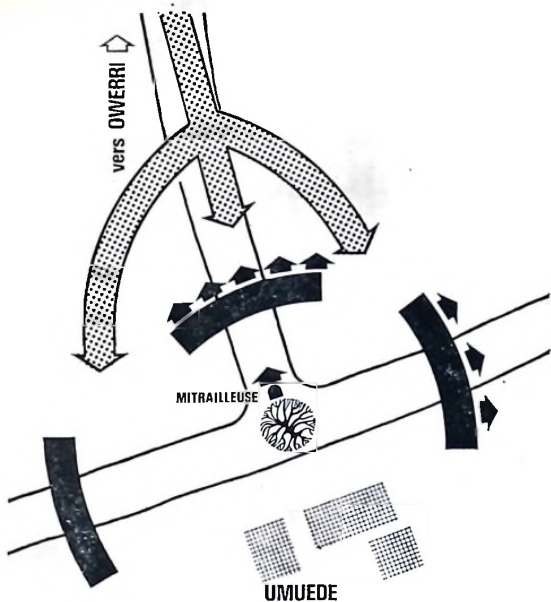
— Des questions ?

Pas de questions. Avant de s'éloigner, ils ont lancé leur fameux cri de guerre :

— Biafra win !... War...

Je me suis surpris à crier aussi.

Nous sommes partis, par la route Owerri-Aba, peu avant la tombée de la nuit et, depuis, ne cessons de marcher. A une dizaine de kilomètres



**“OPERATION UMUEDE”**  
**8 AOUT 1968**



de notre camp, nous avons pris, sur la droite, la piste qui va vers le Sud, vers Umuède, notre objectif.

Nous avons également reçu les fusils. Sept cents seulement, pour mes mille bonshommes : il y en a qui seront obligés d'attendre, pour combattre, que d'autres soient blessés ou morts. Un peu comme les remplaçants d'une équipe de rugby. Mais en plus tragique.

Ils passent devant moi, un par un, clochards héroïques, vêtus de guenilles, armés faut voir comment : des vieilles pétoires à répétition, d'un aspect proche du Mauser modèle 96, d'un calibre bizarre : 7,92. Ce qui explique sans doute la rareté des munitions : huit cartouches par homme à peu près. Et l'on m'a déclaré, avec sérieux, que c'est presque du luxe : il s'est trouvé des jours où chaque soldat n'avait que cinq balles seulement...

— Que font-ils ?

— Quand ils n'ont plus de munitions, ils se retirent du combat...

Hormis les fusils, rien. Ni arme automatique, ni mitrailleuse, encore moins de mortier. La brigade, m'a-t-on dit, dispose parfois d'un mortier de 60... mais sans munitions.

— Si vous voulez des mitrailleuses, allez les prendre : elles sont en face, a déclaré Steiner, d'un ton neutre. Impossible de dire s'il plaisantait ou pas. On verra ce qu'on peut faire...

Reste, pour le moment que je n'ai, pour tout mon commando qu'une seule arme automatique : ma Thompson personnelle... Ce n'est pas lourd.

Nous marchons toujours et cela fait maintenant plus de cinq heures que nous progressons sur cette piste qui semble ne devoir jamais finir.

De temps à autres, l'éclaireur derrière lequel j'avance, se détourne à peine, le temps d'un signe du bras :

— Tout droit, toujours...

Jusqu'à présent, c'est le silence absolu. Tous mes hommes sont attentifs et efficaces : à part le bruit continu des gouttes de pluie sur le feuillage, je n'entends rien. J'ai l'impression d'être seul.

Encore un village, plus grand, plus détruit aussi que les autres : les Ilyouchines sont passés par là. Je distingue, malgré l'obscurité, une placette assez vaste au milieu de laquelle se dresse une petite chapelle. Mais il n'y a personne de vivant. En tous cas, rien qui se manifeste.

Le front ne doit plus être très loin, maintenant.

— Stop !

Bras horizontal, l'éclaireur de tête a arrêté la colonne. Je me glisse près de lui, suivi de Joseph et de quelques uns de mes officiers :

— Quelqu'un, devant...

En effet. Une silhouette se faufile jusqu'à nous,

se fait connaître : c'est un officier biafrais, appartenant à l'unité d'Infanterie stationnée dans le coin. Brièvement, il nous communique les positions ennemies :

— A un peu plus de cinq cents mètres, il y a les « Vandales »...

J'ai retenu le mot « Vandale » : encore une manie toute britannique de faire référence à l'histoire des Barbares pour désigner l'ennemi...

— Faites attention : ils ont disposé des emplacements de part et d'autre de la forêt et ont sûrement des groupes infiltrés en bordure, peut-être même assez loin à l'intérieur.

J'acquiesce. Ces renseignements me seront précieux. En quelques secondes, un plan se dessine que j'expose à mes commandants de compagnie :

— Nous attaquerons de face, dans l'axe de la piste, tandis que deux compagnies, l'une à droite, l'autre à gauche, couperont à travers la brousse pour prendre les défenses ennemies à revers et par où elles sont vulnérables...

Un signe de la main. Ils ont compris et se dispersent.

La progression reprend, toujours dans le même silence. Nous faisons encore cent mètres environ quand, en face de nous, un feu d'enfer se déclenche : les Nigériens étaient sur leurs gardes, et, est-ce leur instinct, est-ce une sorte de peur panique de

la nuit, ont déclenché le tir de leurs armes.

C'est à n'y pas croire, tout ce qu'ils peuvent expédier comme ferraille dans le paysage... Un véritable mur de balles, qui siffle, craque, claque, miaule. Ça touche partout autour, dans les branches hautes qui éparpillent leurs feuilles, contre les troncs qui résonnent comme des gongs, par terre, éclaboussant de boue sombre les uniformes et les armes. La forêt résonne de ce bruit d'enfer, le prolonge comme un roulement de tambour sans fin...

Du bras, je fais signe à mes hommes de poursuivre leur progression, tout en leur rappelant que les consignes restent valables : ne tirer qu'à coup sûr.

Un peu courbés en avant, ils se faufilent, sans bruit, tout au long de la piste.

Dans mon dos, j'entends comme un murmure de source : Joseph qui parle sans arrêt. Il dit n'importe quoi, du ton inintelligible d'une bigote en prières :

— Ta gueule !

— Je ne peux pas, Capitaine, j'ai peur...

— Essaie d'avoir peur en silence : d'ailleurs, t'as pas à réfléchir, suis-moi, c'est tout.

Il hoche la tête avec un sourire rassuré. Du moment qu'il n'a plus à décider de ce qu'il aura à faire, cela lui fait un poids de moins sur la conscience.

Un bruit de feuilles froissées :

— Les premiers hommes sont presque sur les positions ennemies... Quant aux autres compagnies, elles avancent dans la brousse, sans problème.

C'est bien. Mon mouvement tournant se déroule comme prévu. Je me lève, cours jusqu'aux premiers voltigeurs.

— En avant ! Commandos !

Ils n'attendaient que cela, les gars... Aussitôt, à leur tour, ils hurlent des cris guerriers et se ruent à l'assaut. Ils courent, tirent sans s'arrêter, bondissent en hurlant et tirent encore. Je les accompagne, balayant de rafales précises les quelques velléités de résistance que j'entrevois dans quelques trous isolés.

En face, le feu est toujours aussi intense. Fusils, mitraillettes, mitrailleuses crachent sans répit. J'en localise une, juste en face, dans un bunker qui se trouve au pied d'un arbre immense, un fromager géant qui dresse son fût gigantesque loin, droit et raide comme un obélisque.

Il est en plein au milieu du carrefour et le bunker qu'il abrite cache une mitrailleuse qui lâche bande après bande, sans que le tireur enlève le doigt de sa détente.

Heureusement pour nous, l'obscurité nous protège et le tir est imprécis, encore que, par moment,

efficace : à force d'arroser devant eux, les Nigerians arrivent quelquefois à faire mouche.

Autour de moi, quelques commandos commencent à tomber, blessés ou tués. Mais, fait remarquable, notre assaut n'est pas entamé par ces pertes. Nous avançons toujours.

A quelques mètres devant moi, les premiers Nigerians, tassés dans leurs abris, commencent à mollir. Certains doivent s'esquiver : le feu diminue nettement.

— A l'assaut !

Mes hommes aussi ont senti les premiers signes de mollesse dans la défense. Ils se regroupent, attaquent à nouveau, en chantant le chant de la brigade, une marche grave et martiale où il est question de mort et de victoire.

Nous avançons toujours, portés maintenant par la certitude de notre réussite. Nous économisons les munitions, mais nos coups sont mieux assés, nos balles font mouche. Tout le monde hurle, épaule, tire, repart et tire encore sans souci de la riposte ennemie qui se fait de plus en plus sporadique, hésitante.

Car, en face, la panique commence à gagner. Panique provoquée autant par la violence et la brutalité de notre assaut que par le désordre et la désorganisation de leur propre dispositif. C'était la pagaille : cela devient la déroute.

Les derniers défenseurs du bunker s'évanouissent dans la brousse alors que nous prenons déjà pied sur les tranchées.

Je pénètre dans le bunker déserté, suivi de mes hommes qui courent de ça de là, criant et exultant. Ils fouillent dans les coins, inspectent tout, récupèrent, au hasard, vêtements, cartouches ou équipements. L'un d'eux s'est attaché un ceinturon auquel sont encore fixées des cartouchières dont il ne saura que faire, mais c'est un détail sans importance pour lui : cette prise de guerre est surtout un trophée.

Un peu plus loin, hilare, un commando m'exhibe une paire de chaussures de toile :

— Dieu est avec moi, Capitaine : j'ai enfin des souliers...

Partout, à la rage de la bataille succède l'euphorie de la victoire. On rit, on chante, on s'interpelle, on plaisante...

Il faut un sérieux rappel à l'ordre pour que j'arrive à regrouper mon effectif et à le diriger, pour le bond suivant, vers les positions latérales.

Mais ce n'est presque plus qu'une formalité : la deuxième compagnie, à droite, la troisième, à gauche, ont déjà pénétré dans les lignes. Les Nigériens, surpris et tournés par le flanc le plus vulnérable, se sont enfuis dans la brousse.

Le jour se lève, un jour gris et maussade, sous un ciel toujours aussi désespérant et bas. Autour de moi, mes hommes se sont installés dans les tranchées, les bunkers et les trous. Certains racontent leur guerre, d'autres jouent ou chantent, d'autres dorment. Tous s'efforcent de ne pas penser à la faim qui les tient : cela fait vingt-quatre heures qu'ils n'ont rien avalé...

Un peu en avant de notre position, quelques guetteurs, dissimulés dans la brousse, assurent la protection rapprochée.

J'ai rendu compte par radio, annoncé notre réussite et demandé confirmation des instructions :

— Tenez le carrefour, m'a-t-il été répondu : vous serez relevé vers midi par une unité d'Infanterie...

Je reviens lentement vers le grand fromager qui se dresse, serein et hautain, au centre du carrefour, vers un groupe de huit officiers qui devisent paisiblement.

Ils sont assis en tailleur, dédaigneux d'une chaise de jardin, une chaise pliante comme on en voit au Jardin du Luxembourg, vert clair, et qui est arrivée là par quelque mystérieux cheminement. Objet insolite, oublié en pleine brousse...

J'ai la tentation de l'annexer, le temps d'une heure de repos, puis j'y renonce, sans raison précise. Peut-être bien que j'ai envie de m'allonger :

cela fait bien vingt-quatre heures que je n'ai pas fermé l'œil.

De l'autre côté de l'arbre, entre deux énormes racines, il y a une caisse de munitions, vide et oubliée. Je m'étends mains sous la nuque, appuyées sur la caisse.

Un peu de calme me fera du bien : tellement d'événements se sont succédés en si peu de temps...

Un chuintement me fait dresser l'oreille. Je l'identifie aussitôt : seul un obus de mortier siffle ainsi. Je réalise en même temps que, lorsqu'on l'entend, l'obus est sur le point d'exploser. Il est trop tard pour y changer...

Bang ! De la terre, du gravier, des esquilles de bois, de la fumée aussi. Une fumée âcre qui sent fort la cordite brûlée. Il n'est pas tombé loin.

Je fais en courant le tour de mon arbre et m'arrête, pétrifié. La chaise de jardin n'est plus qu'un tas informe, souillé de terre et de sang. L'obus l'a percutée de plein fouet. Mais, et c'est le plus tragique, des huit hommes qui parlaient l'instant d'avant, trois seulement demeurent, grièvement atteints. Les autres gisent, atrocement mutilés, en un groupe sanguinolent et déchiqueté. Morts tous les cinq.

Incongru au milieu du carnage, un poulet squelettique sautille, inconscient, surgi je ne sais d'où. Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard,

après avoir évacué les blessés et fait inhumer les morts, que je penserai à ma chance. Pour l'instant, je ne puis que plaindre ces morts, tombés à ma première opération. A ma première victoire.

Des cris viennent me distraire. Je me retourne et aperçois, sur la piste, un groupe de soldats qui se bousculent et semblent se battre.

En courant, je les rejoins et les trouve en train de passer à tabac un soldat vêtu de vert qui paraît terrorisé et tente de se protéger des coups... J'écarte la foule, interroge :

— Pourquoi le frappez-vous ?

— C'est un Haoussa, me répond-on...

Un Haoussa ? Je m'étonne :

— C'est un prisonnier ?

— Oui, Capitaine : il était dans la brousse et s'était caché. Quand on est passé, tout à l'heure, il nous a appelé, dans sa langue et il disait : « Sergent, sergent, je n'ai plus de munitions... » Alors, on l'a attrapé...

Je regarde le « prisonnier ». Il n'est pas rassuré. C'est un pauvre bougre de paysan, pas malin pour deux sous et qui réalise combien il a été imprudent...

— On le tue ? Demande quelqu'un...

J'interviens :

— Pas question : c'est un prisonnier et il doit être interrogé par l'officier de renseignements puis

dirigé sur un camp. Les commandos se battent : ils ne tuent pas les prisonniers.

J'ai parlé sèchement, mais j'ai surtout envie de rire : l'air penaud du Nigerien est cocasse, d'autant plus que mes hommes — on est pauvres ou on ne l'est pas — commencent à le déshabiller pour s'approprier sa tenue militaire. L'autre ne dit rien, assommé par tant de malchance et c'est nu comme un ver que tout à l'heure, il sera conduit vers l'arrière.

Il a eu de la chance, ce prisonnier-là. Comme aura de la chance trois jours plus tard, dans le même secteur, un jeune lieutenant que je trouverai, blessé, au bord d'une tranchée.

Nous avons attaqué, ce jour-là, un petit fortin ennemi, bien armé et garni de troupes solidement implantées et bien fournies en munitions.

Avec nous, comme élément d'appui, un tracteur civil, bardé de plaques de blindage et sur lequel a été installée une mitrailleuse.

Le Commando suit, à l'abri derrière ce mastodonte qui progresse lentement, escaladant bosses et trous. J'admire le servant de la mitrailleuse : le corps sorti de la « tourelle », offrant une cible magnifique, il arrose devant lui, semant la panique dans les rangs d'en face. En revanche, le chauffeur du tracteur, gris de frayeur, montre quelque

réticence à remuer son engin : il ne consent à avancer qu'à force d'injures et d'exhortations.

Ça tire de partout, comme d'habitude, et je vois le moment où nous devons nous replier, faute de balles...

C'est alors que les Nigerians mettent leur mortier en batterie. Les obus tombent n'importe où, à droite ou à gauche, en avant de nos lignes. Nous avançons encore.

Et puis, c'est le coup « au but » : ils visaient le tracteur. Ils le manquent mais l'obus dégringole exactement derrière, en plein sur les troupes à pied. Je me retrouve à terre, blessé à la main, dégoulinant de sang. Rien de bien grave, mais suffisamment pour que ça se remarque.

Bien entendu le chauffeur du tracteur, cet imbécile, en profite pour s'arrêter...

Mes hommes hésitent, le tracteur se tait. En face, les Nigerians se concertent : vont-ils donner l'assaut ? C'est en tous cas, ce que je ferais à leur place... Ils attendent trop et c'est moi qui décide à leur place :

— A l'assaut !

Tout le monde s'attendait à quelque chose, mais sûrement pas à cet ordre que j'ai lancé, de tous mes poumons. C'est de la folie...

A quinze, vingt peut-être, nous fonçons, comme des forcenés, vers les lignes ennemies. Tout en

courant, je me demande ce que va donner la suite : je sais qu'ils sont dix fois plus nombreux que nous et qu'il leur suffit de nous attendre, bien paisiblement, pour nous éliminer aussitôt...

Et puis, c'est le coup de veine : un bluff qui réussit. Les Nigériens s'enfuient...

Dans un désordre et une panique indescriptibles ! Ils sont tellement pressés de fuir qu'ils laissent sur le terrain nombre d'armes, de munitions, de morts. Et un blessé : un officier.

Touché au pied, il est assis, très digne, au bord d'une tranchée. Il me regarde approcher, plein d'appréhension, croyant sûrement sa dernière heure arrivée.

Je vais à lui. D'un geste poli, il me désigne ses pieds sanglants, cherchant sans doute à me faire comprendre qu'il s'excuse de ne pouvoir se lever à mon approche.

Mais j'ai d'autres soucis le concernant : il faut d'abord que j'empêche mes hommes de le massacrer :

— Mais c'est un Yorouba, et un officier ! Me dit-on : et si vous saviez ce qu'ils font à nos officiers, eux...

Je reste inébranlable :

— Cet officier est blessé : il sera évacué.

Pour plus de sécurité, quand je partirai, dans mon command car, vers l'infirmerie où je vais faire

soigner ma blessure, je l'installerai près de moi.

Ce qui n'empêchera pas un moribond, un Bia-frais, de ramper vers lui, mains agressives : il veut l'étrangler...

Le lieutenant Yorouba finira donc le voyage, hors de portée des malveillances, attaché sur le capot de ma Land Rover...

\*  
\*\*

Je le reverrai, quelque temps après. Ce jour-là, le Colonel Ojukwu est venu rendre visite aux Commandos.

A l'issue de la cérémonie, il a rassemblé l'Etat-Major auquel il a fait part de l'intention des ennemis de s'emparer d'Aba :

— Il ne faut pas, a-t-il dit, que la ville soit prise et je compte sur la Brigade des Commandos...

Nous lui avons promis de tenir coûte que coûte. Et puis, au cours de l'entretien, quelqu'un lui a parlé de cet officier Yorouba :

— Peut-être votre Excellence désirerait-elle le voir ?

Avec un sourire, le Colonel a accepté.

Le jeune officier nigerian a alors été amené, sur son brancard, et l'interprète lui a demandé :

— Voulez-vous dire devant le Président de la République du Biafra ce que vous nous avez affirmé dans vos interrogatoires ?

Le prisonnier a hoché la tête :

— Lors de l'attaque au cours de laquelle j'ai été blessé et fait prisonnier, j'affirme qu'il y avait, combattant à nos côtés, des conseillers russes.

— Combien étaient-ils ? Demande l'interprète.

— Ils étaient au nombre de trois par compagnie...

Un garçon sympathique, au fond, cet officier ennemi : il appartient à une ethnie différente de celle des Ibos, mais, comme eux, se sent peu solidaire de la Fédération Nigériane. D'ailleurs, il nous le confirmera à mainte reprise, les Yoroubas ont longtemps hésité, au moment de la sécession biafraise, avant de choisir leur camp. Lui-même hésitera, et puis, plus tard, alors que je suis allé rendre visite à mes soldats blessés, je le verrai accourir, en claudiquant :

— Capitaine, je voudrais vous dire merci : c'est grâce à vous que j'ai eu la vie sauve, grâce à vous que j'ai été soigné. Maintenant, je voudrais faire quelque chose pour vous et pour le Biafra qui a été généreux pour moi...

Alors que je le regarde, surpris :

— Je vous en prie, Capitaine, acceptez que je

m'engage aux côtés des troupes biafraises : ma place est désormais parmi vous.

J'ai refusé. Avec des regrets car c'est un homme courageux et certainement sincère, mais j'ai refusé : la guerre du Biafra est une guerre des Ibos... Je ne veux pas que sa générosité se heurte à la suspicion ou à la méfiance de ceux qui ne comprendraient pas...

J'ai essayé de le lui expliquer. J'espère qu'il a compris.



*L'ENFER D'ABA*

20 AOUT 68.

Ce matin, les Nigerians ont franchi la rivière IMO, malgré une défense acharnée des troupes biafraises, et tentent de se rapprocher d'Aba, capitale administrative depuis la chute d'Enugu voici quelques mois.

Nos services d'écoute radio ont capté plusieurs messages ennemis qui enjoignent au Colonel ADE-KUNLE, le « Scorpion Noir » chef des troupes nigerianes, de prendre Aba avant l'ouverture de la conférence d'Alger, le 13 septembre.

Autant dire que les Fédéraux vont « mettre le paquet » et prendront tous les risques.

Mais, tout le monde sait bien qu'en matière de politique, il n'y a pas de victoire trop cher payée du moment qu'elle renforce la position diplomatique du vainqueur. Nous nous attendons à de durs combats, d'autant plus durs qu'ils vont opposer

une armée régulière, fort bien équipée et ravitaillée, bénéficiant d'appuis importants, artillerie et blindés, à une troupe au moral excellent certes, mais d'un effectif nettement inférieur et surtout beaucoup moins fortement armée.

Le rapport des forces, d'après nos estimations est d'environ 1/5 pour le moment, 1/3 pour l'effectif, le tout, naturellement en faveur de nos ennemis.

Le jour même, la brigade reçoit son ordre de route. Objectif : la route de Port Harcourt à Aba, à environ vingt kilomètres au Sud de cette dernière ville.

L'armement est le même que d'habitude : fusils « Mauser », mitraillettes « Madison ». Toujours pas de fusils-mitrailleurs, encore moins de mitrailleuses. Juste un mortier de 60 avec quelques obus.

Pour les vivres...

— Vous verrez sur place, nous a-t-on dit. Ça promet !

Juste au moment de partir, on nous a attribué quelques mines antipersonnel, sortes de bidons cylindriques d'une contenance de cinquante litres à peu près et bourrés d'explosif. Dues à l'esprit inventif de quelque bricoleur local, on leur a donné un nom Ibo dont la traduction veut dire « tombeau de Gowon ».

Je regarde ces engins avec circonspection et ordonne de les manipuler avec de grandes précau-

tions : je ne tiens pas à réduire mes effectifs d'une façon trop brutale. La confiance on le voit, n'est pas entière, et pourtant, l'avenir immédiat va me le prouver, j'ai tort.

Malgré leur aspect surprenant pour des instruments de guerre, ces mines vont se révéler d'une efficacité absolue : non seulement elles fonctionnent — ce qui, à mes yeux constitue une sorte de miracle — mais encore elles fonctionnent quand on en a besoin. Au quart de seconde...

Et, dans notre situation, souvent critique, parfois désespérée, elles nous seront d'un précieux secours...

Nous avons pris position au matin, après une longue nuit de marche en brousse, sous une pluie qui tombe sans arrêt, les pieds dans l'eau, trempés comme des noyés. Certains de mes commandos tremblent de froid et de paludisme, mais ils avancent quand même, se réconfortant mutuellement d'une plaisanterie, d'un mot, ou, simplement d'un sourire.

Ils n'ont évidemment rien mangé depuis le départ du camp, le matin, et j'en vois, au hasard de la piste, qui arrachent furtivement une herbe, une feuille, un bout de bois, histoire de tromper leur estomac.

Je me demande combien de temps ils tiendront comme ça.

— Ça va ?

Un groupe de soldats est passé devant moi. Ils me regardent, sourient et lèvent le pouce en l'air :

— O.K.

Je soupire : avec leur moral à tout casser, je suis certain qu'ils iraient au bout du monde. Que ne feraient-ils pas si seulement ils avaient du matériel...

Nous avons parcouru, à peu près quarante kilomètres dans la nuit. Le jour se lève sans que s'arrête la pluie. Il fait presque froid et je resserre trileusement sur moi les pans de mon « battle dress », trempé, à tordre.

Les bruits de la bataille, confus jusqu'à présent, mais que nous n'avons pas cessé d'entendre durant la progression sont plus nets. L'ennemi ne doit plus être bien loin.

Déjà passent devant nous les troupes que nous somme chargés de relever ou de soutenir. Des soldats presque nus, maculés de boue, de sang, et qui remontent notre colonne avec des allures de fantômes. Ils ont été au contact pendant trois jours sans discontinuer et ont l'air épuisés, hagards. Quelques-uns sont assis sur les bords de la piste sans armes, bras ballants, le regard vide.

Ils n'ont rien mangé depuis leur montée au front.

Nous avançons encore et croisons d'intermina-

bles convois de blessés. Certains avancent, soutenus par quelques camarades, d'autres marchent seuls, ceux qui sont blessés à la tête, à la poitrine, aux bras. J'en aperçois même un dont le coude n'est plus qu'une bouillie sanglante, éclaté sans doute par une balle de gros calibre. Il n'a pas l'air de souffrir et son visage ne reflète rien qu'une immense fatigue.

Au passage, il m'adresse une sorte de grimace : peut-être un sourire ?

Cette fois, ça y est : l'ennemi est en face. On ne le voit pas mais on le devine. Une grande clairière, bordée, au fond, d'un épais rideau de brousse. Au milieu, quelques ruines fumantes, et des cadavres. Des milliers de cadavres. Certains encore frais, barbouillés de sang rouge et liquide, d'autres plus anciens, à demi rongés par les charognards qui tournent en larges cercles, à notre verticale.

Et puis il y a l'odeur. Partout, au Biafra, régnait l'odeur de la mort. Mais ici, elle est presque palpable, presque solide, tant elle est vivace, gluante insistante.

C'en est intenable et il faut faire effort pour essayer de vivre avec cette odeur-là.

A l'odeur s'ajoute le bruit. Un bruit d'enfer. On ne sait pas exactement qui tire ni sur qui, mais ça tire. Jamais je n'ai entendu un vacarme pareil. Il y a de tout dans ces bruits : de l'éclatement de

mortier — du 81 au moins —, de l'explosion d'obus d'artillerie, en longues litanies, des rafales de mitrailleuses, de mitraillettes et des salves de fusils automatiques.

La forêt craque, résonne, explose, éclate... C'est à devenir sourd.

— C'est comme ça depuis trois jours, me dit un officier biafrais : et je suppose que ça devait être comme ça avant. Les préparations de feu sont telles que personne ne peut tenir : vous verrez...

Ce que je vois, pour le moment, c'est un nuage de poussière qui volète, malgré la pluie, au-dessus de la clairière, tant la terre est creusée, remuée, labourée profond.

La meilleure défense, disait un brillant stratège, c'est l'attaque et nous autres, commandos, devrions attaquer. Mais attaquer qui ? Où ? Avec quoi ? Face à cette débauche de matériel, devant toutes ces armes déchaînées, nous n'irions guère loin avec nos quelques pétoires et nos cartouches en nombre symbolique.

Je fais immédiatement creuser les trous individuels à mes hommes. Ça les occupera, et, plus tard, ça leur rendra service. On s'installe, comme si ça devait durer toujours.

Sur ma gauche, à une centaine de mètres, la voie ferrée serpente dans la forêt. Enfin ce qu'il en reste : parce que, de place en place, elle n'existe

plus que dans les souvenirs : les rails ont disparu, les travées aussi. Reste le ballast, un ballast creusé d'entonnoirs, parsemé de cadavres, criblé d'éclats : on s'est battu là aussi. Comme partout...

Il est dix heures du matin. Le ciel reste gris mais semble moins chargé de pluie, et l'on commence à espérer faire sécher nos vêtements.

Mais l'ennemi profite de cette accalmie pour expédier ses avions. Ils fondent sur nous en rase-mottes, lâchant bombes, rockets et mitrailleuses. Des « Mig ».

Mes gars se planquent, immobiles, sous les arbres.

La première vague d'Ilyouchine remplace les chasseurs, mais nous dédaigne : elle a un autre objectif, Aba, ses sept cent mille habitants, ses deux millions de réfugiés. Là-bas, il n'y aura pas besoin aux pilotes d'être des champions de tir, chaque coup portera quel que soit l'objectif atteint.

En face, ça tire toujours.

Ils ont mis en batterie, au sommet d'une petite colline un canon de 20 mm qui lâche de longues rafales à cadence rapide, sans discontinuer. Les obus passent, en claquant à quelques mètres de nous. De temps à autres, c'est l'éclair rouge d'un obus traçant, puis l'éclatement sec d'un projectile à auto destruction.

Cela produit un effet extrêmement désagréable,

cette détonation qui se produit derrière nous, violente comme une explosion de grenade... Mes hommes n'apprécient pas.

Il y a aussi le mortier. Heureusement, il est imprécis, mais compense cette lacune par une densité telle que pas un mètre carré de terrain n'échappe à ses coups.

Les bombes, les obus, l'artillerie, les mitrailleuses. Cela n'arrête pas.

Le milieu de la journée arrive, sans changement dans l'intensité des feux. De temps à autres, Samuel, mon garde du corps, un Biafrais athlétique et malin, me donne les comptes rendus de la situation, compagnie par compagnie.

Nous disposons, en effet, pour nos liaisons internes, de petits « talkies-walkies », des gadgets pour amateurs qui ne portent qu'à trois cent mètres en brousse. Suffisants en tous cas pour nous : nous sommes sur écoute à heures fixes et prenons contact par routine : rien de nouveau ne semble se produire.

Et puis, dans la mesure où cela est encore possible, l'intensité du matraquage croît soudain. Les obus de mortier, l'artillerie semblent regagner en vigueur. Nous baissons la tête, tant la concentration augmente.

— Captain, captain !

A deux cents mètres en avant, la première vague

d'assaut vient de déboucher de la brousse. En quelques secondes, la clairière s'emplit d'uniformes verts qui progressent sans que le matraquage ait été levé. Ils avancent, en rangs serrés, mitraillettes, fusils ou fusil-mitrailleurs à la hanche, arrosant le paysage de toutes parts.

— Le rouleau compresseur, dis-je, malgré moi à Joseph, médusé, gris de terreur.

Je connais cette tactique : elle coûte cher en personnel, mais elle est efficace dès l'instant qu'on a décidé d'occuper le terrain à n'importe quel prix.

Mes consignes sont strictes : ne tirer qu'à bout portant. Et c'est, peut-être, le plus difficile : laisser avancer sur soi une horde d'ennemis armés jusqu'aux dents et ne rien faire, c'est un exercice qui nécessite des nerfs d'acier.

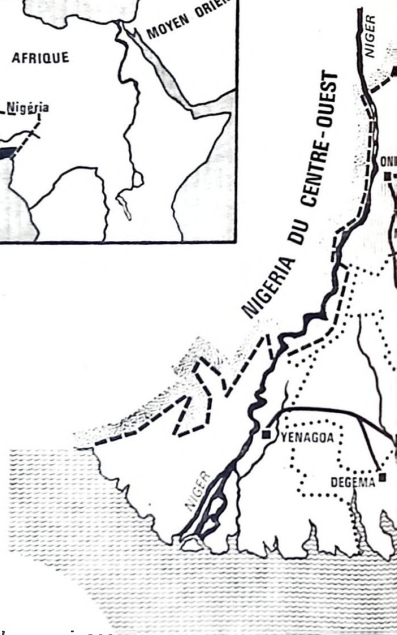
Les mortiers tirent toujours et je vois le moment où la vague d'assaut Nigériane va entrer dedans. Mais non : le tir est levé au tout dernier instant.

Maintenant, ils sont sur nous...

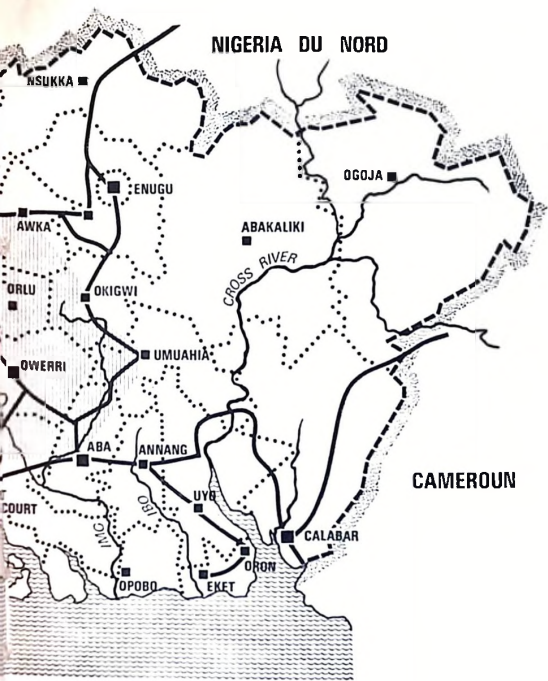
— Feu !

J'ai tiré tandis que je donnais mon ordre. Notre feu de salve est efficace : la première vague est sévèrement atteinte et beaucoup d'ennemis jonchent le sol. Mais, au même instant, fond sur nous la deuxième rangée.

Déjà, je vois de mes hommes qui se replient, avec un geste navré du bras qui brandit le fusil



- ..... limites de provinces
- frontières théoriques du Biafra
- ▨ territoires contrôlés par les Biafrais



NIGERIA DU NORD

CAMEROUN

BAIE DU BIAFRA

vide... Les munitions sont épuisées.

Je tire, je tire encore et, autour de moi, je sais que quelques points de résistance tiennent encore.

Je suis cependant obligé de me rendre à l'évidence : contre un tel acharnement, aucune force ne peut rien. Et puis, je sais qu'en m'obstinant, je vais décimer mon Bataillon sans résultat appréciable.

Sans cesser mon tir, à portée de main des premiers ennemis, je décroche, après avoir fait évacuer mes blessés et le dernier « carré » de défenseurs.

## 22 AOÛT.

Cela fait trois jours entiers que nous luttons pied à pied avec les Nigerians. Leur tactique n'a pas varié : matraquage général, bombardement aérien. Et puis l'assaut. Un assaut qui ressemble plus à une gigantesque exécution qu'à une brillante manœuvre pensée par un état-major de stratèges.

Décidément, le « Scorpion Noir » ne fait pas plus de cas de la vie de ses soldats que de celle des civils biafrais : hier soir en effet, nous avons appris la façon dont les Fédéraux avaient « pacifié » la ville rebelle d'IKOT EKPENE, tombée entre leurs mains voici quinze jours.

Environ dix mille personnes n'avaient pu être évacuées ou avaient choisi de rester dans la ville après le départ des soldats biafrais.

Adekunle n'a pas fait de détail : il les a tous regroupés à l'intérieur de l'hôpital et a fait étroitement boucler les issues. En quelques jours, cinq mille personnes sont mortes de faim...

Mes soldats ont appris la nouvelle, et je sais que plusieurs d'entre eux sont originaires d'Ikot Ekpè. J'ai demandé à leur commandant de compagnie si cela n'avait pas atteint leur moral :

— Non. Pas trop : ils savent que les Nigerians ne font pas de détail. C'est une chose qu'ils ne discutent pas : leur vie à eux, ils en ont fait cadeau à leur pays... Ils ont le temps d'être tristes. Après la guerre.

Là encore, je leur tire, moralement, mon chapeau.

Ce matin, j'ai fait placer, contre le fût d'un arbre, à un endroit où la piste se rétrécit, obligeant les assaillants à un regroupement provisoire, l'une des mines de fabrication locale qu'on m'avait donnée voici trois jours. On va la tester.

Je n'ai pas très confiance, mais il faut faire avec ce qu'on a. Et puis, si elle marche, ce sera une bonne surprise. Et des surprises, ces temps-ci, surtout des bonnes...

L'attaque a lieu, en début d'après-midi, suivant le même processus que les autres jours : matraquage et assaut. Mes hommes, étirés le long de la piste, se replient « en perroquet », chaque élément

décrochant sous la protection du suivant et ainsi de suite.

Une bonne minute se passe avant que la tête de l'attaque nigériane arrive sur nos emplacements. Aujourd'hui, ils ont l'air moins enthousiastes qu'avant : peut-être, eux aussi ont-ils des difficultés avec leur ravitaillement ? Ou bien, plus simplement en ont-ils assez d'aller au « casse-pipe », simplement parce que des raisons politiques exigent qu'ils y aillent ?

En tous cas, je les trouve singulièrement plus mous, bien que la densité de la mitraille n'ait pas varié en quantité. Cela commence à faire partie de l'ambiance générale, mais, en imaginant toutes ces munitions brûlées, je ne peux m'empêcher de penser que, si seulement nous en avions le quart, il y a longtemps que nous aurions poussé les Fédéraux à la mer.

Près de moi, en plus de Joseph, toujours effrayé mais fidèle et de Samuel, impassible, j'ai l'« artificier », un soldat originaire de Nnevi que j'ai désigné comme spécialiste des mines. Il devra faire exploser la nôtre à mon signal.

Les premiers Nigériens sont à cinquante mètres quand j'abaisse mon bras.

Je suis aussitôt bousculé par le souffle de la bombe : trente kilos d'explosif qui sautent, ça déplace de l'air ! Quand la fumée se dissipe, j'ai

peine à croire mes yeux : il ne reste plus rien de l'arbre. Rien de la vague d'assaut. Et quand je dis rien, même pas un homme identifiable comme tel.

Tout a été soufflé, réduit en miettes, transformé en un tas de boue grise et rouge...

Mais, malheureusement ce n'est qu'un délai que nous avons obtenu : la seconde vague avance, passe par-dessus les restes de la précédente et vient à nous.

Nous décrochons.

Pas pour très loin : nous nous installons, chaque fois, quelques centaines de mètres en arrière, formons un bouchon et attendons. Généralement, après avoir conquis nos positions, les Nigerians nous « tâtent », se replient et s'installent jusqu'à l'attaque du lendemain. En trois jours, nous avons peut-être perdu trois ou quatre kilomètres de terrain à peine.

D'ici Aba, et à ce rythme, l'Armée Fédérale va y laisser des plumes...

Nous ne sommes, malheureusement pas épargnés non plus. Mon tableau d'effectifs fond à vue d'œil. Je dois avoir, si les rapports fournis par mes officiers sont justes, environ un tiers de l'effectif manquant. Il m'est impossible d'avoir plus de précisions : entre les morts, les disparus, les blessés qui ont rejoint une infirmerie par leurs propres

moyens, le décompte est impossible à établir. On table uniquement sur les présents...

### 23 AOUT.

J'ai été convoqué à Aba où se tient l'Etat Major de la Brigade des Commandos, par un message qui m'indiquait que mon bataillon était remis en réserve pour se reposer. Dans l'état où il se trouve et après les durs combats qu'il a livrés sans arrêt depuis trois jours et quatre nuits, ce n'est pas un luxe. D'autant que pratiquement personne n'a mangé pendant cette période : les convois de ravitaillement n'apportaient que des munitions et n'enlevaient que quelques blessés graves.

Emeka, mon chauffeur, semble heureux de me revoir. Il a profité de ses loisirs pour repeindre — comment, je n'en sais rien — aux couleurs de la brigade, une « Land Rover » qu'il a dû piquer — sans doute — à quelque Bataillon d'Infanterie.

Aba. Sept cents mille habitants « avant la guerre ». Une ville importante, très étendue, très moderne. Très agréable aussi. Parait-il. Parce que ce que j'en vois aujourd'hui fait penser à quelque immense caravansérail. C'est l'exode de 1940 revu et corrigé par l'Afrique.

On dit qu'il y a à peu près deux millions de réfugiés. Je n'ai pas compté, mais il y en a. Partout.

Le moindre recoin est envahi, occupé, cerné par une masse de gens qui campent autour de leur maigre bagage. Ils viennent de tous les coins du Biafra. De Port-Harcourt bien sûr, ce sont les mieux installés si je puis dire. Ce sont eux en tous cas qui sont arrivés les premiers. Il y a ceux de la zone des combats, chassés par le son du canon. Ceux qui ont réussi à s'infiltrer par les pistes, c'est-à-dire ceux qui ont échappé à la mort lente dans la brousse.

Il y a enfin ceux de l'Est : Ikot-Ekpène. Les derniers arrivés.

Les quelques — rares — voitures qui se risquent dans la ville sont happées, englouties dans un flot humain comme je n'en ai jamais vu. Il faut pratiquement conduire en se faisant ouvrir la route.

Ce qui frappe, cependant, et qui contraste avec les foules habituelles, c'est le silence. Un silence profond qui provoque une sorte de malaise. Une immense résignation de tout un peuple rassemblé, faite d'attente, de fatalisme.

De peur aussi. Beaucoup d'entre les gens qui sont là reviennent de l'enfer. Ils l'ont encore au fond des yeux et en rêvent sûrement s'ils n'en parlent pas.

La peur rôde. Elle surgit du ciel où, moteurs coupés pour augmenter la panique les Mig et les

Ilyouchine passent au ras des toits et bombardent, mitraillent ou, simplement se montrent. Alors la foule s'égaille, court, se bouscule, essaie d'échapper au massacre. Des gens tombent, sont piétinés, écrasés. Chacun ne pense qu'à soi. Des vieillards, des femmes, des enfants renversés, blessés, foudroyés jonchent les rues après chaque « bombardement d'objectifs militaires », comme disent les communiqués nigériens.

Les maisons sont en ruines au centre de la ville et à la périphérie. De pauvres maisons dont les briques ont éclaté et se sont éparpillées dans la rue. Restent les tôles qui faisaient le toit.

C'est l'image la plus frappante que je ramènerai du Biafra, toutes ces tôles ondulées qui gardent leur forme et se dressent, raides, figées, noircies, sur un fond de ciel maussade et gris.

De temps à autres, un mouvement se dessine et la foule semble emportée par quelque monstrueux maelstrom. Elle avance, roule, tourbillonne, drainée par un courant invisible mais puissant vers la sortie d'Aba, vers le pont sur la rivière Imo, seule porte de sortie des assiégés.

Le pont, à lui seul est un spectacle de cauchemar. En temps normal, il assurait, dans les deux sens une circulation rare mais qui suffisait à l'emplir.

Aujourd'hui, c'est démentiel. Deux mille, trois

mille personnes y circulent en permanence, en direction soit d'Owerri, soit d'Umuahia. Trois mille personnes qui semblent ne pas bouger tant la cohue ralentit les mouvements, accentue ce côté piétinement stérile des foules en déroute.

Et la foule ! Peu ou pas d'automobiles, du moins pas dans ce sens-là : seuls d'ailleurs les convois militaires vont à contre-courant. En revanche tout ce qu'Aba contenait de véhicules semble être là sur le pont. Bicyclettes chargées à les casser de tout ce que le propriétaire a voulu sauver du désastre : meubles, literie, vaisselle, glaces, vêtements. Viennent ensuite des charrettes, des voitures d'enfant, des chariots construits à la hâte avec deux roues grinçantes, trois clous et quelques planches.

Le tout noyé dans un invraisemblable chaos humain où tout est mêlé, agglutiné, indescrivable. Les piles de linge sur le sommet des têtes, des ustensiles de ménage amoncelés en pyramide branlantes sur les épaules, les enfants écrasés, comprimés sur le dos de leur mère, les vieillards bousculés, rejetés vers les garde-fou, des enfants portant, à la fois trésor et bouclier, ces cuvettes d'émail qui servent à tout, et en particulier à mendier de la nourriture.

Des gens vêtus de loques, de guenilles innombrables, les yeux vides.

Et tout cela en un flot tumultueux mais silencieux, écrasé de calamité.

J'ai été témoin de tout cela et je ne l'oublierai jamais. Il a fallu dix jours. Dix jours d'enfer permanent pour que deux millions de personnes évacuent Aba.

Dix jours pendant lesquels, que ce soit sur les quarante kilomètres de la route d'Owerri ou les trente-cinq de la route d'Umuahia, ce sera un incessant défilé, une interminable procession, sous une pluie battante, sans espoir de la plus petite miette de nourriture, et dans un vacarme de guerre.

J'ai rencontré un journaliste suisse. Il m'a cité un proverbe Kurde :

« Si tu n'as pas connu l'enfer, le paradis ne veut rien dire pour toi... »

Le paradis, pour tous ces gens, ce serait de pouvoir, enfin, cesser de fuir. D'être arrivés.

Le lendemain, je suis près du pont sur l'Imo au moment où, sorti des nuages, un Mig nigerian pique sur la foule. Les objectifs militaires, qu'ils disent.

S'il n'y avait que nous, passe encore : un pont, c'est une cible stratégique. Mais là...

Voulez-ils empêcher les habitants de quitter leur ville pour pouvoir les « traiter » suivant leurs méthodes expéditives : un « traitement » définitif ?

Sur le pont, c'est la peur noire, une peur qui

pousse la foule à faire n'importe quoi. Il semble qu'elle ait perdu l'esprit. Les gens courent, trébuchent, tombent, piétinés par ceux qui les suivent, quelques uns, les plus chanceux, arrivent à se jeter dans la rivière, vingt mètres plus bas.

Je vois la bombe se détacher du fuselage, tomber en vrille, loin à droite du pont.

Un soupir : j'ai eu très peur. Mais la panique n'est pas enrayée pour autant. Il faudra plusieurs heures aux fuyards pour retrouver leur calme...



### 3 SEPTEMBRE.

« Nous avons pris Aba » disent les communiqués nigériens.

— Ils prennent surtout leurs désirs pour des réalités, a déclaré, en réponse le chef de la Commando-Brigade. Mais il est pessimiste. D'après nos renseignements, les Fédéraux ont entrepris un mouvement tournant qui risque de les amener loin au Nord de la ville, jusque sur la route d'Owerri, coupant tout chemin de repli...

— Il faut les contenir et les retarder le plus longtemps possible de façon à pouvoir terminer l'évacuation avant la chute de la ville.

C'est l'ordre que j'ai reçu, et, depuis, je me demande comment je vais pouvoir l'exécuter : mon

effectif est squelettique. Cinquante-cinq hommes en tout, moi compris.

Je n'y ai d'abord pas cru : cela me paraissait impossible. Cinquante-cinq hommes ?

En face, et rien que sur l'axe sur lequel je me bats depuis maintenant treize jours, j'ai dénombré au moins trois bataillons au complet appuyés par les blindés, « Saladin », automitrailleuse armée de canons de 40, et « Ferret », sorte de mini-blindé, mais puissamment armé de deux mitrailleuses. De l'excellent matériel, fourni par les Anglais...

Hier, nous avons encore subi un assaut particulièrement furieux : les Nigériens étaient manifestement drogués au chanvre. Ils tiraient n'importe comment, criaient, bavaient comme s'ils avaient été enragés...

C'était hallucinant. Ils ont eu des pertes effroyables, mais ont réussi à nous prendre deux kilomètres de terrain. A ce rythme-là, ils laissent environ un bataillon au kilomètre. C'est du massacre délibéré, organisé à des fins politiques, et c'est le plus déplaisant, au fond.

Nous nous défendons, avec des moyens ridicules, sans rien dans le ventre depuis trois jours maintenant. Nos pertes sont lourdes aussi, mais sans comparaison avec les Nigériens.

— Adam ?

J'ai convoqué mon Sergent-Major : j'ai décidé de jouer ma dernière carte.

— Oui, capitaine ?

— Nous allons à Aba et nous visiterons les hôpitaux : tu me montreras les gars du bataillon. Nous récupérerons les moins gravement blessés...

Adam opine : il ne discute pas. Quand un pays s'effondre, il n'y a pas de demi mesure.

Toute la nuit du 3 au 4 septembre, nous avons parcouru la ville, récupéré quelques blessés légers et les armes pour les équiper.

Au matin, c'est à peu près trois cents hommes qui sont ainsi dirigés sur l'ultime ligne de défense. Quelques uns sont sans armes : je n'avais que 175 fusils.

— Vous évacuerez les blessés...

Ils obéiront.

C'est ainsi que je les verrai, quelques heures plus tard, en train de pousser un autocar qui n'a plus ni essence ni pneus, à travers la brousse. Dans cet autocar, il y a cinquante blessés graves... Et ce sera l'un des exploits les plus fabuleux que j'aie jamais vu réaliser : ils arriveront, à travers la forêt, en un périple de quarante-cinq kilomètres et en six jours, à ramener l'autocar à l'hôpital d'Unmuahia.

Notre médecin, un ancien étudiant de la faculté de Hambourg, et dont ce n'est pas la première cam-

pagne, en aura les larmes aux yeux. Emotion sans doute, mais aussi fierté.

Adam est parti avec ses effectifs de renfort et je me prépare, à mon tour, à quitter Aba.

Emeka, mon chauffeur, m'a trouvé, au milieu des carcasses de voitures bombardées, mitraillées, explosées, une « Ford Zéphir » à peu près en état de marche. Elle n'a plus de pot d'échappement et fait un bruit d'enfer. Mais c'est mieux que rien et ça facilite mes déplacements dans la ville.

Une ville désormais déserte, vidée de ses habitants. Et qui attend l'ennemi. Déjà les mortiers sont en action et les premiers obus pleuvent sur les ruines.

Ma voiture n'y échappe que par miracle : je viens de franchir un carrefour, quand une salve dégringole à quelques mètres en arrière, faisant effondrer une maison. J'ai eu de la chance.

J'arrive au pont en même temps que les artificiers du génie chargés de le faire sauter.

C'est vraiment la fin.

On entend, déjà, les premiers tirs des Fédéraux pas très loin, aux abords Sud de la ville...

A quelques kilomètres, sur la route d'Owerri, j'ai retrouvé un détachement que j'y avais laissé hier : nous allons livrer là un dernier « baroud

d'honneur » et tenter de retarder l'avance de la colonne qui a contourné la ville par l'Ouest.

Ils arrivent vers midi et, tout de suite, c'est l'enfer. Ils ne pleurent pas les moyens. Ça tire comme jamais. Nous ripostons aussi mais que faire contre un millier d'hommes ivres de chanvre et qui chargent comme des aveugles ?

Nous, nous ne sommes que quinze avec à peu près cinq cartouches par fusil.

Un par un, mes hommes s'enfoncent dans la brousse.

A midi et quart, les « Saladin » débouchent de la forêt, à quelques mètres de l'emplacement où je me trouve, seul avec mon garde du corps.

— Partons, maintenant : il n'y a plus rien à faire...

Il me reste un dernier chargeur dans ma Thompson. J'ai très envie de la lâcher sur le blindé. Mais pour quoi faire ? Un beau geste bien inutile ?

Non. Les balles sont ici plus précieuses que les beaux gestes.

Alors, à mon tour, je prends le chemin de la forêt.



*LE DÉFI*

L'aube s'insinue à travers le feuillage et distille une pâle lueur verdâtre qui crée, dans la clairière où nous nous trouvons, des reflets glauques d'aquarium.

Nous avons marché trente heures d'affilée, sous une pluie qui n'arrêtait pas, à travers la forêt. Nous allons à Umuahia. Nous ne sommes pas les seuls. Chaque piste, chaque clairière, chaque petit village de brousse est rempli d'hommes — combattants ou pas — de femmes, de vieillards, d'enfants qui n'ont pu s'en aller par la route et se sont réfugiés dans la forêt pour échapper aux Fédéraux. Pour l'instant ils se sont arrêtés autour de la ville. Mais jusqu'à quand ?

Nous avançons tête basse, mesurant l'étendue

de la catastrophe. Car c'en est une. Aba prise, plus rien n'empêche le colonel Adekunle — le Scorpion Noir — l'homme qui a mené cette attaque en forme de rouleau compresseur, de foncer sur Owerri, puis sur Umuahia. Le Biafra se réduit, jour après jour. Bientôt peut-être, les Nigériens qui tiennent le Nord pourront faire jonction avec ceux du Sud. Alors ce sera la fin.

Aujourd'hui, sur une superficie réduite, se tiennent, traqués, affamés, sans ressources, près de huit millions d'habitants. L'agglomération parisienne sur un territoire à peine aussi grand. Avec cet inconvénient que le ravitaillement de ces huit millions de personnes ne vient pas d'ailleurs : il faut le trouver sur place. Autant dire que l'abondance n'est pas pour demain...

Je souffre de la faim : depuis trente heures, nous n'avons eu à nous partager, à quinze, que quelques fruits...

Un sifflement strident déchire l'air. Les Ilyou-chines.

Eux aussi font partie du décor. Ils arrivent, ponctuels, dès le lever du jour et pilonnent, des heures durant le minuscule polygone de forêt qui constitue le Biafra. Ils n'ont aucune difficulté à trouver un objectif. Tout leur est bon : une maison isolée, une fumée, un rassemblement de civils, le clocher d'une église. C'est d'ailleurs sur ces clochers

qu'ils s'acharnent, comme si cela constituait un objectif militaire !

Il est vrai que Emeka, au cours d'une conversation décousue, ces conversations du soir où l'on parle pour s'éviter les pensées moroses, a dit :

— Les Nigerians ne peuvent rien contre nous : tant que nous avons Dieu à prier, tant que nous pouvons entrer dans une église, nous sommes invincibles. Dieu est avec nous...

Dieu est le centre de leur vie à tous. Dieu et le Biafra, pour eux, c'est tellement voisin qu'ils font à peine la différence. C'est peut-être pour ça que les Nigerians bombardent les églises. Mal d'ailleurs: ils ont pris l'habitude de manquer leurs cibles d'au moins trente bons mètres chaque fois.

Quelquefois, aussi, s'ils font mouche, c'est par erreur. J'ai rencontré mon colonel dans un bungalow isolé, P.C. provisoire. Les Ilyouchines sont venus. Ils ont bombardé. Trente mètres à côté, en plein sur un groupe de soldats qui se reposaient à l'ombre d'un palmier, estimant que le bungalow était trop exposé...

La pluie, la forêt, la faim, les Ilyouchines. Tout semble être contre nous. Et pourtant.

Et pourtant, si cet exode ressemble à celui que la France a connu en juin 40, il n'y a, dans cette foule qui s'écoule au long des pistes, aucun signe de capitulation. Ils se déplacent parce que la vie

n'est plus possible là où ils se trouvaient auparavant. C'est tout. Ils savent que demain, après demain, dans huit jours, ils recommenceront, ailleurs. Mais ils recommenceront. Cela se voit dans leurs regards, dans le soin qu'ils apportent aux maigres bagages qu'ils transportent. Ils ressemblent plus — toutes proportions gardées — à ces pionniers qui allaient vers l'Ouest américain qu'à des personnes traquées.

Je les vois passer avec un sentiment d'admiration et de tristesse : que vont-ils devenir si, comme semble l'annoncer l'évolution de la situation, le Biafra vient à toucher les épaules ?

Je m'en suis ouvert aux camarades.

— Il n'y a pas de solution. Personne ne peut se rendre en espérant la clémence du vainqueur. Tous, ici, le savent : les Fédéraux ne seront jamais chez eux, en territoire Ibo. A nous de trouver un moyen pour poursuivre le combat si par malheur nous ne pouvons lutter sur un front linéaire. Il faudra « éclater », nous disperser et commencer, de l'intérieur même du dispositif ennemi des actions de guerrilla.

Nous avons tous — à peu près — une certaine habitude de ce style d'opérations et, compte tenu du terrain, nous estimons que nos chances de réussite sont grandes.

D'ailleurs, nous avons presque tous appartenu

à des « Forces de l'ordre » opposées à des guerrilleros et savons combien les victoires « en rase campagne » sont illusoires : la guerre ne se gagne pas sur le terrain, mais autour du tapis vert d'une conférence : l'avantage va à celui qui tient réellement le terrain.

Et nous sommes décidés à le tenir, même si l'ennemi s'empare des routes et des villes. Il nous restera le territoire et l'initiative des attaques.

Déjà, nous envisageons notre futur « maquis » et étudions, sur la carte, les possibilités d'installation, dans ce réduit naturel que constituent les premières pentes des « Cameroon's Highlands », ces montagnes qui, à l'Est constituent la frontière du Nigeria, au Nord de Calabar.

De ce réduit, nous pourrions lancer des attaques, infiltrer des commandos, assurer l'insécurité des axes et des villes...

Mais, pour le moment, nous marchons, côtoyant les civils, les blessés, les soldats qui vont dans la même direction que nous. Tous, au passage, nous saluent : ils savent tout ce que les commandos ont fait. C'est, pour eux, une façon de nous témoigner, avec leur reconnaissance, leur espoir.

Nous sommes enfin arrivés à Umuahia en fin de journée, en même temps qu'un des derniers

grands convois routiers qui venait d'être bombardé. La route était pleine de sang.

De la brousse à la ville, le contraste est grand, et, pour nous qui avons connu l'enfer, Umuahia prend des allures de paradis.

C'était autrefois — hier encore — une grande ville de plusieurs centaines de milliers d'habitants. Aujourd'hui, il est impossible de donner le chiffre exact de la population. Un million, peut-être davantage, qui peut le dire ? Tous les réfugiés d'Aba, des territoires occupés par l'ennemi semblent s'être donné rendez-vous ici. Ils campent partout, sous les arbres, sous les porches, dans les garages, les églises, la gare, les dépôts... Ils sont partout, foule hagarde et bigarrée, et attendent on ne sait quoi.

Umuahia, ville perdue au milieu de la forêt, aux avenues bordées d'arbres aux larges feuillage, aux villas britanniques piquées au milieu de parcs ou de jardins est devenue en quelques jours un gigantesque marché en plein vent.

Et pourtant, dans le centre de la ville, le spectacle change. Umuahia est restée telle qu'en elle-même : une ville élégante qui a ses habitudes, ses hôtels européens où se réunissent, comme au « bon vieux temps » les touristes, ou plutôt ce qui, en temps de guerre en tient lieu : des journalistes de tous pays, de toutes langues. Ils discutent aux terrasses en regardant défilier les élégantes de la

ville en robes aux tons vifs, aux bijoux étincelants. La guerre est loin...

Aux carrefours, réglant impassiblement une circulation pas aussi clairsemée qu'on pourrait l'imaginer, de charmantes jeunes femmes — des « police-women » — dans de stricts uniformes bleu et blanc.

Il faut y regarder de près pour toucher du doigt le changement : ici, tout n'est que trompe l'œil.

A la terrasse des cafés, à défaut de whisky ou de Martinis, les journalistes et les commerçants boivent du vin de palme, et si les automobiles circulent, ce n'est pas sans mal : elles ne fonctionnent qu'à l'essence locale, produite par l'usine de raffinage clandestine qui fonctionne quelque part dans la brousse, entièrement construite, aménagée, dirigée par un Ibo, un ingénieur du pétrole nommé Sam.

C'est peut-être cela, le miracle biafrais : une stupéfiante ingéniosité qui leur fait tout faire, tout créer avec rien. Il n'est pas — sauf erreur — d'exemple de raffinerie de pétrole fonctionnant en Afrique sans aide technique ou financière de Blancs. Et pourtant, j'aurai bientôt l'occasion de le voir, l'usine de Sam tourne à plein régime : c'est elle qui fournit en pétrole, mazout, kérosène ou super-carburant tout ce qui, au Biafra, fonctionne avec un moteur...

Bien sûr, il est — dans le domaine automobile en particulier — des lacunes : on ne trouve plus ni pneumatiques, ni batteries, ni « lookheed » pour les freins. Qu'à cela ne tienne : les véhicules roulent sur les bandages mainte fois couturés, raptassés, recollés, démarrent à la main poussés par des nuées de volontaires et freinent grâce à du lait de noix de coco versé dans les circuits de freinage...

Ici, l'imagination créatrice est une manière de résister à l'ennemi...

La vie doit continuer, même si elle n'est qu'apparence et au hasard des discussions, on s'aperçoit que la guerre n'est pas l'unique sujet de conversation : on parle de tout, de la situation en Tchécoslovaquie — seul pays de l'Est à fournir des armes au Biafra — des événements de Mai en France, du dernier livre de Malraux ou de l'américain Truman Capote.

Et puis il y a les journaux : à chaque carrefour, de petits kiosques vendent le « Biafran nationalist » ou le « Biafra Sun », mal imprimés certes et sur du mauvais papier. Mais ils représentent une sorte de défi à la misère et à la pauvreté... et s'ils donnent la première place aux nouvelles du front, ils s'efforcent de parler d'autre chose : nier la guerre, c'est une façon d'affirmer qu'elle n'est ni voulue, ni entretenue, ni conduite pour elle, mais imposée du dehors.

La radio fonctionne encore : autrefois à Aba, le siège de la Radiodiffusion Biafraise a été transféré ici, à Umuahia. Elle donne des informations dans toutes les langues parlées dans le pays : en Ibo, bien sûr, mais aussi en Anglais, en Espagnol ou en Français, même si les programmes présentés manquent parfois d'actualité : les Biafrais n'ont pas encore découvert Mireille Mathieu. Ils en sont encore à Line Renaud. Ou à la Marseillaise, ce qui est tout de même un signe.

Sur la route de l'hôpital Queen Elisabeth, le seul qui fonctionne encore, où je me rends pour visiter mes commandos rapatriés d'Aba et dirigés sur Umuahia, je m'arrête à la Poste, car j'ai entendu dire qu'elle fonctionnait encore.

J'y découvre une exposition des timbres édités à l'occasion du premier anniversaire de la fondation de la république biafraise : mais quel anniversaire ! Tous les timbres rappellent le dur chemin parcouru en quelques mois : des enfants squelettiques, des femmes au regard pathétique, des vieillards agonisants. Les larmes, le sang, la mort.

Même s'il s'efforce de survivre, le Biafra n'oublie pas tout ce qu'il a subi pour affirmer sa volonté d'exister, et cette façon de se souvenir montre qu'il sait tout ce qu'il lui reste à surmonter avant d'être arrivé...

J'ai retrouvé Emeka. Ou plutôt, c'est lui qui m'a retrouvé. Il a réussi — je ne sais trop par quel miracle — à conserver la Land Rover avec laquelle j'étais parti pour Aba. Lui trouve cela normal :

— Je vous attendais, Capitaine, m'a-t-il déclaré en me voyant.

C'est une forme de pudeur. Ou de dévouement. En tous cas, je sais maintenant que je pourrai compter sur les hommes avec lesquels je me suis battu.

C'est pourquoi, dans quelques semaines, au moment où nous serons obligés d'évacuer Owerri, je laisserai encore Emeka avec ma voiture. Et, une fois encore, il la ramènera. Avec un énorme trou dans le pare-brise, attention délicate des Nigériens, preuve qu'ils n'étaient pas loin.

A ma question :

— Comment as-tu réussi à t'en tirer ?

— Oh, Capitaine, dès que les « Vandales » ont commencé à me tirer dessus, a-t-il répondu, moi, j'ai arrêté la voiture, je me suis mis à genoux à côté et j'ai commencé à réciter mon chapelet. Dieu n'était pas loin : il m'a entendu et a éloigné les ennemis...

Tant de naïve confiance ne s'invente pas : ces Biafrais m'étonneront toujours...

Les abords de l'hôpital sont surpeuplés. Toute la foule des affamés, des malades, des blessés s'est agglutinée dans toutes les avenues qui conduisent à « Queen Elisabeth Hospital ». De temps à autres, un camion rempli des blessés du dernier accrochage arrive, aussitôt, pris en charge par les policemen qui interrompent la circulation pour lui permettre d'arriver plus vite.

C'est d'ailleurs à ce moment-là que je verrai apparaître ce fameux autocar — poussé par quelques blessés légers — qui traîne la brousse depuis six jours. Sa cargaison s'est augmentée, depuis, de quelques femmes et enfants, victimes des bombardements et recueillis au hasard des pistes.

« Queen Elisabeth », c'est le dernier hôpital national important du Biafra. Bien sûr, il y a les hôpitaux de la Croix-Rouge, en brousse. Mais ils refusent l'accès aux soldats ou à tous ceux qui sont « soupçonnés » avoir pris part aux combats. C'est donc ici le dernier refuge de mes hommes.

Une vaste cour autour de laquelle ont été alignés les bâtiments administratifs, et où se garent les camions qui arrivent avec leur cargaison de blessés.

Plus loin, les salles d'hospitalisation proprement dites. Mais ce qui frappe, quand on pénètre dans l'hôpital, c'est cette foule — encore — qui attend. Il y a de tout, civils et soldats mélangés, assis à

terre, ou allongés sur des brancards de fortune, dans les moindres coins d'ombre, auxquels s'ajoutent les parents, les amis, les camarades des malades. Et puis aussi des enfants. Seuls la plupart du temps, les cheveux décolorés à force de carence alimentaire, portant sur eux les marques de leur épuisement.

Au milieu de tout ce monde pathétique, infatigables, passent et repassent infirmiers, soignantes ou « nurses » bénévoles, qui vont d'un groupe à l'autre, apaisent, renseignent, pilotent malades ou blessés vers leurs pavillons.

Mes soldats, eux, ont été regroupés à droite, dans une salle où, en temps normal pouvaient s'installer une vingtaine de personnes. Ils sont soixante-dix. Quelques-uns ont un lit, la plupart sont par terre, certains même couchent sur la galerie extérieure.

Ils ne se plaignent pas, entourés des soins attentifs des infirmières en blouse verte et col amidonné qui s'occupent d'eux, refont un pansement, essuient un visage, distribuent quelques fruits. Ou bien, parfois, aident l'un d'eux à mourir. Il y a si peu de médicaments.

Pendant ma visite, entre un journaliste. Il commence à parler avec les soldats et ceux-ci, malgré des blessures, souvent horribles — l'un d'eux a même le bras arraché à hauteur de l'épaule —

arrivent à rire et à plaisanter avec lui.

Ils demandent même — toujours en riant — à être photographiés ! L'étonnement du journaliste est grand : à la mesure de son admiration... D'autant qu'aucun des blessés ne se plaint, au contraire. A moi, ils m'ont fait part de leur regret d'avoir été obligés d'abandonner le combat.

Le médecin qui les soigne est le propre frère du Colonel Ojukwu. La ressemblance entre les deux hommes est frappante : même regard éclairé du dedans, même souci des autres, même volonté dans le désir d'aller jusqu'au bout de ce qu'il a entrepris. Il me serre la main avec chaleur.

— J'aime ce que vous avez fait, me dit-il : il faut entendre vos soldats parler de vous. Ils se jetteraient au feu sur un ordre de leur capitaine...

Mais cela, je le savais déjà : je les ai vus à l'œuvre.

La nuit est tombée, brutalement comme d'habitude, aussitôt dissipée par les feux qu'allument réfugiés, soldats ou civils : ils dédaignent le couvre-feu, ce qui est une façon de nier l'aviation ennemie :

— Ils sont trop froussards pour venir la nuit, affirment-ils dans un optimisme qui me semble exagéré...

En jeep, par les rues surpeuplées, animées comme aux plus beaux jours d'avant la guerre, je

suis revenu au P.C. de la brigade, un bungalow des faubourgs.

Il y avait des instructions concernant mon bataillon :

— Ahoada Strike Force sera cantonnée à Madonna III et procèdera à l'incorporation, à l'entraînement, à l'instruction de jeunes recrues en vue d'une utilisation opérationnelle à effectif complet.

Un soupir : Ahoada Strike Force n'a pas sombré dans la bataille pour Aba. Au contraire : les quelques « anciens » qui me restent vont redonner à mon unité un moral et une volonté à tout casser.

J'ai confiance en l'avenir.

Il y a quelques heures à peine, après la dure défaite subie devant Aba, tout le monde voyait le Biafra à genoux, perdu, envahi, livré aux ennemis. Et cela ressemble à un défi que de vouloir se battre, recommencer, tirer des plans pour l'avenir. Un défi ? Peut-être. En tous cas un défi courageux, réfléchi et je pense à cette phrase de Napoléon :

« Mon aile droite recule, mon aile gauche est enfoncée, mon centre est en train de flancher... J'attaque. »

## DEUXIEME PARTIE

### *BIAFRA WIN*

*Il faut descendre très bas pour trouver  
la force de remonter.*

*Chant Hassidique.*



# 1

## *L'AUBE*

Le camp où va se réorganiser la brigade est une ancienne mission, à quelques kilomètres d'Umuahia. Quelques baraques sans étage, recouvertes de l'inévitable tôle ondulée, groupées en carré autour d'une placette où pousse un maigre gazon ras, relique de l'ordre britannique.

Un mât où flotte l'emblème biafrais, un pavillon aux bandes horizontales : rouge, noir, vert, frappé du soleil levant, donne à ce camp une allure militaire.

Tout autour, c'est la brousse. Une brousse désordonnée, où s'entremêlent épineux et herbes à éléphant, karités aux feuilles minuscules et acacias. A l'horizon, quelques bouquets de cocotiers.

Une petite clairière, gagnée sur la brousse, permet les mouvements d'ensemble, les séances de gymnastique et d'exercice de défilé.

C'est tout. Ce n'est pas beaucoup, mais c'est là que je vais former, en quelques semaines, les hommes qui me seront confiés.

Je me suis installé là voici quelques jours à peine et, aussitôt, j'ai été assailli de problèmes aussi urgents que divers. Cela va de l'encadrement au ravitaillement en passant par le recrutement, l'organisation de la discipline, des effectifs, des moyens... Je dois à peu près tout faire, avant d'avoir pu répartir les missions.

Et puis, premier problème, et des plus urgents, je dois trouver un nouvel interprète : Joseph n'a pas supporté la bataille. Après la chute d'Aba, il m'a abandonné, prétextant une escorte de blessé, puis une mystérieuse maladie, des deuils enfin. Je ne suis pas dupe. Il a la trouille, simplement. Demain, sur sa demande, je le ferai rapatrier.

Trouver un remplaçant à Joseph n'a pas été long. J'ai reçu, à l'improviste, la visite d'un grand escogriffe en tenue léopard, noir comme du charbon — ce qui contraste avec mes Biafrais au teint plutôt clair — qui, un immense sourire aux lèvres est venu me faire ses offres de service.

Sans ambages, et en français, il m'a raconté comment, par suite de la guerre, il a été privé

de son emploi et obligé de choisir entre rester ou partir :

— Automatiquement, dit-il, je suis resté...

Comme Joseph, je m'en aperçois à la première phrase, le nouveau venu à un goût prononcé pour les adverbes. Mais lui va plus loin : il en invente.

— Quelle nationalité ?

— Moi, je suis Togolais...

Lui aussi. Décidément, je suis voué aux Togolais. Il me renseigne :

— Vous savez, au Togo, nous avons presque tous des noms portugais : ainsi moi, je m'appelle D'almeida Abalo Dendo...

Un silence puis il ajoute :

— Naturellement, vous pouvez m'appeler Dendo. Naturellement.

Il s'exprime aisément, sans complexe ni retenue et, quand un mot lui échappe, il francise aussitôt le mot anglais correspondant. C'est ainsi que je verrai surgir des « politiquement » des « scientifiquement ». Et puis d'autres mots incongrus, qu'il me faudra bien du temps pour comprendre. Ainsi Dendo ne parlera jamais de pertes au combats mais de « casualités », et ne prononcera jamais « cadavre ». Il a un autre terme « la fossile ».

Un drôle de zèbre, ce Togolais, mais un brave type, bavard intarissable et souvent drôle.

En un quart d'heure, je sais tout de lui, de sa

vie passée, de ses projets, du bataillon... même de l'ennemi :

— La « voyoucratie » comme il dit.

Plus tard, quand je le connaîtrai mieux, il m'arrivera de le convoquer, rien que pour qu'il me parle. Un monologue curieux, entrecoupé d'appréciations personnelles, cocasses ou pertinentes sur la façon dont la guerre est menée, dont le commando est organisé. Il parle de tout, à propos de tout, mêlant tout et saute d'une idée à l'autre avec une aisance qui me rend parfois perplexe.

— Au fait, me déclare-t-il au bout d'un moment, si vous voulez, je peux écrire le journal de marche du commando ?

Un journal de marche ? C'est une excellente idée. Je n'y avais pas songé. C'est ainsi qu'à chaque occasion, sur un méchant cahier d'écolier — récupéré Dieu seul sait où — ponctuellement, Dendo écrira les menus événements qui se produisent quotidiennement. Avec stupeur, quand par hasard j'y jetterai un coup d'œil, je découvrirai que s'il s'appesantit sur des détails infimes, il passe sous silence d'autres grands faits...

Ce sera, pour moi, un sujet permanent d'étonnement : sa vision de la guerre est parfois tellement différente de la mienne que je me demanderai si nous faisons la même !

En tous cas je suis certain d'une chose : à

défaut du journal de marche le plus exact de toute l'armée biafraise, je suis bien certain d'avoir le plus pittoresque... Ce qui n'est pas un élément à dédaigner !

Ce matin, le réveil a sonné, comme d'habitude, à 6 h 30. Réveil au clairon, bien entendu : on est militaires ou pas, même si mes « hommes » sont encore « en civil », ils sont en tous cas régulièrement incorporés.

Comme d'habitude, Adam, le sergent-major, vient « au rapport ».

Adam est le dévouement même. C'est un ancien instituteur devenu sous-officier par la force des choses. Il est grand, visage rond et œil malin, et se promène en permanence avec une petite flûte dont il passe son temps à tirer de curieux sons, tantôt graves et lents, tantôt aigus et légers : cette flûte, c'est un peu le baromètre de son moral. Elle est gaie quand il est de bonne humeur, et grave quand il a des ennuis. Je suis obligé de reconnaître que ce n'est guère fréquent, car Adam a des ressources.

Il s'est toujours tiré des situations difficiles avec beaucoup d'aisance et pas mal de courage. Récemment encore, blessé et fait prisonnier, à demi-mort, il a joué les agonisants puis, aussitôt qu'il

s'est senti assez de force pour marcher, il a rejoint nos lignes.

Malheureusement, cette dernière blessure l'a marqué. Il a moins de tonus qu'auparavant, et c'est la raison pour laquelle j'en ai fait un « adjudant de quartier ».

Et là, il fait merveille, autant par son autorité d'ancien, auréolé de gloire que par ses qualités d'organisateur. Il mène parfois un peu trop les hommes comme de mauvais élèves un peu turbulents — être instituteur, cela marque un homme — mais, dans l'ensemble, il obtient de très bons résultats.

Et puis, c'est un animateur-né : c'est lui qui a constitué une fanfare qu'envierait maint corps de troupe de France, avec cuivres, tambours, trompettes et clairons, qui sait interpréter l'hymne biafrais sans anicroche et me gratifie, depuis quelques jours, d'une « Marseillaise » qu'aurait peut-être bien du mal à reconnaître feu Rouget de l'Isle tant il y a ajouté de variations, d'accords bizarres.

— La Marseillaise « en fantaisie » comme dit Dendo.

La musique et les fêtes, c'est Adam.

Le recrutement aussi et c'est pour cela qu'il est venu au rapport, ce matin :

— Où allons-nous ?

Je le lui dis, ajoutant que nous adopterons le

programme déjà mainte fois exécuté.

C'est presque devenu un rite, ces séances de recrutement, qui ressemblent en partie à une parade foraine, à une kermesse en plein air ou au défilé aux lampions un soir de 14 juillet.

Nous arrivons au village dès le début de la journée, musique en tête, drapeau déployé, fanion des commandos bien apparent — jaune à tête de mort — et défilons dans l'ordre le plus parfait possible. Mes hommes chantent le chant des commandos dont le refrain est :

— Venez, venez au Commando  
Ojukwu est fier du Commando  
Nyéréré (1) est fier du Commando  
Le pape est fier du Commando  
Le Gabon est fier du Commando  
Venez, venez au Commando...

Nous sommes l'attraction, en même temps que les héros. Les femmes applaudissent, les enfants défilent à notre suite, les jeunes nous regardent avec envie.

Ensuite, c'est une sorte de proclamation faite à la population. Avec un haut-parleur, Adam s'adresse au public, expose les raisons qu'ont les hommes de venir chez nous. Le tout entrecoupé de

---

(1) Nyéréré, Président de la Tanzanie, est l'un des quatre gouvernements africains à avoir reconnu le Gouvernement Biafrais.

« Biafra Win » auxquels tout le monde répond par des hurras.

C'est enfin, comme pour les fameux conscrits de l'An II de la République Française, la signature des actes d'engagement. Tout se déroule dans un enthousiasme indescriptible, dans une poussière et un désordre qui n'est pas sans rappeler les ruées sur le ravitaillement dans les camps de réfugiés. Les formules s'arrachent, les signatures se succèdent à un rythme de fous.

Les jeunes qui s'engagent viennent parfois du village où nous sommes. Parfois, ils viennent de très loin. Ils arrivent au matin, gris de poussière, faméliques, décharnés, uniquement soutenus par le désir de venir au Commando.

Il n'est alors pas rare de voir, dès le premier rassemblement, quelques hommes qui s'effondrent. L'infirmier leur fait une piqûre pour les soutenir.

Les volontaires sont nombreux, sans âge défini. Quelques-uns sont vieux — quarante ans — d'autres, la majorité, bien plus jeunes. Des gamins dont souvent, nous faisons semblant d'ignorer l'âge réel pour inscrire celui qu'ils déclarent : dix-huit ans étant le minimum.

D'ailleurs, pour respecter la « pyramide », Adam a mis au point un système ingénieux : il « vieillit » chaque recrue de deux ou trois ans :

— Quel âge ?

— Dix-neuf ans...

Et le volontaire se voit fiché avec les « plus de vingt et un ans »... Cela évitera les surprises, en cas de vérification...

Une fois la séance d'incorporation terminée, une fois les inaptés renvoyés — tristes — vers leurs occupations ordinaires, nous retraversons le village, dans le même ordre que le matin : musique, drapeau et soldats, escortés, cette fois d'une horde famélique de loqueteux qui s'efforcent d'imiter maladroitement l'allure martiale de leurs anciens.

Disons, pour être juste que, le pas cadencé et le foulard mis à part, l'uniforme des « nouveaux » ressemble à s'y méprendre à celui des « anciens » : mêmes chemises en lambeaux, mêmes pantalons, mêmes shorts rapiécés, même absence de chaussures.

Et puis nous rentrons au camp.

Moi, je dispose de vingt jours pour faire de ces apprentis sans aucune formation, des commandos solides, aguerris et combattifs... Une gageure !

Ce qui, au départ, m'a rassuré, c'est que j'ai atteint le quota prescrit en quelques jours. Je possède maintenant assez de personnel pour regarnir chaque compagnie, chaque platoon, à effectif complet. Ce n'est pas une mince satisfaction. Il est vrai que notre prestige était grand au Biafra — je n'y suis pas pour grand'chose — et que le simple

fait de s'engager au Commando est considéré à la fois comme un honneur, et, je le soupçonne doit être plein de prestige aux yeux des demoiselles. Car, même en pleine guerre, même en plein désarroi, les affaires de cœur ne sont pas pour autant négligeables : les Biafrais pensent aussi à la paix...

Premier travail, à l'arrivée : un bon bain. Cela ne pose aucun problème : la rivière est tout à côté. Ensuite, le coiffeur.

Il n'y a pas de coupe spéciale prévue par un règlement tâtilon, mais j'ai décidé qu'à défaut d'uniforme, mes gens auraient une tête facilement repérable.

Cela n'a pas été difficile de trouver un coiffeur : je fais raser le crâne à tout le monde. Simplification des tâches, souci élémentaire de l'hygiène.

D'ailleurs, j'ai donné l'exemple.

Il n'y a eu qu'Adam pour déroger à la règle : il s'est arrangé pour se faire exécuter une sorte de coiffure bizarre « au bol », nuque et tempes rasées, cheveux ramassés en une touffe compacte au-dessus de la tête : rien n'apparaît quand il a son béret, aussi je lui laisse l'initiative de sa coupe...

Une fois lavées et rasées, mes recrues passent à l'entraînement proprement dit. Bien entendu, rien à voir avec un entraînement tel qu'on le pratique dans les centres spécialisés, en France ou ailleurs : j'aurais trop de pertes, et je ne perds

jamais de vue que mes hommes sont, pour la plupart, sous-alimentés et qu'il leur manque quelques calories indispensables à un effort physique soutenu. Comme d'autre part, ce n'est pas l'ordinaire du camp qui leur fera une santé de fer...

Je vise davantage à obtenir d'eux qu'ils réagissent vite aux ordres reçus, qu'ils apprennent à se déplacer avec le maximum de silence, qu'ils acquièrent certains réflexes de voltigeurs, qu'ils aient au plus tôt une conscience de groupe. Qu'importe que les séances comportent davantage de jeux du type « boy-scout » — c'est d'ailleurs là que mes sous-officiers ont appris la guerre (!) — si, en fin de journée, mes « soldats » réagissent avec ensemble et cohésion ?

Le plus difficile reste encore l'instruction du combattant. Savoir se déplacer, se poster, surveiller un objectif, savoir tirer surtout.

Passé encore pour le démontage et le remontage des armes : les Ibos sont suffisamment astucieux pour comprendre assez vite et se tirer de n'importe quel incident de tir sans peine ni panique. Ils ont très vite assimilé la technique du « quart de tour à gauche », les subtilités du bloc-culasse et les chinoïseries du percuteur. Mais le tir !

Nous ne disposons, pour ce type d'exercice, que de cibles de fabrication locale, caisses en bois et cartons d'emballage, et, principale difficulté, de

quelques cartouches, parcimonieusement comptées par notre officier du matériel.

Or, comment former des tireurs avec cinq cartouches ?

Là, il faut bien le reconnaître, les résultats ne sont pas spectaculaires. Ils sont plutôt proches de zéro. Malgré toute leur bonne volonté, les jeunes n'arrivent même pas à fermer correctement un œil ! Ou alors, ils ferment les deux !

Cela donne souvent, en séance de tir, à des épisodes que Fernand Raynaud ne désavouerait pas. Il m'arrive, malgré mon impatience devant leur impossibilité à comprendre cette évidence, de rire devant mes élèves. Cela dépasse tout !

Consolation — si l'on peut dire — nos adversaires n'ont, comme tireurs, que des maladroits, ce qui rétablit un peu la balance.

Il n'empêche que j'aimerais avoir des soldats capables d'autre chose que de manquer une cible de deux mètres sur deux à deux cents mètres...

Au retour de cette instruction a lieu la distribution de la soupe.

Et, chaque fois, j'ai le cœur serré tant la portion qui revient à chacun est dérisoire. Un morceau d'igname à peine gros comme un œuf de pigeon.

Hier, j'ai « perçu » auprès de l'officier chargé d'approvisionner la brigade six racines d'ignames

— chacune à peu près de la grosseur de mon bras  
— pour nourrir mes mille hommes.

Il faut voir avec quelle lenteur chacun des soldats avale sa portion. Ils en mangeraient dix fois plus...

Et pourtant, ce n'est rien : demain, quand j'irai, comme tous les jours, au ravitaillement, ce sera pour m'entendre dire, avec tristesse, par notre Intendant :

— Désolé, Sir : aujourd'hui, il n'y a rien.

Je suis tellement éberlué que je suis obligé de lui faire répéter.

— Rien du tout ?

Il secoue la tête, lève les bras en signe d'impuissance, et me montre son magasin désespérément vide.

— Rien, Capitaine... Je suis désolé.

Et moi donc... En rentrant au camp, je me dis que c'est impossible, qu'il existe sûrement un moyen de donner à mes hommes de quoi tenir un jour, deux jours de plus. Bientôt, je leur demanderai de se faire tuer. Qu'aujourd'hui au moins je les aide à vivre.

Ma décision est prise quand j'arrive à mon P.C.

— Samuel et Emeka : allez me chercher le chef du village le plus proche.

Il n'y a que cette solution : puisque l'Armée ne peut donner à manger à ses soldats, que la popu-

lation les prenne à sa charge. Après tout, c'est pour elle que bientôt ils iront combattre.

Une heure après, entre dans mon bureau un vieillard digne et emprunté, impeccablement vêtu à l'euro péenne, et visiblement intimidé d'être convoqué. Il est courtois mais raide et m'écoute sans m'interrompre.

J'ai, en effet, décidé d'être bref :

— Voilà, lui dis-je, je me suis vu obligé de faire appel à vous parce que je ne sais plus à qui m'adresser. Il faut que vous trouviez de quoi nourrir mon bataillon...

En quelques phrases, j'explique ce que j'attends de lui et les arguments qui doivent le convaincre. Puis :

— De votre côté, vous y trouverez quelques avantages, et en particulier celui, non négligeable de voir vos récoltes respectées...

Il hoche la tête avec conviction. Lui et moi savons ce qu'il en est : chaque nuit, en effet, quelques affamés vont dans les jardins et déterrent les racines pas encore mûres qu'ils s'empressent de manger. C'est un geste compréhensible, mais fâcheux : en agissant ainsi, les voleurs empêchent les ignames d'atteindre leur maturité, donc de devenir suffisamment importantes pour nourrir plusieurs hommes alors qu'elles n'en satisfont — à peine — qu'un seul.

— Donnez-nous à manger et les vols cesseront, lui dis-je pour finir.

Il réfléchit, hoche la tête :

— Vous avez raison, déclare-t-il enfin. Je vais retourner au village et discuter la question avec mes conseillers. Je pense qu'ils seront de mon avis...

Après nous être mis d'accord sur la quantité à fournir, nous nous séparons, excellents amis.

Il tiendra parole et j'aurai la bonne surprise de voir arriver, dans l'après-midi, une longue cohorte de femmes portant sur leur tête les inévitables bassines en émail dans lesquelles se trouvera assez de vivres pour faire manger mon bataillon jusqu'à la prochaine distribution de notre intendance.

Le plus extraordinaire est que j'ai droit, à titre d'hommage, à un cadeau somptueux : un mouton entier...

Il en sera ainsi durant tout notre séjour à Madonna III : chaque fois que j'aurai des difficultés, il me suffira de faire appel à la population civile ; je ne me souviens pas d'avoir, à aucun moment, été éconduit. Au contraire.

Au Biafra, partager sa misère, c'est déjà la faire reculer.



Les jours passent et mes soldats commencent

à ressembler à des guerriers. Ils ont perdu leur gaucherie, oublié leurs complexes. Ils réagissent bien, mettent toute leur ardeur à apprendre.

Cet après-midi, c'est d'un assaut simulé qu'il va être question. Pour la circonstance, Adam les a obligés à se faire un camouflage à base d'herbes et de feuillage, et, pour parachever l'illusion, il leur a fait distribuer des bâtons en guise de fusils.

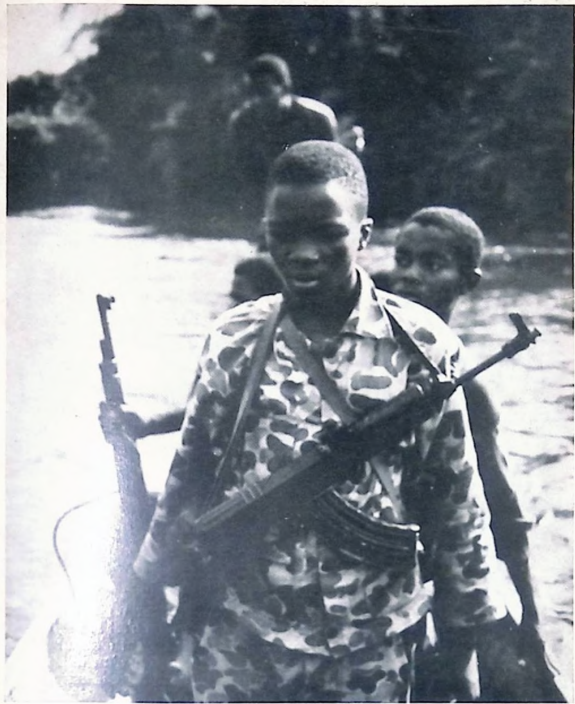
En passant la revue préparatoire à l'exercice, j'ai envie de rire. Ils croulent tous sous la verdure, tant ils ont mis d'application dans leur tenue. Cela tient à la fois du « corso fleuri » et des jardins de Versailles. Si je souris, ce n'est pas par moquerie. Plutôt par étonnement.

Ils n'ont, je l'ai déjà dit, aucun sens du ridicule et, de ce fait, ne le sont pas : au contraire. Seule entre en ligne de compte la volonté de se bien battre.

Ils ne sont pas ridicules et ils ne le seront pas davantage tout à l'heure quand, sur un ordre de moi, ils se jetteront dans la brousse en poussant le cri « commando, commando », en brandissant leurs bâtons comme s'il s'agissait d'armes réelles. Ils ne seront pas ridicules si, pour faire plus vrai, ils vont jusqu'à imiter, de leur bouche, le bruit des rafales :

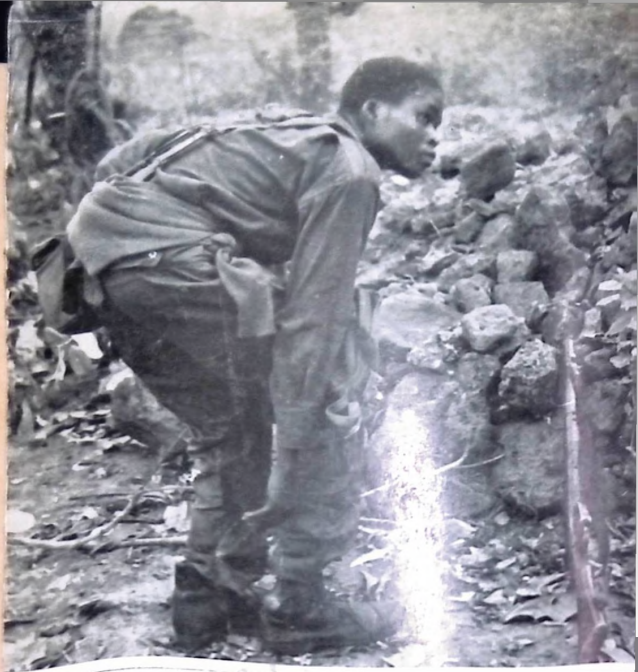
— Plou, plou, plou...

Vu de loin, à froid, c'est peut-être risible. Ici, à



**« ... Un peuple qui lutte pour avoir le droit de vivre, qui place son affirmation de peuple au-dessus de son existence ne peut être vaincu. »**

© Photos Captain ARMAND et Caporal SAMUEL.



L'important, pour un Biafrais,  
c'est le fusil :  
Qui n'en a pas attend celui d'un mort  
ou d'un blessé.  
Pour les chaussures,  
Dieu merci,  
il y a celles que laissent les Nigériens.





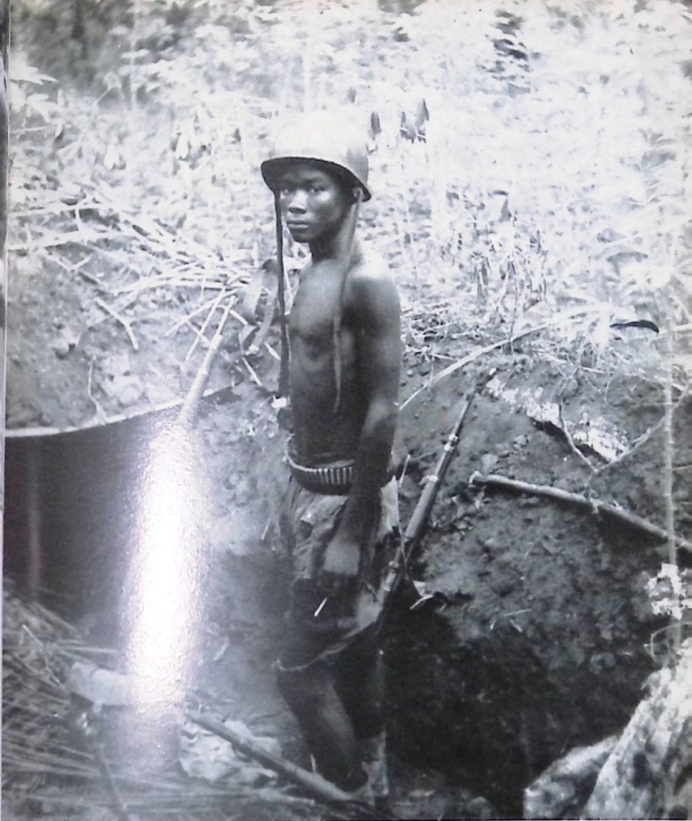
Même pour aller à l'entraînement, les hommes emportent leur maigre paquetage : c'est leur trésor.





**Ce qui compte,  
avant tout,  
c'est le réflexe du combattant :  
même avec des bâtons comme fusil.**





**La ration quotidienne (à gauche) :  
une houchée d'igname.  
Quelle autre armée accepterait  
de telles privations sans se plaindre  
ou se révolter?**



Le Colonel Ojukwu  
pour honorer les commandants  
il a revêtu la tenue léopard.



Après le défilé, il leur dira :  
« J'attends que vous défendiez Aba  
coûte que coûte.  
J'ai confiance en vous. »





**ABA - Septembre.**

**Dans les ruines de la  
les commandos se sont  
battus. Presque tous  
contre cent, avec cinq  
touches par fusil.**



Samuel (à gauche). « Tant qu'il y aura un Biafrais vivant, il se battra. »



**ABA est tombée : nous restons à dieu  
et je tire mes dernières cartouches.  
Mais déjà,  
dans la brousse,  
civils et militaires organisent  
la résistance.**





En dépit de tout  
la vie s'obstine et continue.  
Le dimanche  
sous la conduite d'un catéchiste  
la foule processionnelle  
en chantant des cantiques.

vers l'église,  
où les Biafrais vont puiser  
la force de poursuivre  
leur lutte  
et qui sera bombardée  
par les Nigériens :  
c'est un « objectif stratégique ».



Même si les échanges  
sont réduits,  
les marchandises rares,  
le marché,  
c'est d'abord une nécessité,  
un rite social  
avec ses sourires et ses couleurs.





**Aux éventails du garri, des ignames, des citrons. Mais aussi des lézards,  
et, luxe suprême : des rats.**

Séance de recrutement  
dans la région d'Umuahia



un dé  
en chantant pour incit  
les jeun  
à venir aux commande  
ces « Black Dev  
dont j'ai dessiné le fanion (à droi



Le « Volvo » de la Croix-Rouge Suédoise : après un stage aux commandos.  
Il s'est bien adapté!





Onitsha. Novembre. A travers la savane, infiltration de « Ahoada Strike Force » vers les lignes ennemies.

Gaussens (à gauche)  
peu avant sa mort.  
« Mourir n'est rien  
quand on a ses copains près de soi  
et que c'est  
pour une cause qu'on aime. »





Après la déroute  
des Nigériens à Newi :  
le partage  
des dépouilles ennemies.

Au Sud d'Onitsha,  
cette Saladin est tombée  
dans un trou,  
creusé  
sous l'asphalte de la route.  
Version hiafraise  
de la trappe à éléphants.





**La prise de la Mission de St Anthony's : au palmarès, 300 caisses de bière. Un goût de victoire.**





**Noël à Madonna. Les jeunes filles de la chorale : un sourire, c'est tellement bon dans les souvenirs.**

quelques kilomètres de la zone des combats, c'est poignant.

— Rassemblement !

Un à un mes « guerriers » regagnent la piste, encore tout haletants d'avoir couru, dégoulinants de transpiration, la poussière collée aux jambes, au torse, au visage.

Adam critique la manœuvre, indique les erreurs commises, reforme les vagues d'assaut.

— En avant !

Et ils repartent, comme un seul homme, avec autant de foi, autant de hargne, autant de vérité. Non, ils ne jouent pas à la guéguerre, en « faisant comme si... ». Ils savent que dans peu de jours, c'est avec de vrais fusils, avec de vraies balles, contre un ennemi vrai, des rafales vraies...

Pour une vraie victoire. Ou une vraie mort.

En rentrant au camp, je les fais défiler. Qu'on est loin du troupeau traînant la jambe qui escortait le commando voici quelques jours à peine !

Ils avancent droits, raides, fiers, et leur bâton est un vrai fusil. Ils chantent et ils marchent au pas, faisant sonner les paroles de leur hymne des commandos :

— Nous sommes Biafrais

Et nous luttons pour notre liberté ;

Nous sommes les commandos

Et nous allons vaincre  
Par la grâce de Dieu...

Je les regarde, je les salue. Et me vient une idée. Démoniaque : puisqu'il est toujours question de Dieu dans leurs chansons, je vais en faire des Diables... Qu'ils se sentent aussi méchants, aussi terribles que ces divinités infernales. Je convoque des femmes — il n'en manque pas sur notre territoire — et je leur commande un drapeau.

Et, quelques jours plus tard, je fais hisser, pour la première fois l'étendard des Commandos : il est noir. Il porte en son centre le soleil biafrais, un soleil levant, jaune d'or. Au milieu de ce soleil, la tête de mort ricane, entourée de deux tibias croisés.

En dessous, bien lisible, notre nouveau surnom :  
« Black devils » — les Diables Noirs...

Après un moment de stupeur (j'ai combiné mon affaire dans le plus grand secret) c'est du délire. Des hurlements de joie, des clameurs d'enthousiasme. Dans le fond, Dieu est un père pour les Biafrais, mais, comme tous les hommes, le Diable représente l'inconnu, l'attrait de la chose défendue...

J'ai misé juste.

Le soir, c'est la fête. Une fête spontanée, née sans doute d'un rien, de la joie d'être vivant, du nouveau drapeau, ou, plus simplement du batte-

ment rythmé machinalement par un cuisinier sur une marmite vide.

Adam, naturellement, est aussitôt dans le coup. Lui et quelques autres musiciens, joueurs de flûte, de balafon ou de tam-tam. Cela part comme ça, d'un rythme simple, mais qui prend de l'ampleur, du souffle, relié par les flûtes, miraculeusement accordées. Et puis, tout d'un coup, les mains se mettent à battre en cadence.

Un soldat s'avance, forme un début de cercle, imité par deux, dix, cent autres. C'est le point de départ...

Après, c'est n'importe quoi. Danses, chants que quelqu'un, perdu dans la foule, module toujours sur le même rythme, repris, en chœur, sur un thème simple, style « oh yeah... ».

Un soldat sort du cercle, se plante au milieu et se met à danser. Je le reconnais : c'est Godwin, un gosse de treize ans, souple comme une liane, infatigable. Il frappe du talon, court, saute, ondule, imité par quelques autres soldats, affublés d'herbes, de masques bizarres et effrayants.

Au milieu des bravos, arrive le « grigri ». Une caisse à munitions — qui contient quelque objet mystérieux dont je n'ai jamais rien pu savoir — surmontée d'un crâne de chèvre ou de brebis, décorée de signes symboliques, destinés à effrayer les mauvais génies.

En les voyant, je pense à tout ce recueillement, très sincère et profond qu'ils manifestent à la messe. L'Afrique est pourtant toujours présente, prête à se réveiller, à faire resurgir tous les fantômes des vieilles religions magiques.

La fête se poursuit.

Il y a des instants de pause, des moments d'entracte, où quelques « fiers à bras » lancent des défis à la « lutte biafraise ». Les défis relevés, les deux adversaires s'affrontent : un arbitre veille à ce qu'ils soient d'une force à peu près égale et donne le signal du début.

Ils s'empoignent alors, chacun essayant de faire toucher à l'autre le sol des deux épaules. Cela dure, tourne au pugilat hors des règles. L'arbitre intervient, exprime ses remarques, relance le combat.

De la poussière, de la sueur, des cris. L'un des deux a gagné, aussitôt acclamé tandis que le vaincu, sans mot dire, regagne sa place. Il aura sa revanche tout à l'heure : et, courageusement, repartira à l'attaque...

Comme toute fête, celle-ci se termine tard dans la nuit : Adam a fini par rameuter sa fanfare. Et c'est sur l'hymne biafrais, suivi — c'est vite devenu une tradition à laquelle je suis sensible — d'une Marseillaise, toujours aussi fantaisiste.

Mais cela n'a pas d'importance : je suis fier de mes Black Devils...

*LA REVANCHE DES ENFANTS*

— Alors, comme ça, tu veux t'engager aux commandos ?

Je ne peux que regarder, incrédule, ce petit bout d'homme qui est entré dans mon bureau, voici dix minutes à peu près. Il est tout petit, malingre, vêtu de loques et coiffé d'un béret noir, enfoncé jusqu'aux oreilles.

Il s'est campé devant moi, bien droit, me dévisageant sans crainte ni défi. Il attend. Je ne peux que répéter ma question :

— Oui, capitaine, je veux m'engager aux commandos...

— Mais quel âge as-tu ?

Il se redresse encore davantage et affirme, sans rougir :

— J'ai treize ans...

S'il en a douze, c'est déjà beau. J'essaie de le décourager :

— Tu sais qu'au Biafra, seuls les jeunes gens âgés de dix-huit ans au moins ont le droit de s'engager ?

Son regard me répond qu'il le sait mais qu'il s'en moque.

— Je veux venir aux commandos...

Je me tourne vers Dendo. Il hausse les épaules : un geste qui signifie :

— Faites ce que vous voulez, mais, avec ce gosse, vous n'en avez pas encore fini...

Un soupir. J'essaie de le décourager :

— Tu sais, pour être un commando, il faut être très fort : les fusils sont lourds et il faut savoir courir. Et puis, il n'y a pas beaucoup à manger ici. Tandis que si tu vas dans un camp de réfugiés, à la Croix Rouge, tu auras tout ce qu'il faut et tu pourras aller à l'école... A ton âge, il faut étudier...

Il n'a pas bronché, mais son attitude me fait penser à un cancre qui écoute, avec envie de rigoler, les propos moralisateurs d'un professeur un peu gâteux. J'arrête les frais :

— Tu ne sais même pas tenir un fusil...

Pour le coup, il se vexe :

— Moi ? J'ai déjà combattu dans l'Infanterie. J'étais à Onitsha, j'étais sur le front de l'Est, à Owerri et à Aba...

C'est à mon tour de me taire. Il m'a coupé mes effets, ce gamin-là. Je capitule :

— Comment t'appelles-tu ?

— Godwin, sir...

— Eh bien, Godwin, tu es engagé dans les commandos. On te donnera une « Madison » et un foulard rouge. Ça te va ?

Il ne dit pas oui tout de suite. Il attend autre chose :

— Je voudrais aussi une tenue militaire...

Là, il exagère :

— Tu sais bien que je n'ai pas beaucoup de tenues, et que, de toutes façons, on ne les donne qu'aux vrais soldats, ceux qui ont déjà fait leurs preuves. Ceux enfin qui ont un numéro matricule...

Le numéro matricule, c'est un peu l'assurance-vie du soldat, la preuve qu'il combat régulièrement. Au Biafra — comme, d'ailleurs, au Nigeria — le service militaire n'est pas obligatoire : il est seulement fort vivement encouragé, et chaque nouvelle recrue, en signant l'engagement pour lequel elle a été déclarée apte, reçoit un livret qui lui garantit une solde mensuelle. Et pour symbolique qu'elle soit — une £ par mois alors que le paquet de cigarettes en coûte 5 — cette solde n'en est pas moins impatiemment attendue, ainsi que, pour sa famille, l'assurance d'une pension en cas de décès.

Il est dès lors certain que l'Etat biafrais va s'efforcer de négliger les quelques farfelus du genre de Godwin qui ont le désir de devancer l'appel...

— C'est d'accord ? demande-t-il, lui qui ne doute de rien.

Tant d'innocence, jointe à tant d'inconscience me coupent la parole. Je suis vaincu.

— A la seule condition que tu suives l'entraînement, hein ?

Il promet. Il promettrait tout ce que je voudrais, du moment qu'il a obtenu satisfaction. Il me dédie un sourire, le sourire heureux d'un gosse de chez nous devant un arbre de Noël, et disparaît en courant.

Dendo m'approuve, en hochant la tête. Lui aussi prévoit la suite : la suite qui sera des demandes d'engagement multiples, émanant d'orphelins qui veulent échapper à toutes les contraintes des camps de réfugiés, des écoles ou, plus simplement, à la faim.

Reste que j'ai toutes les peines du monde à honorer mes engagements : ordinairement chaque recrue se présente devant le Major, un officier administratif de l'armée biafraise qui est seul habilité à entériner l'aptitude au service militaire. Lui seul valide les fiches, lui seul donne les matricules.

Sa signature est nécessaire pour le paiement de la solde et autres formalités...

Ce jour-là, et beaucoup d'autres fois, hélas, je serai obligé de me livrer à une savante gymnastique pour expliquer comment le soldat Godwin — dix-huit ans bien sonnés ai-je écrit sans sourciller — n'a pas pu se présenter à la visite : il est de corvée, en opération, en patrouille...

Le major se lassera, bien que se demandant ce que ce soldat a bien pu me faire pour que je l'expédie en permanence dans tous les coups...

A moins, plus simplement, qu'il ait compris et décidé de fermer les yeux. Il ne m'en parlera jamais.

En tous cas, j'en ai vite la preuve, Godwin est une extraordinaire affaire. Jamais fatigué, il est le boute-en-train de sa compagnie. Il va en opération comme un grand, et, à l'heure où les soldats se reposent, il trouve encore le moyen de fouiner partout, d'aller dans tous les coins, et, finalement d'être bien plus renseigné sur l'ennemi que... l'ennemi lui-même !

Combien de fois, avant d'être au contact, ira-t-il dire à son officier :

— Il y a, en face, deux sections : bien installées, de chaque côté de la piste...

Comment l'aura-t-il appris ? Personne n'en sait rien : c'est un secret qu'il garde... Mais il éprou-

vera toujours une grande fierté à étonner les « grands »...

La présence d'un Godwin au Commando suscite des émules. C'était prévu : auprès de toute troupe de soldats, en temps de guerre surtout, il y a toujours une ribambelle de gamins sans occupations définies qui suivent les séances d'entraînement, s'agglutinent aux défilés, jouent aux guerriers avec des fusils en bois...

Ici, c'est la même chose. A deux détails près : pour l'entraînement, mes hommes aussi ont des fusils en bois.

Et puis, au Biafra, les gosses ne jouent pas : ils vivent la guerre. Ils l'ont vue de près et rêvent d'être grands pour aider leur pays.

De temps en temps, l'un d'eux se hasarde jusqu'à mon bureau, et il faut la vigilance de Dendo mon interprète ou de Samuel, mon garde-du-corps, pour y mettre bon ordre. Mais, parfois, le candidat y met tellement d'insistance que je suis obligé de prendre l'affaire en mains...

Celui-là a quatorze ans, prétend-il.

— Je m'appelle Eddy et je viens m'engager...

Interrogatoire propre à décourager n'importe qui. Sauf, précisément, Eddy qui s'entête. Je finis par apprendre que son grand-père était Blanc, d'origine portugaise, que sa famille est dispersée aux quatre coins de l'Europe : sa mère à Londres,

son père quelque part du côté de Lisbonne...

— Pourquoi ne vas-tu pas dans un camp de réfugiés ?

Comme chaque fois, je me heurte à un front buté.

Le cas est difficile, et je ne peux même plus me retrancher derrière le règlement. Il sait bien, le petit futé, que j'ai déjà fait des exceptions.

C'est finalement Samuel, mon garde-du-corps, qui sauve la situation. Il devait d'ailleurs avoir sa petite idée derrière la tête, lui aussi :

— Capitaine, je le connais, il est très propre et je suis sûr qu'il fera une excellente ordonnance. Prenez-le comme boy, il s'occupera de vos affaires...

Je le vois venir, Samuel, avec ses gros sabots : son rêve est d'avoir quelqu'un à commander, quelqu'un sur qui il pourra se décharger des corvées ennuyeuses. Et puis, il me l'a déjà demandé, il aimerait bien prendre des photos : mon appareil le tente tellement...

Il n'y a pas à discuter : ce qu'un garde-du-corps désire, le capitaine n'a plus qu'à l'accorder. Je cède :

— Tu t'occuperas de mes affaires, tu viendras avec moi en opérations...

— O.K., Capitaine, et je porterai votre fusil ?

— Il faudra que tu en aies la force...

Il hausse les épaules :

— Vous verrez...

C'est ainsi que l'effectif de l'Etat Major du Bataillon s'est enrichi d'un élément de plus. Nous n'y avons pas perdu, là non plus et l'idée de Samuel s'est avérée excellente. Eddy vient partout avec moi, se tient à mes côtés au combat, prêt à me glisser les chargeurs de mitrailleuse qu'il transporte avec un soin presque religieux.

Il lui arrivera même, dans des circonstances difficiles, de donner l'assaut à l'ennemi.

Un jour, trouvant sans doute que les commandos manquent de mordant, il se dressera, en hurlant le cri de guerre et partira en courant, hurlant, tirant, encourageant ses camarades et insultant l'ennemi. C'est peut-être pour lui un jeu, mais, même s'il est inconscient, il sait ce qu'est la mort.

C'est sans doute à treize ans qu'on donne plus facilement sa vie...

Le lendemain, alors que je le félicite, il me rend mon sourire, puis, comme s'il me faisait part d'une idée longuement réfléchie :

— Capitaine, si vous pensez que je suis un vrai commando, il faut me donner une tenue « léopard ».

Il a attendu son moment, le bougre : il sait parfaitement que j'en ai reçu quelques unes. D'autre part, il estime qu'il l'a méritée. Le moyen de la lui refuser ?

Il rayonne de joie quand je lui en attribue une, la plus petite que j'ai pu découvrir dans mes stocks.

Eperdu de reconnaissance, il me remercie et s'enfuit en courant.

Une demi-heure après, il est de retour, sa tenue retailée par quelque tailleur de ses amis. Il a soigneusement cousu les badges de toile, le soleil levant jaune sur fond noir qui est l'emblème du Biafra, et, en-dessous, la tête de mort blanche sur fond noir qui distingue les commandos. Son foulard rouge soigneusement noué, son béret vert crânement posé sur la tête, il a réellement fière allure. J'apprécie.

— Maintenant, Capitaine, il faut me donner de l'argent.

Une avance de solde ? Je me demande ce qu'il peut bien mijoter.

Avec un rien de condescendance, comme si c'était une chose qui allait de soi, et que je suis impardonnable de n'avoir pas devinée :

— Ecoutez, Capitaine : je suis un vrai commando ? J'ai une « Madison », une tenue de léopard, un béret et un foulard rouge. Je suis un homme, maintenant... Alors, il me faut de l'argent pour aller au village et trouver une femme...

Là, il m'a laissé sans voix. Treize ans ! Ça promet...

J'ai toujours ignoré le résultat de l'expérience : il y a des choses que même un capitaine n'a pas à savoir. Ce que je puis dire, c'est qu'à partir de

ce jour-là (est-ce à cause de l'uniforme... ou du reste ?), Eddy s'est réellement comporté en soldat responsable et conscient de ses responsabilités : pour le mettre à l'épreuve, alors que j'étais obligé de m'absenter du camp pour quarante-huit heures, je l'ai laissé en sentinelle à la porte de mon bureau.

Il n'en a pas bougé. Mieux, personne n'a pu s'en approcher...

Les jours ont passé, et, réguliers ou clandestins, les gosses qui suivent, d'une façon constante, le sort du Commando constituent une demi section. Ils ont atteint, en quelques semaines, le total de treize et, ici, tout le monde a pris l'habitude de les considérer comme faisant partie du Bataillon.

La plupart sont encore en « civil » mais, s'ils viennent en opérations, seuls ceux qui sont régulièrement incorporés ont des armes. Les autres aident aux cuisines, transportent les munitions, soutiennent les blessés. Cette dernière activité possède un aspect intéressé : il est d'usage, ici, de débarrasser tout blessé, donc tout individu devenu inutile, de tout ce qui peut rendre service à la communauté : treillis, chaussures, paquetage, équipements, et, naturellement, des armes. Mes galopins espèrent donc qu'un oubli du chef de « platoon » leur vaudra ce fusil dont ils rêvent pour aller faire le coup de feu contre l'ennemi...

Parmi tous ces mômes, l'un a retenu mon attention : il a réussi, à force d'obstination, à se faire intégrer dans une compagnie, d'abord, en participant aux exercices de défilé avec un fusil de bois qu'il s'est confectionné, Dieu sait comment, puis à imiter les sous-officiers au point qu'on l'a surnommé « le Brigadier ».

C'est, de surcroît, le meilleur camarade de Godwin, et je sais proche le jour où, inévitablement, il viendra, à son tour, me demander un engagement régulier.

Or, voici quelques heures à peine, un pli confidentiel émanant du Gouverneur Ojukwu, a interdit ce genre de recrutement. Je serai donc embarrassé si cela se produit.

Et, bien entendu, c'est ce qui arrive.

Adam, mon Sergent-Major, un ancien instituteur devenu l'un des plus anciens du Commando, entre dans mon bureau, accompagné du jeune Michel « le Brigadier ».

— Il vient pour s'engager ?

— Non, Capitaine, répond Adam. Je vous l'amène parce que je l'ai surpris en train de parler à un prisonnier...

La veille, en effet, au cours d'un coup de main sur une position Nigériane, nous avons fait trois prisonniers, que nous n'avons pas encore eu le temps d'évacuer.

— Pourquoi parlais-tu à ce type ? demande Adam.

Michel baisse la tête, sans répondre. J'essaie de lui venir en aide :

— Tu le connaissais peut-être ?

— Oui, Capitaine...

Et le gosse s'effondre, en larmes. L'histoire qu'il me raconte alors est tellement triste, tellement poignante aussi que je mesure à quel point cette guerre est atroce.

Il habitait, avec ses parents, un petit village, situé sur la ligne de front. Les Nigériens ont attaqué le village et ses parents ont disparu, morts sans doute. Lui a pris la brousse où il a erré, des journées durant, sans manger ni boire ni rencontrer âme qui vive.

Un jour, il est tombé sur une patrouille ennemie, et, par chance, il n'a pas été exécuté. L'officier qui commandait la patrouille lui a juste donné une poignée de « garri », cette farine extraite du manioc qui constitue l'aliment de base du Biafrais, puis l'a expédié dans nos lignes, avec la promesse de revenir le plus souvent possible lui apporter des renseignements sur les troupes « rebelles », puis sur les commandos ; promesse assortie d'une menace de mort sur ses parents, en représailles.

Et pendant deux mois, ponctuellement, Michel a franchi les lignes, rencontré son « protecteur »

et lui a fourni tous les renseignements qu'il possédait. Peu, heureusement.

Il avait faim. Il avait peur.

Maintenant, il attend. Il sait le sort réservé aux traîtres et l'accepte d'avance. Cela se voit dans ses yeux qui ne sont ni implorants, ni terrorisés, mais tristes, infiniment tristes.

Mais peut-on fusiller un enfant ?

Je n'ai pas eu le courage de lui reprocher son attitude. Je lui ai juste dit qu'il était indigne d'être un commando et je l'ai chassé du camp : j'ai appris, depuis, qu'il avait été interné dans un camp de réfugiés.

Je ne suis jamais allé le voir.

Quelques jours plus tard, une seconde note de service, plus impérative encore, m'enjoint de me débarrasser de tous les enfants.

Je sais déjà ce que cela signifie, pour eux : une solitude pire que celle d'autrefois. Orphelins pour la plupart, ils commencent à retrouver, avec cette famille que constitue une communauté, même militaire, un équilibre compromis par la guerre et les malheurs. Puis-je les replonger dans la peur et le désespoir ?

Ces enfants du Biafra, ces gosses aux membres grêles, au ventre gonflé, aux yeux pathétiques, c'étaient eux, hier encore. Ici, ils ont repris goût

à la vie, aux jeux, même si ce ne sont pas des jeux d'enfants ; ils croient de nouveau à l'avenir...

Je m'interroge, sachant pourtant que je vais désobéir. Ce que j'ignore, c'est la façon dont je m'y prendrai.

La chance est avec moi. Un matin arrive dans mon bureau une espèce de grand échalas maigre, aux manières onctueuses et furtives qui me parle en ces termes :

— Capitaine, je viens solliciter pour être votre interprète. J'ai déjà beaucoup le français étudié et je voudrais me perfectiser dans cette langue...

Je le dévisage avec des yeux ronds. D'où sort cet olibrius, avec son drôle de parler ?

Une illumination :

— Ecoutez, mon vieux, j'ai déjà un interprète. Mais si vous le voulez, je vous garde ici...

— Je tiens à vous expliquer tout de suite que je suis de la religion du Christ et que Notre Seigneur a dit qu'il faut s'aimer les uns les autres et que je ne veux pas comme soldat...

Je l'interromps, le rassure :

— Si vous acceptez, j'ai un poste de confiance à vous offrir : celui d'instruire la douzaine de gamins qui traînent dans le camp. Je vous fournis le matériel et vous, vous leur apprenez le français...

Il accepte avec un enthousiasme mitigé : il devait croire qu'un poste d'interprète lui assurerait

un travail moins astreignant, mais il accepte. Je lui promets, en échange, de ne pas aller contre ses convictions religieuses.

— Seulement, je tiens à vous prévenir : cette école, je la superviserai personnellement... Je contrôlerai votre travail...

Le plus difficile, cela n'a pas été de trouver les moyens matériels. Ce fut de convaincre mes « guerriers » de retourner en classe. Ils n'ont pas du tout apprécié mes initiatives, et il a fallu que je leur promette de ne pas les laisser en arrière en cas d'opération pour qu'ils acceptent de se soumettre à la discipline scolaire.

Pour les encourager, je me suis astreint à aller rendre quotidiennement visite à « mon » collègue. Et pour que cette visite soit une prime à l'assiduité, j'ai pris l'habitude de l'assortir d'une distribution de lait condensé.

Gros succès. Deux semaines ne se sont pas écoulées que les mères de famille des environs sont venues solliciter l'inscription de leur fils. Pour l'instruction ou pour le lait ?

Là encore, je ne me suis pas posé la question. J'ai été obligé de refuser : les Commandos, ce n'est pas une maternelle...

Quant à John, mon « instituteur », il s'est montré satisfait de son sort. Avec une nostalgie cependant : celle de n'être pas vraiment dans les « hautes

sphères ». Aussi m'inonde-t-il de lettres et de demandes diverses dont, parfois, le pittoresque de l'objet n'a d'égale que la fantaisie de la rédaction.

Ainsi m'apporte-t-il un laisser-passer. Bilingue, bien entendu :

« — Ce type John est un personnel français. Ne lui causez pas de trouble. Aidez-lui s'il a de la difficulté. »

Ce qui ne laisse évidemment de m'inquiéter quelque peu sur la qualité du français qu'il inculquera à ses élèves. Mais c'est secondaire : l'essentiel pour moi étant de garder « mes » gosses...

Des gosses, d'ailleurs, ce n'est pas ce qui manque par ici. La plupart du temps, il s'agit de villageois des environs venus en curieux voir les soldats. Souvent, ils se regroupent autour de mon P.C., et, si je sors, ils me saluent militairement. Entre eux et moi, c'est la grande fraternité.

Beaucoup portent encore les stigmates de la grande faim : ils ont encore le ventre ballonné, les cheveux décolorés. Mais ils reprennent peu à peu pied dans la vie.

Ils sourient, même s'ils sont nus, même s'ils ont faim.

Parfois, l'un d'eux, plus hardi, se détache d'un groupe et vient m'apporter un fruit, banane ou citron. Ou seulement un peu d'eau. C'est sans doute leur façon de partager l'effort de guerre.

Quelquefois, dans la brousse, je rencontre un enfant. Il reste là, sur le bord de la piste. Il ne fuit plus. La vie reprend.

Elle reprend même pour ceux qu'on croyait perdus : et je ne peux m'empêcher de penser à Félix.

Félix, lui, c'est un miraculé. Il errait seul, dans la forêt, du côté d'Aba. C'était plusieurs jours après la chute de la ville. Nous l'avons découvert, aux trois quarts mort de faim, les yeux vitreux, le corps squelettique, les cheveux jaunes à force de dénutrition. Il n'a pas crié, n'a pas pleuré, ne s'est pas débattu quand nous l'avons ramassé. Il pouvait avoir trois, quatre ans à peine.

Félix — le veinard, ce nom lui va bien — a été adopté par le commando. On l'a soigné, on l'a nourri, on lui a réappris la marche à pied. On l'a habillé, et Dendo, qui est un malin lui a même découvert, au fond d'une villa abandonnée, une automobile d'enfant.

Il en joue avec sérieux : il n'a pas encore réappris à sourire.

Félix a eu de la chance. Mais combien d'autres enfants n'ont pas été recueillis qui sont morts, seuls et misérables au fond de la brousse ? Certes, tout a été dit sur le drame des petites Biafrais. Ce qu'on ne sait pas, c'est le dilemme qui s'est posé au Colonel Ojukwu, au moment de la grande

famine : devait-il faire amener par les rares avions qui se posaient à l'époque — un par semaine — des vivres pour sauver ces milliers d'enfants mourant de faim, ou des armes pour aider la population à se battre pour survivre ?

Cas de conscience qui a dû peser lourd. Sauver ces enfants, c'était condamner la population tout entière. Les oublier, c'était sauver la nation.

On ne sait pas, on ne saura jamais sans doute combien d'enfants sont morts, au Biafra.

Mais ils ont eu leur revanche. Leur revanche s'appelle Godwin (1) ou Eddy : en les regardant défiler, raides et fiers, leur foulard rouge bien étalé sur leur poitrine, leurs arme au bras, leur tenue léopard impeccablement portée, et, malgré tout, l'air canaille de galopins qui jouent au soldat, vrais Gavroches, je vois en eux un symbole : celui de toute une génération qui a surmonté les pires épreuves et fait reculer la mort.

Ce qu'ont fait ces enfants, moi qui les connais bien, je puis affirmer que peu d'hommes l'auraient fait.

---

(1) Voir photo en couverture.

*L'OFFENSIVE*

MADONNA III — OCTOBRE 68.

— Venez voir, Capitaine : nous avons reçu plein, plein de matériel.

C'est presque trop beau pour que j'y croie. On n'est pourtant pas le premier avril. Je regarde Otigbo. Il ne sourit pas bien au contraire : il a l'air plutôt bouleversé.

Otigbo est mon adjoint. C'est un gaillard au cou de taureau, à l'air féroce. Il est tout jeune, vingt-trois ans à peine et a déjà le grade de Capitaine. Je l'aime bien, encore que, parfois, je lui reproche, comme aujourd'hui un certain manque de sang-froid.

— Du matériel ? Quel matériel ?

Je fais exprès de garder mon calme, histoire de le désarçonner. Il lève les bras, répète :

— Du matériel, quoi...

Avec un soupir résigné, j'abandonne ma caravane et je le suis sur la « place » centrale du camp où viennent d'arriver plusieurs camionnettes.

J'écarte la foule des curieux et des enthousiastes et je m'approche. Otigbo avait raison : c'est bien du matériel. Et quel matériel : des armes comme jamais encore nous n'en avons reçues.

Il y a des fusils-mitrailleurs, des mortiers et quelques bazookas. Une telle abondance a de quoi surprendre : j'imagine qu'on ne nous a pas expédié tout ça, uniquement par générosité.

— Quelque chose se prépare, me déclare, un instant plus tard mon copain Gaussens, d'Abakaliki...

— Et du solide...

Voici deux jours, nous avons appris que notre brigade de Commandos voyait son effectif porté à celui d'une division. De trois mille à douze mille hommes, ça devient sérieux. C'est toujours Steiner qui commande l'ensemble : il a la confiance du colonel Ojukwu.

— Tu sais que nous sommes convoqués pour un briefing important ?

Ça ne m'étonne qu'à peine : depuis la chute d'Aba, je me dis que nous ne pouvons pas rester

sur cet échec : il y a un mois, je voyais le Biafra vaincu. Aujourd'hui, je pense différemment : les Fédéraux piétinent assez loin d'Umuahia, épuisés par les efforts fournis, alors que de notre côté, jamais l'état d'esprit des soldats n'a été meilleur.

— Ils ont bouffé du lion, affirme Dendo qui connaît tout le monde.

J'ignore ce qu'ils ont « bouffé », mais si le ravitaillement reste un souci constant, le moral, lui n'a pas été atteint. Il faut dire que je n'ai pas épargné mes efforts : les recrues que nous avons incorporées depuis cinq semaines ont été instruites, entraînées, bousculées, gonflées à bloc. Pendant ces cinq semaines, ils n'ont pas chômé : exercices de jour et de nuit, patrouilles, assauts, tirs, ils ont tout avalé sans rien dire. Au contraire : j'ai été étonné de les voir s'adapter aussi vite et aussi bien.

Aujourd'hui, ils piaffent d'impatience et je les comprends, mais je suis rassuré pour l'avenir proche : cet armement indique que quelque chose va arriver.

— Notre prochain objectif sera Onitsha.

Voilà. Nous sommes renseignés. Steiner a une façon très personnelle de dire les choses brièvement.

Pour Gaussens et moi, ce n'est qu'une demi-surprise : nous y pensions souvent. Bien sûr, dans la situation actuelle du Biafra, ce ne sont pas les objectifs qui manquent : à commencer par Aba

dont nous tenons encore solidement les abords. Seulement prendre une ville est une chose, la garder en est une autre.

Pour Onitsha, le problème se pose différemment. Surtout à cause de sa situation géographique et stratégique qui en font une proie exceptionnelle : la ville est bouclée à l'Ouest par le Niger, obstacle d'autant plus difficile à franchir pour les Fédéraux que le pont a été détruit par les Biafrais au printemps quand ils ont dû évacuer. Elle est ensuite cernée, au Nord et au Sud par nos troupes qui tiennent la brousse.

Seule « fenêtre » sur l'extérieur pour les Fédéraux encerclés, une mince bande routière maintenue ouverte à grand peine par le maintien de troupes opérationnelles, constamment harcelées par les Biafrais.

Prendre Onitsha, c'est un joli coup. Peut-être pas aussi facile qu'il y paraît, mais qui certainement vaut d'être tenté : une telle victoire dégonflerait sans doute le mythe de l'invincibilité des Nigerians...

Je pense à tout cela tandis que Steiner détaille les plans de l'opération projetée. Moi, je n'ai retenu que mon objectif : une usine qui se trouve dans les faubourgs Sud-Ouest de la ville.

Une usine française d'ailleurs, les établissements Dumez, qui a paraît-il construit le fameux pont

sur le Niger. Comme dit Samuel, mon garde-du-corps qui n'en rate pas une :

— Ils pourront revenir travailler après la guerre : ils referont le pont...

Le briefing se termine. Je quitte rapidement le P.C., impatient que je suis d'aller porter la bonne nouvelle à mes soldats : ils vont avoir enfin l'occasion de mettre leur théorie en pratique.

Si j'avais escompté un succès, j'en suis pour mes frais : la première réaction que j'enregistre, après avoir annoncé la nouvelle, est le départ de « Popaul ».

« Popaul » (je n'ai jamais su son nom exact) est un cas. Une sorte de clochard qui nomadise au hasard de l'Afrique. Il a un jour quitté la France on ne sait trop comment, et a débarqué au Cameroun où, quoique Blanc, il a vécu comme il pouvait, dans la brousse, avec les Noirs, partageant leur existence, se nourrissant de farine de garri, de mil ou de manioc...

Il n'y a même pas en lui la moindre motivation. Ce n'est ni un illuminé, ni un missionnaire, ni un naturiste. Il est comme ça, un bouchon ballotté au gré de la mer et du vent.

Et naïf, avec ça !

— Tu te rends compte, m'a-t-il déclaré un jour, tu te rends compte : ma « femme » voulait que

je mange avec les doigts ! J'étais obligé de coucher par terre, d'aller travailler aux champs...

— Pourquoi es-tu resté, si ça ne te plaisait pas ?

Il n'en sait rien. Popaul n'a jamais d'opinion sur rien. Il a débarqué un beau jour au Biafra : un copain qu'il avait rencontré à Libreville lui avait dit que les Blancs gagnaient beaucoup d'argent au Biafra. Alors, Popaul l'a cru et il est venu...

Bien entendu, jamais il n'a vu une arme, de près ou de loin ! Pour un mercenaire, c'est un lourd handicap.

Et pourtant, il nous a fallu beaucoup de patience et de persuasion pour qu'il accepte de partir : il se sentait bien !

— Popaul, disait quelqu'un, t'as pas remarqué comment les soldats te regardent ?

— Non, pourquoi ?

— Moi, à ta place, je ferais attention : tu es rose et gras, tu leur fais envie. Je suis certain qu'ils vont finir par te bouffer...

Ça ne rate pas : Popaul a mordu à l'hameçon. Il devient pâle, et demande :

— Tu es sûr ?

Tout le monde alors, en rajoute et le pauvre Popaul, tremblant de peur, va se calfeutrer au fond de sa chambre, en surveillant les abords.. Mais il reste : peut-être a-t-il peur d'effectuer le trajet jusqu'à Uli pour prendre l'avion ?

En tous cas, rien encore ne l'avait écœuré. Il a fallu la perspective d'avoir à combattre pour qu'il fasse — précipitamment — sa valise.

Et il était si pressé de s'en aller qu'il a même refusé de toucher sa paie :

— Des fois que les Biafrais m'obligent à rester, a-t-il dit en guise d'explication...

On ne l'a jamais revu.

Heureusement, tous n'ont pas réagi comme Popaul : au contraire.

Le plus content, sans aucun doute, c'est Albert. Albert, c'est un des rescapés d'Aba. Le soldat le plus courageux peut-être que j'aie jamais rencontré. Un extraordinaire combattant individuel que jamais rien n'arrête.

Nommé sergent au feu, j'en ai fait un chef de « platoon », et sa section est une de celles sur qui je peux compter en cas de coup dur.

Nous nous entendons bien, Albert et moi : une sorte de complicité nous unit, faite avant tout d'une estime et d'une admiration réciproques. J'avais pensé, un moment, le prendre à mon Etat Major, comme agent de liaison, garde-du-corps.

D'abord flatté de ce qu'il pensait être une distinction, il s'est vite aperçu que cette place enviée le maintenait hors de la bagarre directe.

Et, un matin, Albert a disparu. Dendo, toujours au courant des incidents du camp, m'a expliqué

qu'Albert avait préféré rejoindre sa section. Il n'avait rien voulu me dire, pensant peut-être qu'il me ferait de la peine, ou que je lui donnerais l'ordre de rester... ?

Tout à l'heure, je l'ai convoqué. Il est arrivé, l'air de rien, me regardant en-dessous, se demandant ce que j'avais encore inventé : il se méfie de mes propositions.

Je lui ai montré un bazooka :

— Tu connais ?

Il n'a d'abord rien dit, ébloui comme un gosse devant son premier train électrique. Puis il a souri, a délicatement pris l'arme, l'a examinée avec soin.

— Je connais, Captain. C'est très bon pour les Saladin et pour les bunker aussi...

Il est content. Je lui ai donné pour mission d'apprendre le maniement des armes collectives, mitrailleuses de « 7,6 », fusils-mitrailleurs, mortiers et bazooka.

— Tu prendras la section « lourde » pendant l'attaque, lui ai-je dit, en assortissant cette promotion d'un paquet de cigarettes qu'il a d'ailleurs pris distraitement : il n'avait d'yeux que pour son lance-fusées !



Dans le bataillon, l'annonce de l'attaque sur Onitsha a été accueillie avec des « hourrah » et des « Biafra Win ! » comme je n'en avais pas entendu depuis longtemps.

Moi, j'ai le moral : j'ai fait un discours enflammé dans lequel j'associe notre prochaine — et certaine — victoire à la victoire finale qui sauvera le Biafra.

Le bataillon hurle son approbation et, quand je le passe en revue, sections après sections, ce sont des regards enflammés et impatientes que je rencontre.

Allons, c'est un rêve d'avoir de tels hommes à commander !

De la fenêtre de ma caravane, je les observe tandis qu'ils discutent, par petits groupes animés, agitant leurs fusils et mimant des attaques. Ils sont toujours aussi mal habillés, toujours aussi mal nourris.

Demain sans doute, quand ils monteront en ligne, ils auront le ventre vide... et le garderont pendant toute l'attaque.

Mais ils n'y pensent pas : ils vont se battre et cela seul compte pour eux.

Un instant, je compare leur foi et leur dénuement avec le confort que j'ai connu ailleurs, en Algérie par exemple où tout était matière à critique : la bière trop chaude, la nourriture trop monotone, les baraques pas assez spacieuses ou

mal ventilées, les illustrés trop chichement distribués. Et je me demande :

— Qu'aurions-nous dit, qu'aurions-nous fait si nous avons été obligés de nous battre sans manger, sans uniformes, sans cartouches — ou avec si peu ?

Je n'ai pas osé trouver la réponse.

Ici, la réponse est un immense « Biafra Win » qui a spontanément jailli sous mes fenêtres quand je m'y suis montré.

Briefing ultime avant le départ. Il fait déjà nuit et, si mes soldats ne dorment pas, c'est parce qu'ils astiquent leurs fusils en chantant des hymnes guerriers. Pour la plupart d'entre eux, demain sera leur baptême du feu.

Autour de Steiner, nous ne sommes qu'un comité réduit, commandants de brigades et chefs de bataillons. Il nous a convoqués en grand secret :

— Ce que j'ai à vous dire est important. Mais secret : cela concerne la suite des opérations après que nous aurons pris Onitsha.

Pour lui, comme pour nous, la réussite ne fait aucun doute. C'est sans doute cette certitude qui a amené nos chefs à concevoir un plan d'une audace folle mais qui nous paraît, à nous, extraordinaire.

— Quand vous aurez pris la ville, il faudra récu-

pérer le maximum de camions en état de marche. Sans laisser à l'ennemi le temps de réagir, nous passerons le Niger et foncerons sur Lagos : je pense qu'avec un effectif réduit, mais avec des gus gonflés — une centaine — nous devons arriver à flanquer la pagaille dans le coin : Lagos est loin du front et notre coup de main a toutes chances de réussir, précisément à cause de la panique...

— Et le retour ?

— Ce ne sont pas les avions qui manquent à Lagos : on obligera les pilotes à nous déposer ici...

C'est du délire. Lagos ! Un coup de commando comme celui-là, personne ne peut l'imaginer. C'est sans doute pourquoi il doit réussir. Et, ici, personne n'en doute.

Techniquement, d'ailleurs, il est possible : à peine deux cents kilomètres sur une route bonne, sans agglomération importante, sans rassemblements de troupes hormis celles qui sont sur la ligne de front, ligne précisément mince en bordure du fleuve.

Quand nous nous séparons, vers minuit, nous avons, nous aussi un moral à tout casser...

21 OCTOBRE 68. QUATRE HEURES DU MATIN.

La route qui nous sert d'axe de marche est la nationale Onitsha-Newi. Elle est en mauvais état, creusée de fondrières, déjà envahie d'énormes

touffes d'herbes, d'épineux et de chiendent. Mon bataillon derrière moi, je progresse à bonne allure, pressé de m'installer sur ma base de départ.

C'est une ancienne centrale électrique abandonnée qui se trouve environ à sept-huit cents mètres de l'usine DUMEZ, mon objectif d'aujourd'hui.

Hier, en fin d'après-midi, j'ai reconnu mon terrain. Je dois prendre, sur ma droite, une piste qui serpente entre des buissons bas, et descend en pente douce vers une sorte de petite cuvette où est implantée la centrale.

Ensuite, elle continue, droite et dégagée, vers les établissements Dumez qu'on m'a affirmé être peu défendus. Mais pour le savoir, comme dit Samuel, faut aller voir...

Albert marche en seconde position, avec ses armes lourdes et son bazooka qu'il manipule avec des soins de propriétaire jaloux et méfiant. Je me demande même s'il n'a pas dormi avec.

Le jour commence à poindre lorsque nous arrivons sur la base de départ du Bataillon. Un jour rose et gris, une aube tiède qui annonce une chaude journée. En novembre, c'est déjà le plein été, et le soleil tape dur.

A la jumelle, je fais un rapide tour d'horizon, pour me pénétrer une dernière fois du paysage.

La Centrale, un bâtiment moderne aux murs blancs, est orientée sensiblement dans la direction

de l'objectif. Je décide qu'elle sera un rempart suffisant à l'abri duquel mon équipe de mortier pourra effectuer un « matraquage » préalable. Nous avons — abondance ! — environ cent cinquante obus. De mémoire de Biafraï, personne n'en a jamais vu autant à la fois : Adam, le Sergent Major, responsable des tirs, s'en frotte déjà les mains : il va se régaler.

En face de l'usine, dessinant une légère courbe, la piste qui descend une légère déclivité jusqu'à un petit cours d'eau. Ensuite, un glacis, juste devant l'enceinte de l'usine Dumez.

— Voudra m'arroser ça, dis-je à Adam en lui montrant la portion de terrain dégagée : on ne passera qu'à la condition que les « Vandales » aient le nez dans leurs trous...

— O.K. réplique Adam, flegmatique.

Les commandants de compagnie sont près de moi, aux ordres : j'assigne à chacun sa mission. La compagnie « A » déployée à gauche de la piste aura pour mission d'appuyer l'attaque frontale exécutée par la compagnie « B », placée directement sous mes ordres. La compagnie « C » sera à droite de la piste. La « D » en réserve près de la Centrale électrique prête à intervenir en cas de besoin.

Des quatre compagnies, la « A » et la « C » ont le terrain le plus difficile : une sorte de savane

épaisse, où les touffes de tamaris pointent à travers une herbe « à éléphants », haute de plus de deux mètres et qui masque les vues.

Ce n'est qu'en bordure des bâtiments qu'ils commenceront à distinguer leur objectif. Avant, ils seront complètement aveugles.

Au-delà de « Dumez », Onitsha commence.

De notre position, nous n'en devinons à peu près rien, à part, sur la gauche, les faîtes de quelques toits recouverts de tôle ondulée. Nous ne savons pas grand chose, sinon que la ville est aux trois-quarts vide, uniquement occupée par des militaires dont le moral, dit-on, n'est pas fameux.

Dans le plan d'attaque initial, je dois agir à cinq heures tandis que « Abakaliki » le second bataillon se porte à ma droite pour prendre « Dumez » à revers. A ma gauche doit se trouver le premier bataillon, la « garde », composée des commandos les plus anciens.

Steiner, lui doit s'infiltrer le long du Niger, avec un canon léger antichar et détruire tous les blindés qu'il rencontrera dans la ville.

— Quelle heure est-il ?

Samuel consulte sa montre.

— Cinq heures, Captain.

Je me tourne vers Adam qui répond à ma question muette par un signe de la main, pouce en l'air.

— Feu !

Les premiers obus s'envolent, explosent un peu court. De la façade de l'usine, je peux suivre le tir et donner les corrections. Et, peu à peu, notre tir devient précis, efficace : Adam a parfaitement assimilé la technique et réagit rapidement.

En face, aucune réaction. Seraient-ils déjà partis ?

Par radio, j'ordonne aux compagnies « A » et « C » d'entamer leur progression. Quant à moi, j'attends un peu : sur la piste j'avancerai plus vite. Cela me permet de continuer à diriger mon mortier.

— Dans quinze minutes, tu lèves le tir, dis-je à Adam, tandis que, du bras, je fais avancer la compagnie B.

Nous avons environ sept cents mètres à couvrir avant de nous trouver réellement au contact. Sept cents mètres qui me paraissent courts tant je me sens porté par l'impatience de donner l'assaut. Ce doit être contagieux : je sens, derrière moi, presque palpable, la poussée de mes haillonneux, qui piaffent d'impatience.

Albert, son « tuyau de poêle » contre son cœur, est à mes côtés. Il lui tarde de montrer aux Nigériens ce que les Biafrais savent faire avec du matériel !

Nous sommes en bas de la pente. En face de

nous, blancs sur le vert de la végétation, les bâtiments de Dumez. Je consulte ma montre.

— Cinq heures trente, annonce Samuel qui a devancé mon geste.

Comme exigé, Adam lève son tir.

— A l'assaut !

Comme s'ils avaient été lancés par un ressort, mes Biafrais s'enlèvent comme un seul homme, tirant, hurlant et courant. Je dois faire effort pour rester à leur hauteur, tant ils y mettent du cœur.

D'en face, les coups commencent à arriver. Une mitrailleuse, juste en face, nous prend en enfilade.

— Commandos, Commandos !

Cela n'a pas enrayé notre attaque. Nous continuons à avancer.

Mais je trouve qu'ils sont diablement loin, ces bâtiments.

— Pom ! Pom ! Pom !

Ça, c'est des départs de mortier. Les Nigerians ripostent. Mal, heureusement car les coups tombent trop à droite. Il n'empêche que ça fait mauvais effet.

Je me rends compte que mon attaque a du mou. Déjà les premiers assaillants reviennent, munitions épuisées. Les premiers blessés repartent ou sont évacués.

Et toujours, en face, cette satanée mitrailleuse qui nous aligne comme au stand de tir, ces mortiers

qui commencent à se rapprocher dangereusement. Ça sent mauvais.

Par radio, la compagnie « A » m'annonce qu'elle est prise à partie par plusieurs mitrailleuses et qu'elle ne peut bouger. La compagnie « C » ne peut déboucher de sa brousse.

Ça va de plus en plus mal. Il faut s'accrocher au terrain, mais à quel prix. Je regarde ma montre : six heures.

— Que foutent les autres bataillons ? demande Samuel, inquiet de la tournure de nos affaires.

C'est vrai, ça : théoriquement, Abakaliki et la Garde auraient déjà dû être sur leurs objectifs, et, en les prenant à revers, soulager mon attaque. Mais rien semble ne s'être produit.

Auraient-ils été, eux aussi, dans l'impossibilité de faire leur percée ?

Décidément, Onitsha est bien mieux défendue que nous ne le pensions... Il y a, quelquefois, de ces surprises, d'autant plus désagréables qu'elles sont à l'inverse de nos espoirs.



Dix heures. Il y a maintenant quatre heures que j'essaie de tenir, sur mes positions, face aux Nigerians qui lancent contre-attaque sur contre-attaque. Quatre heures que je suis sans nouvelles

du reste de la Brigade. Je pense que, comme moi, ils sont stoppés sur leurs bases, mais c'est dramatique, pour moi, de rester dans le « bleu ».

Et puis, j'ai plein de problèmes : mes munitions sont aux 9/10<sup>e</sup> épuisées. De plus en plus mes soldats se replient, leur fusil vide. De plus en plus fréquemment, les Nigerians, prudents malgré tout, arrosent le panorama, puis s'infiltrent sur les points que nous venons de lâcher.

— Où en sommes-nous ?

Otigbo fait la moue :

— Peut-être encore cinquante types, peut-être soixante, mais pas davantage...

Ce n'est pas la peine d'insister. Je donne l'ordre de faire évacuer les blessés et reste, en protection, face aux Nigerians qui s'approchent.

Je ne les vois pas, mais on les devine, à un bruissement de feuilles, à une sorte de vague qui courbe, parfois, les herbes à éléphants, comme, chez nous un peu de vent sur des épis de blés.

Au hasard, je truffe la brousse de courtes rafales : que l'ennemi comprenne au moins que nous sommes toujours là. Cela les fera réfléchir.

Samuel est derrière moi, aux aguets. Soudain, je le vois bondir, épauler et tirer. Un Nigerian, treillis vert et casque anglais, s'effondre à trois mètres de moi.

Je pousse un énorme soupir : je ne l'avais pas

vu. Sans la rapidité des réflexes de mon garde-du-corps, j'y passais.

Samuel, lui, est très content. Je ne sais pas si c'est d'avoir tué un ennemi ou de m'avoir sauvé la vie, mais il jubile.

Dendo, en revanche, n'apprécie pas autant cette situation : pour lui, les choses doivent être bien séparées. Les ennemis d'un côté, nous de l'autre. Il trouve qu'on ne doit pas se mélanger entre nous. Ça bouscule ses idées...

Je décroche enfin.

Mais je suis terriblement déçu. Cette attaque sur Onitsha, nous l'avons préparée avec toute notre foi, notre enthousiasme, notre certitude. Nous y avons lancé tout notre courage, toute notre ardeur.

Pour rien.

Dans les rangs de mes hommes, c'est pire encore. Abattus, effondrés, épaules tombantes, yeux éteints. Leur déconvenue est à la mesure de leur espoir de ce matin : immense. Et puis ils ne comprennent pas pourquoi, eux qui se sont si bien battus, n'ont pas remporté la victoire.

Ils ont le sentiment d'un échec immérité, et, s'ils n'ont pas perdu la foi, ils ont, pour l'instant, mesuré l'inégalité du combat qu'ils mènent.

Moi, je cherche surtout à connaître les raisons qui ont empêché les autres d'atteindre leurs objectifs. J'en aurai, très vite, l'explication : l'ordre

d'attaque concernant les autres unités ne leur est pas parvenu, ou trop tard pour qu'ils puissent intervenir...

Je suis à la fois furieux et attristé : furieux contre cette faille dans notre dispositif qui laisse autant de place au hasard. Attristé pour avoir lancé mes hommes en avant, sans résultat. Pour rien.

Maintenant, la bataille est perdue pour nous. Il n'y a rien d'autre à faire qu'à poursuivre notre retraite. D'autres viendront qui recommenceront. Nous aussi, sans doute. Après.



Les ordres sont venus dans la nuit. Nous étions relevés du front d'Onitsha. Motif officiel : rééquipement et repos.

Mais ce n'est qu'un prétexte. Nous savions tout le prix que le colonel Ojukwu attachait à cette attaque, et notre échec, grave pour la confiance qu'il portait aux commandos, risque d'être, sur le plan politique, tout aussi lourd de conséquences.

Il est normal qu'il nous en veuille.

En même temps que les ordres, sont arrivés des camions : ils venaient reprendre nos armes.

D'autres en avaient besoin.

ONITSHA — 11 NOVEMBRE 68.

— Que pense-t-on du Biafra en France ?

Michel Honorin, qui vient d'arriver avec toute une équipe de l'ORTF, nous paraît optimiste. Il nous affirme que l'opinion publique est favorable, que la campagne menée par la radio et la télévision a rapporté des sommes considérables, que les vivres vont arriver.

— Vous devez ça aux journalistes, nous affirme-t-il : ce sont eux qui ont dit le sort du Biafra, qui ont expliqué le sens de votre lutte...

Il paraît que la séquence que « Panorama » a consacré à Steiner a porté, et que le mot « mercenaire » n'est plus autant chargé de mépris... Tant mieux : autant être bien vus !

Ce matin, nous sommes un bon nombre de Fran-

çais, civils et militaires, qui tirent des plans sur l'avenir. Et cet avenir, ce matin encore, c'est Onitsha.

Il y a trois semaines que nous avons connu là notre plus grand échec. Depuis, l'encercllement a été renforcé et le Brigadier (Général de Brigade) Hammadi assure le commandement de l'ensemble.

— Il nous prend pour des « supermen », dit Gaussens dont le bataillon doit monter en ligne dans quelques heures : on nous a filé le plus sale coin. Un débouché de brousse, exactement sur un glacis, en face des mitrailleuses ennemies...

Je ne sais pourquoi, mais il n'a pas le moral ce matin, Marc Gaussens. Depuis hier, il a fait plusieurs allusions à sa mort possible. Il m'a même précisé tout ce qu'il fallait que je fasse dans ce cas... J'essaie de l'encourager :

— Rien n'est joué, tu sais : on a toujours une chance, surtout si les autres unités prennent l'ennemi de flanc...

Il a haussé les épaules :

— Touchons du bois...

Michel Honorin nous interrompt : il veut prendre des photos. Pour lui, pour ses camarades, nous expliquons notre mission.

« Vous voyez cette rivière qui passe à l'Est de la ville et va se jeter plus haut dans le Niger ? Nous devons la franchir sur un pont de bambous

que le Génie a posé cette nuit. Jusque-là, pas de difficultés. Nous ne risquons pas grand chose étant dans un creux. Là où ça se complique, c'est de l'autre côté : il y a juste un rideau d'arbres, et ensuite, le billard jusqu'aux premières maisons de la ville...

« Et ces maisons, ce sont des blockhaus...

Gaussens se lève :

— On y va, les gars...

En principe, c'est « Abakaliki Strike Force » qui doit attaquer seule. Mais nous avons tenu à venir aussi. Pas pour les journalistes : il se trouve que les « captain » commandant les bataillons sont des copains, et, quand l'un d'eux va se fourrer — sur ordre — dans un coup tordu, les autres y vont aussi.

On est comme ça. La solidarité...

Ou plutôt, comme dit Dendo, la « soldarité ». Il y voit une vertu de soldats. Il n'a pas tout à fait tort.

Hier, Steiner est parti, et avec lui quelques autres « Frères Chrétiens ». Par solidarité.

Il se considérait comme seul responsable de l'échec de la première offensive sur Onitsha :

— Tu comprends, disait-il : si on l'avait prise, c'est moi qu'on aurait félicité...

Cet échec, il l'a ressenti comme seuls les hommes d'action ressentent les choses qui leur échappent. Et tout cela s'est ajouté à la fatigue accumulée

depuis tous ces mois où il a été constamment sur la brèche, travailleur forcené. D'une poignée de soldats sans instruction, il a fait une Brigade de Commandos, et c'est une œuvre exténuante.

Il a préféré s'en aller.

Quelques-uns l'ont suivi.

D'autres sont restés : notre solidarité à nous, c'est le Biafra.



En colonne par un, les commandos s'engagent sur le pont de fortune, un paquet de bambous, posé sur le marigot, à peine large pour permettre le passage d'un homme, et qui ploie sous la charge.

C'est impressionnant. Sous la voûte de la forêt, qui laisse passer des rayons roses comme ceux qui traversent les vitraux de cathédrales, nous sommes rassemblés, en un énorme paquet d'hommes en armes.

On dirait une queue devant les guichets d'un cinéma, le dimanche : les places sont rares.

Quelques hommes, pressés sans doute, ont opté pour la voie directe : ils se sont jetés à l'eau et passent sur l'autre rive, trempés mais heureux. Il est vrai que les loques qui les habillent sèchent plus vite que des tenues complètes...

Il est vrai aussi que le marigot n'est pas le Niger :

une dizaine de mètres de large, et à peine un mètre, un mètre vingt d'eau aux endroits les plus profonds. Il n'y a, évidemment pas le moindre risque de noyade. Tout au plus, quand les berges, inondées par les fréquents passages d'hommes dégouttants d'eau, sont devenues de véritables patinoires que la sortie se complique...

Mais, avec un peu de bonne humeur et pas mal d'entr'aide, tout finit par s'arranger.

Il est à peu près sept heures du matin.

Abakaliki est tout entier de l'autre côté, en bordure de la brousse. Je m'infiltrerai aux côtés de Gaussens.

Gaussens, l'ai-je dit, c'est mon ami. Un type fait pour l'action comme d'autres pour la musique... ou les ordres, et qu'on ne peut imaginer autrement que comme ils sont. Gaussens, c'est une force de la nature. Puissant et musclé, ancien champion de boxe, il a découvert la guerre et s'y est livré à fond, sans arrières pensées ni complexes.

Les états d'âme, il les laisse à ceux qui n'ont rien d'autre pour se dépenser. Lui, il vit. Intensément, comme il se bat.

Quand il est arrivé au Biafra, voici quelques semaines, tout le monde a compris qu'avec un homme de sa race et de sa trempe, quelque chose allait changer. « Abakaliki - Strike Force » dont il a pris le commandement est devenue en peu de

temps l'une des meilleures unités de la Brigade.

Il rit. Il rit presque tout le temps. Fièrement parfois, mais totalement : il ne sait rien faire à moitié et, quand il s'amuse, quand il dort ou quand il se bat, il ne laisse rien en arrière : il se consacre totalement à ce qu'il fait.

On dit habituellement d'un homme solide qu'il a l'air d'un bœuf. Gaussens, lui, fait penser à un taureau. Même encolure trapue, même décision dans l'attaque, même violence dans l'action.

Des cheveux blond-roux coupés courts, une bouille toute ronde aux joues luisantes de santé. Un œil bleu, à la fois candide et malicieux. Et un sourire, un peu cruel de loup, qui découvre des dents petites et aigües.

Peut-on parler de courage dans ce qu'il fait ? Je ne le pense pas : il aime trop la vie pour la risquer sans réfléchir. Il a plutôt un sens précis du possible et, par instinct, flaire le danger — surtout le danger inutile...

— Bah, dit-il en me quittant pour entraîner ses hommes sur le billard qui sépare la limite de la brousse des premières maisons d'Onitsha : le risque aussi, ça fait partie de notre métier... Un haussement d'épaules puis : tu sais, me dit-il presque solennellement, je crois que ça ne collera pas non plus cette fois : notre plan était meilleur...

Notre plan !

C'est une chose dont je me souviens et que nous avons vainement exposé à l'Etat-Major. Il était simple, comportait une part d'incertitude moins importante que cette opération qui ne vise qu'au prestige sans rien apporter d'autre, et surtout, assurait sans coup férir la prise d'Onitsha.

En effet, après avoir longuement étudié la situation, nous avons découvert que tout le matériel, tout l'armement, toute l'intendance de l'armée nigeriane pour la ville d'Onitsha était implantée, de l'autre côté du Niger, dans une petite ville qui lui faisait face : Asaba.

Avantage non négligeable, s'estimant suffisamment protégés par le grand fleuve — dont ils contrôlaient la rive droite — les Nigériens n'avaient laissé, en protection qu'un cordon de troupe plutôt symbolique.

Il nous suffisait d'attaquer Asaba, de récupérer le matériel qui y était entreposé, d'en détruire le reste et Onitsha était, brutalement, privée de tout : même par la fameuse route d'Enugu, il leur était impossible d'amener rapidement l'équivalent de ce que nous aurions pu leur enlever.

Alors, et alors seulement nous avons quelques chances de cueillir Onitsha...

Mais personne ne nous a écoutés. Personne ne nous a crus, on préférerait l'attaque frontale, oubliant simplement que, dans un semblable cas, ce n'est

pas le courage qui compte : c'est la supériorité matérielle.

Ce qui n'est, bien évidemment pas le cas.

Mais qu'importe maintenant ? Il faut « y aller ».

Je me suis appuyé à une petite murette de terre, sans prendre garde à mon geste. Et je bondis en hurlant de douleur. Une bestiole, un serpent sans doute, vient de me mordre à la hauteur de l'omoplate. Instantanément, Samuel se précipite et me venge. Aveuglé par la douleur, qui aussitôt a pris possession de tout mon bras droit, je distingue à peine mon agresseur : une sale bête, noire et jaune qui achève, sous les coups de talon son existence malfaisante.

Je n'ai que mal. Mais aucune inquiétude : les serpents mortels sont rares par ici. Ils se contentent d'être douloureux.

Je retiens mes grimaces. Mon bras est ankylosé, mais je ne peux pas m'arrêter à ce détail : j'ai mon rôle à jouer...

A quelque cent mètres à ma droite, Gaussens progresse, tandis qu'à ma gauche, les cameramen de la T.V. opèrent à couvert, appareils braqués vers le haut de la petite levée de terre couverte d'herbe rare où se trouvent les premières défenses ennemies. A peine trois cents mètres nous en séparent.

Ensuite, tout va très vite. Une mitrailleuse

donne le ton, suivie de tout un concert d'armes diverses où l'on parvient à peine à distinguer les calibres, ni l'origine des tirs.

C'est toujours comme ça, en Afrique, cette débauche de bruits violents.

Je vois des commandos courir, se baisser, épauler et se relever. Assez loin, à la tête de quelques hommes, il y a Gaussens qui remonte vers Onitsha. Je devine, plutôt que je ne vois, tous les Nigériens occupés à le viser : un Blanc, c'est repérable. Et c'est tellement tentant !

Il se baisse, se relève. Il est près d'un bunker. Et puis il tombe.

Ses hommes hésitent un instant, puis le dépassent, le protègent tandis que d'autres le soulèvent et le ramènent en courant vers nous.

Il est malheureusement trop tard. Mon ami, le capitaine Marc Gaussens est mort.

Ce qui s'est passé ensuite, beaucoup de télé-spectateurs l'ont vu sur leurs écrans. Michel Honorin l'a même raconté dans un hebdomadaire (1).

Mais ce que je sais, moi, c'est que les commandos de toute la brigade l'ont pleuré. Et pas seulement parce que Gaussens était un Blanc. Parce qu'il était avant tout quelqu'un qu'ils vénéraient, d'abord parce qu'il était venu de loin partager leur lutte et leur misère.

---

(1) *Jeune Afrique* de décembre 1968.

Parce qu'aussi, il était venu partager leur mort.



*LE 12 NOVEMBRE 1968.*

Aujourd'hui, c'est « Ahoada Strike Force » qui a donné l'assaut sur les positions ennemies. Cela n'a pas été commode. Nous avons avancé jusqu'aux premières maisons et nous nous y sommes installés.

Nous y sommes restés, malgré une forte pression ennemie, jusqu'au soir, attendant renforts et munitions.

En vain.

Le soir venu, les Nigerians ont contre-attaqué, appuyés par des blindés.

Nous sommes alors revenus sur notre point de départ.

Demain, nous recommencerons.

Les combats ont été très durs et les pertes nombreuses. Un à un, j'ai vu tomber mes meilleurs soldats, mes plus brillants sous-officiers, mes commandants de compagnie les plus courageux. C'est l'enfer.

Et puis, au matin, nous sommes repartis au combat.

Une chose nous reconforte : c'est que si nos pertes sont élevées, il en va de même pour l'ennemi. On raconte même que les Nigerians trouvent de

plus en plus difficilement des unités pour relever celles qui subissent « l'enfer d'Onitsha ». C'est une consolation : nous ne sommes pas les seuls à souffrir.

Après tout, à la guerre, c'est comme au poker : c'est celui qui a les nerfs les plus solides qui finit par gagner !

Seulement, moi, ce qui m'irrite principalement c'est qu'à chaque assaut, mon bataillon réussit à atteindre, à prendre et à tenir les objectifs qui me sont assignés. Mais je suis le seul, sans doute, à y arriver. Et, privé d'appui, privé de renforts, soumis à toutes les attaques ennemies, elles-mêmes libérées du souci d'avoir d'autres points à défendre, je supporte seul les coups de boutoir des Fédéraux.

Et je reviens, au soir, sur mes bases de départ, mon bataillon épuisé en vains assauts.



— Captain, captain !

Je me retourne. C'est Albert. Encore lui et son bazooka.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Il me montre le blockhaus d'en face :

— Je vais aller le faire sauter...

La main au front, l'index sur la tempe, je réplique :

— Pas fou, non ? Attends au moins qu'on soit plus près !

Ça a l'air de le surprendre, Albert, que je lui interdise de jouer avec son outil. Plus encore, je vois que ce qu'il ne comprend pas, c'est la raison de mon interdiction, pour lui la situation est claire : il y a un bunker, il possède de quoi le faire sauter. Et, en plus cela lui est égal de se faire tuer si son geste doit aider ses camarades...

C'est sans doute pour cette raison qu'il me désobéit.

Cinq minutes ne se sont pas écoulées — et c'est long, cinq minutes quand on est à découvert, sur un glacis, aux prises avec un ennemi bien armé et retranché — j'aperçois une silhouette courbée qui fonce, en zigzaguant, vers le blockhaus.

Pas besoin de dessin : c'est Albert qui fonce à l'assaut.

Il plonge, à quelques dizaines de mètres de l'emplacement de la mitrailleuse, dispose son arme en batterie...

A ce moment précis, nous arrive un déluge d'obus de 81. Tout explose autour de nous, dans un bruit et une fumée intenses, sous une pluie d'éclats et de gravillons. On n'est pas fiers.

Mais l'orage passe, et, quand la fumée se dis-

perse, le paysage a changé. De vert et jaune, la couleur des herbes et des buissons, il est devenu noir et ocre.

Il y a surtout, en face d'un blockhaus, un bazooka tout seul. Son servant a été volatilisé.

Pauvre Albert. Il est mort comme il a vécu : en homme qui sait vouloir et qui va jusqu'au bout de sa volonté. Il est mort en guerrier et c'est, je crois le plus beau compliment que je puisse adresser à quelqu'un.

Je le regretterai, je sais : c'était mon meilleur sous-officier et l'on ne remplace pas ainsi quelqu'un auquel on tenait beaucoup. Mais je ne suis pas inquiet : des Albert, il y en a beaucoup au Biafra. Ils se révéleront à moi.

D'ailleurs, regardez : ils sont trois qui ont foncé, comme des fous ou des inconscients, vers le lieu où gît le bazooka. On leur tire dessus, mais qu'importe : le plus important pour eux, pauvres parmi les pauvres, c'est cette arme qu'il ne faut pas laisser à l'ennemi.

Ils sont arrivés, ils récupèrent le lance-fusées.

Ils reviennent. Ils sont là, heureux comme des collégiens qui ont fait une bonne farce.



(Extraits du Journal de Marche  
d'ALMEIDA ABALO DENDO)

Aujourd'hui, le 12/11/68, l'attaque a été faite par la Strike Force d'Ahoada. L'attaque commencée vers 6 heures du matin. Cette attaque a été très très dure. On a beaucoup de casualité (1). Capt. Armand aussi a participé lui aussi mais ce n'est pas à son tour. La strike Force d'Ahoada tué 4 mercenaires (2) et 6 sont sérieusement blessés. Ces morts et ces blessés sont des ennemis. Le Majeur Marc (3) est mort après avoir détruire un

---

(1) Directement adapté de l'anglais : casualty = pertes.

(2) Renseignement non confirmé. A Onilsha, était engagé le Commando « Peters » qui avait déjà participé au débarquement de Calabar en Octobre 1967. « Peters », est un Britannique qui a formé son commando au Katanga en 1962/63 et qui, depuis, a choisi de servir le Nigeria.

(3) Il s'agit de Marc Gaussens, à la mort duquel les téléspectateurs ont assisté (Panorama, novembre 1968).

*citerne des ennemis. La fossile (4) est portée à son pays natal sans tarder. Capt. Armand a été mordu par un serpent au cours de l'attaque. Il a été soigné de soi-même. Et cette attaque a été finie vers 1 heure du soir. A son retour du camp, Capt. Armand a fait passer une pommade sur la morsure ; à cause de la douleur qu'il sente. Trente minutes à son arrivée, sont venus les journalistes (5) sont tous des Français. Ils se sont mis à table, ils boivent, ils se reposent et ils discutent concernant la mort du majeur Marc. C'est très pitoyable, la mort du majeur. Sa mort a attristé tous les commandos de la république de Biafraise.*

*Maintenant les journalistes vont partir sur la France. Leurs émissions sont finies. A leur départ ils disent à Capt. Armand qu'il ne s'inquiète pas. Capt. Armand les répond oui ça s'est passé mais j'ai eu des moments plus difficiles. Ils se sont salués et ils sont tous partis. Capt. B... aussi est blessé très sévèrement.*

*Aujourd'hui le 13/11/68, la strike force du Capt. Armand a fait l'attaque. L'attaque est très*

---

(4) Fossile = corps, dépouille mortelle.

(5) Il s'agit de l'équipe de l'OICTF emmenée par le journaliste Michel Honorin pour « Panorama » et qui a ramené le reportage « La mort d'un mercenaire », ainsi qu'un récit anti-biafraïse publié par « Jeune Afrique » (décembre 1968).

*excellente, pas beaucoup de casualités comme hier pendant l'attaque d'Abakaliki. Le progression est bien faite. Les commandos avancent bien. Ils sont passé devant les tranchées des ennemis sans bruits. Ils ont aussi traversé la plaine sans même savoir aux ennemis. Et maintenant la vraie attaque commence. Les commandos d'Ahooda strike-force tirent contre les ennemis, les ennemis aussi tirent sur la troupe du Capt. Armand. La troupe du Capt. Armand avance sans aller à reculons. La troupe du Capt. Armand quelques uns tirent le mortier pour protéger ses commandos pour qu'ils avancent toujours.*

*La troupe avance bien comme il faut. La troupe du Capt Armand quelques uns d'entre eux avec la machine Saladine tirent sur les ennemis pour ils se déplacent. Les ennemis se sauvent en laissant leurs positions. Les ennemis, eux ils se sont tuent. Ils ont caissé de tirer. La troupe du Capt. Armand a pris un quartier dans la ville d'Onitsha. Maintenant la saladine de sa troupe une faute mécanique. Elle est complètement tombée en panne. Les mortiers ne tirent pas sur les ennemis. Maintenant le Capt. Armand part lui-même voir le quartier pris par sa troupe, les ennemis commencent à tirer sur lui comme il est un européen. Capt. Armand a fait son mieux possible pour aller mais il n'a pas pu. Les ennemis tirent ils envoient leur mortier plus de cent fois. Là les ennemis savent*

*la partie prise par sa troupe ; ils tirent avec mortiers et Saladine.*

*(La contre-attaque.)*

*La strike force d'Abaliki qui doit faire le renforcement, ils n'ont pas pu. Ils reculent derrière. Même que la Guard. Et vers cinq heures du soir le sous Capt. du Capitaine Armand signale à lui pourquoi Abakaliki et la garde ne sont pas là pour lui renforcer.*

*Capt. Armand ayant su ça, il est très mécontent. Capitaine Armand a signalé ce rapport à le Majeur W...*

*Le Majeur W... décide d'aller ensemble avec Capt. Armand au bord de la plaine si c'est vrai. Arrivé à la plaine, Abakaliki n'a pas fait leur renforcement. Toute la troupe du Capt. Armand c'est-à-dire Ahoada Strike-Force est presque finie. Les ennemis sont contents en disant « charges — les, charges — les ! Ces commandos du foulard rouge d'Ahoada Strika force ! Les ennemis disent encore : ce sont eux qui ont tué nos quatre mercenaires et blessés nos six mercenaires la fois dernière. Les ennemis disent encore : ces commandos du foulard rouge sont les plus dangereux... Qu'on les prenne vivants ces assassins ces commandos d'Ahoada Strike-force.*

*Vers six heures du soir, personne ne savent rien concernant les commandos du Capt. Armand. On*

*entend les ennemis dire : Ahoada Strike Force sont finis, ils sont tous finis. Capt. Armand ayant su ça, il l'attriste. Il a fait ramener les blessés et il est parti en misère...*

*Aujourd'hui le ... 68 Capt. Armand et son strike-force sont partis pour le combat. Il a déployé sa troupe. La gression est bien faite. Maintenant elle avance. Capt. Armand a suivi une piste pour combattre. En marchant pas à pas, les ennemis ont tiré sur lui avec « rifle » (Rifle = fusil). Les ennemis ont lancé sur lui une grenade mais malheureusement ils n'ont pas dégoupillé. Quelle chance qu'il a ! S'ils ont dégoupillé la grenade, Capt. Armand va être en danger. L'attaque continue, les ennemis tirent sur nous mais aussi nous tirons sur eux. Mais la troupe est revenue bredouille.*



*PREMIER SUCCES*

*ONITSHA — NOVEMBRE 68.*

La 4<sup>e</sup> Commando-Brigade a été relevée après les raids meurtriers sur Onistha et s'est regroupée à Orifité, un petit village proche du Niger. Mes commandos étaient épuisés.

Je les ai abandonnés — provisoirement — pour aider le Commandant de la 8<sup>e</sup> Brigade, un jeune Major biafrais de 24 ans. Il porte le même nom que mon chauffeur, Emeka, mais la confusion n'est pas possible. Intelligent, ouvert, courageux, c'est le prototype même de l'officier biafrais d'aujourd'hui, sûr de lui, dynamique, meneur d'hommes, exigeant pour ses hommes, plus encore pour lui-même. Nous nous entendons bien.

La 8<sup>e</sup> Brigade a repris les positions et les mis-

sions de la 4<sup>e</sup> : c'est-à-dire qu'elle ne chôme pas.

Le commandant du Secteur Nord — celui d'Onitsha — est le général Hammadi.

Moi, je suis d'autant plus à l'aise que je n'ai pratiquement jamais affaire avec lui : mon travail de conseiller me dispense des contacts avec la hiérarchie, et mes goûts personnels me poussent davantage à partager la vie, les combats des soldats plutôt qu'à me faire admirer dans les Etats-Majors.

Maintenant, je peux dire qu'il n'y a pas un pouce de terrain autour de la ville où je ne sois pas allé, où je n'aie pas attaqué. Cernée de toute part, Onitsha est l'objet de harcèlements quotidiens, d'assauts lancés contre des postes ou des bunkers. Rien d'étonnant que du côté Nigerian, on parle de l'« Enfer d'Onitsha »...

Le Colonel ennemi s'appelle Haruna.

Il a plein de soucis, surtout avec les ordres qu'il reçoit de Lagos : on exige des résultats... Et lui, le pauvre, il ne peut faire davantage avec ce qu'il a. C'est à peu près les termes des longs messages embarrassés qu'il expédie quotidiennement à son chef le colonel Bissala, adjoint de Gowon.

Et je le soupçonne, en plus, de manquer d'imagination : il a reçu pour principale mission de tenir Onitsha et la route. Il tient, il se cramponne. Il n'a même jamais pensé à aérer son dispositif...

Malheureusement, un jour, quelqu'un y a pensé

à sa place. Je l'apprends, d'ailleurs, d'une façon curieuse. Il existe, au sein de la Brigade, un envoyé permanent du Gouverneur. Un fonctionnaire civil, chargé de superviser, de coordonner en quelque sorte les ordres émanant du Colonel Ojukwu avec la stratégie sur le terrain, et de veiller à ce que soient respectées les consignes reçues d'en haut.

C'est à la fois un contrôleur aux armées, un « commissaire de la République », et, surtout, un précieux agent de liaison. Nous entretenons, lui et moi des rapports amicaux et francs.

C'est lui qui, un matin, me fait part du résultat d'une écoute radio :

« Ordre est donné au Colonel commandant la II<sup>e</sup> Division de s'emparer de Newi. Ensuite, pousser vers le Sud-Ouest, attaquer, occuper — ou au moins détruire — l'aérodrome d'Uli. Le colonel Haruna, commandant le Secteur d'Onitsha devra mettre tout en œuvre pour atteindre ses objectifs au plus tôt.

Signé : Bissala.

— Vous savez, dis-je, ce n'est qu'un ordre émanant de Lagos. Haruna va encore prétexter son manque d'effectifs...

— Non, justement : les Nigerians ont obéi. Ils ont franchi cette nuit nos lignes à la hauteur d'Awka et foncent à travers la brousse en direction de Newi.

— Que faisons-nous ?

L'envoyé du Gouverneur me prend par le bras :

— Il faut les arrêter. J'arriverai à vous faire obtenir tout le matériel que vous désirerez pour ça. Mais je pense qu'en vous donnant carte blanche, vous arriverez à des résultats...

Je réfléchis vite. Les arrêter. Bien sûr que c'est possible. Encore faut-il que je sois réellement le patron de cette affaire : sans équivoque. L'envoyé me rassure :

— J'enverrai une lettre au Général Hammadi avec ordre de vous laisser préparer, conduire et traiter cette opération à votre guise.

— En ce cas, dis-je. Je pense qu'il faut d'abord que j'aie opéré une petite reconnaissance des lieux, histoire de savoir à qui j'ai affaire...

Je constitue rapidement une équipe de commandos solide et entraînés. Des anciens que je connais bien. Il y a le sergent Daniel, un vieux roublard, originaire de la région d'Awka et qui saura trouver tous renseignements utiles.

Une vingtaine d'hommes en tout. Et c'est bien suffisant.

A Newi, l'administrateur m'accueille, affolé :

— Les Fédéraux arrivent, me dit-il... Il faut que je fasse évacuer la population...

— Vous avez le temps, vous savez, lui dis-je ; ils ont encore quelques jours de marche à se taper

avant de défilér dans vos rues : dormez tranquille...

Après Newi, nous nous dispersons. Je constitue quatre petites équipes chargées de se diluer dans la brousse et de tâter l'ennemi au plus près de façon à connaître son effectif, l'état de ses munitions, de son matériel et, éventuellement de son moral...

Moi, je poursuis ma route, froidement, sur la piste, à la rencontre de l'ennemi : je connais tellement mal cette satanée brousse !

Ce n'est que le lendemain soir que nous entrons en contact avec l'ennemi. Il n'avance pas vite, fait feu de toutes ses armes avant de s'engager dans un passage qui pourrait receler la moindre embuscade, et se traîne doucement, comme une chenille malade au long d'une piste qui se rétrécit parfois jusqu'à n'être qu'un vague chemin où seul un homme arrive à passer...

On comprend, dans de telles conditions la prudence dont fait preuve le chef de l'opération... Ça ne ressemble pas à une charge de cavalerie !

La forêt, dans cette région, est dense, parfois coupée de clairières circulaires où sont implantés quelques pauvres villages.

Comme végétation, quelques fromagers géants qui lancent leur fût très haut dans le ciel, des karités aux petites feuilles vert foncé et des épineux. Rien de bien méchant, mais c'est très difficile

à franchir... D'autant qu'il y a longtemps que les grandes pistes ont été abandonnées, justement pour éviter de faciliter une éventuelle avance ennemie...

Des renseignements, j'en ai bientôt. Et si nombreux, si concordants que j'ai immédiatement la révélation de mon plan de contre-attaque.

La colonne nigeriane se compose à peu près d'un bataillon, avec ses bagages, ses munitions, et ses corvées de ravitaillement... Et, plus elle avance, plus ses liaisons deviennent précaires, s'étirent et absorbent, en des tâches de protection de l'axe de ravitaillement, des effectifs prélevés sur l'effectif combattant...

C'est une aubaine pour moi : il me suffira de couper le cordon ombilical et les Nigerians asphyxiés, seront obligés de faire retraite...

Ce sera, je le sais un succès minime et partiel, mais mon Bataillon, Ahoada, a besoin d'une victoire pour croire à nouveau dans son étoile, étoile bien pâlie depuis les échecs répétés devant Onitsha.



Le général est content : je lui ai garanti que les Nigerians n'avanceraient plus. Je lui ai promis aussi que, privés d'oxygène, ils seraient obligés de rentrer à Awka. Naturellement, je ne lui ai rien dit

du reste : je suis prudent et ne tiens à affirmer que ce dont je suis certain.

— Naturellement, il va de soi que je vous laisse carte-blanche...

D'un geste négligent, le Brigadier affecte de se désintéresser de cette affaire : en cas d'échec, je n'aurai qu'à m'en prendre à moi. Et si elle réussit, ce sera tout juste une péripétie, à peine digne d'un vague rapport...

Je le sais mais je m'en moque : le moral de mes hommes passe avant les considérations personnelles.

Le capitaine Otigbo a bien fait les choses : pendant l'entrevue, il a perçu le matériel, fait préparer les hommes. Nous n'avons plus qu'à partir.

J'ai divisé mon bataillon en trois « groupements » ayant chacun une mission précise. La compagnie « A » est chargée de harceler l'ennemi en avant de sa progression de façon à la ralentir, sinon la stopper :

— Attention, ai-je prévenu. N'acceptez pas un combat organisé, mais pratiquez plutôt une sorte de guerrilla, où vous opèrerez en petits groupes, décrochant en cas de réaction trop vive, pour reprendre un peu plus loin.

Le second groupement, la compagnie « C » est chargée de couper l'axe ennemi entre la colonne et sa base de départ.

— Organisez-vous en « hérisson », face aux deux directions d'où peut arriver l'ennemi. Ne vous laissez pas surprendre, essayez au contraire d'avoir l'avantage...

— Et de récupérer le plus de matériel possible, a terminé, un grand gaillard jovial et mal habillé qui ressemble à un bandit de grands chemins. Mais il est gonflé, connaît admirablement le terrain... et déteste les Nigériens au moins autant qu'ils le détestent. Alors.

Moi, bien sûr, je me suis réservé le morceau de roi : l'attaque par les arrières.

J'ai prévu un vaste mouvement tournant, à travers la forêt qui doit m'amener pile dans le dos de l'ennemi, c'est-à-dire au seul endroit d'où il ne peut imaginer que lui tombe une attaque...

On va bien rire...

La progression est correcte, facilitée, je dois le dire, par les habitants que nous rencontrons.

Lors de notre première excursion dans le secteur, voici trois jours, ils s'étaient peu montrés, et, je dois le dire, avec beaucoup de circonspection : on les comprend. Le Biafra se rétrécit chaque jour un peu, soit par le Sud, l'Est ou le Nord. Alors, les civils se méfient. Ils suivent l'avance ennemie, supputent les chances de nos troupes, et, évidemment choisissent la sécurité. Ils désertent

les villages en emportant le minimum de choses, et s'en vont vivre dans la forêt.

Mais là, aucune comparaison avec les précédentes régions tenues par les Nigériens : ici, les Biafrais ne mourront pas de faim. Certes, ce n'est pas l'abondance : ils n'ont ni viande ni poisson et il y a belle lurette qu'oiseaux et petits rongeurs ont été avalés. Mais ils se sont organisés et ont appris à vivre dans la guerre. Ils sont allés là où la forêt était la plus dense, ils ont défriché et planté des ignames, du manioc, des arbres fruitiers.

Il faut voir cette forêt d'apparence impénétrable — et elle l'est souvent pour qui ne connaît pas les nouvelles pistes — littéralement truffée de jardinets soigneusement entretenus, jalousement gardés, amoureuxment irrigués, pour comprendre que malgré tout, malgré la guerre, les bombardements, les invasions, les risques d'occupation, les Biafrais ne perdent pas l'espoir de survivre à tout. Je me rappelle ce vers de la Fontaine « passe encor de bâtir, mais planter à cet âge ». Eh bien, les Biafrais plantent. Ils cultivent. Ils récoltent !

Ils nous accueillent en libérateurs, avec des fruits, des ignames, de la farine de garri, ou, simplement, de l'eau.

Mais c'est toujours spontané, avec une grande simplicité. Jamais ils n'acceptent de remerciement,

encore moins d'argent, malgré la légende qui veut qu'il n'y ait pas de peuple plus intéressé que les Ibos.

Ils viennent nous voir, ils nous apportent des renseignements, parfois d'une inestimable valeur, sur l'ennemi, et des présents offerts, ce sont les plus précieux.

Si les Nigériens pouvaient se douter que chacun des gestes qu'ils font, chacune des paroles qu'ils prononcent sont observés, notés, transmis immédiatement et nous parviennent presque aussitôt.

S'ils sentaient les mille paires d'yeux, d'oreilles, qui sont en permanence braqués sur eux, je crois qu'ils en auraient la chair de poule...

Nous savons tout sur eux, parfois des détails insignifiants mais qui montrent la qualité et la précision de l'observation.

La nuit est tombée et nous campons sur la piste, à moins de deux cents mètres de l'arrière-garde nigérienne, qui, nerveuse et tendue, arrose le paysage de longues rafales à chaque bruit suspect. Et Dieu sait si les bruits suspects sont nombreux, en brousse ! Autant dire qu'ils ne cessent pas de tirer !

Au milieu de la nuit, comme pour leur rappo-

ler le but de leur mission, la noria des avions clandestins se fait entendre.

Et comme le vent souffle dans la bonne direction, c'est tout juste si l'on n'entend pas le bruit des moteurs au moment de l'atterrissage ou du « point fixe » !

En tous cas, et à en juger par la cadence des rotations, on peut imaginer que le pont aérien est en plein rendement. On est loin du misérable petit D.C. 3 d'il y a trois mois et de son chargement calculé au compte-goutte.

Aujourd'hui, c'est grandiose. On se croirait à Orly, et plus du tout en brousse, isolés du monde, à la fois loin et près de nos bases, face à face avec les ennemis.

C'est à des détails comme celui-ci qu'on mesure l'exiguïté du « réduit biafrais ». Nous sommes à peine à trente, trente-cinq kilomètres peut-être de notre aérodrome...

Nous avons donné l'assaut au petit jour.

L'ennemi a eu énormément de pertes : ils s'attendaient si peu à nous voir lui tomber sur le dos que je le soupçonne de s'être flingué joyeusement entre soi ! En tous cas, vers midi, c'était fini. Les survivants fuyaient à travers la brousse, plus ou moins rattrapés et occis par la population locale, morts et blessés jonchaient la piste.

Et trois prisonniers restaient entre nos mains. On n'est pas trop prudents : il faut toujours garder des témoins d'une victoire, surtout quand il s'agit d'ennemis. Cela ajoute en crédibilité...

A Newi, où la nouvelle a été connue avant notre arrivée, l'accueil a dépassé tout ce que j'imaginai. Les larmes aux yeux, l'Administrateur m'a longuement remercié et félicité assortissant son discours de « Vive la France, vive de Gaulle » bien sentis.

Il a terminé par un « Vive les commandos » qui, cette fois, m'a comblé de joie.

Je suis satisfait : pour la première fois, les Commandos connaissent, enfin, la fierté de la victoire. Et ça, c'est ma plus grande récompense.

— Ça ne va pas s'arrêter là, m'a déclaré, un peu plus tard, mon brave Samuel : maintenant, la roue a tourné et nous allons gagner...

J'ai lu, dans le carnet que Dendo tient scrupuleusement à jour « Et maintenant, la victoire est au Biafra jusqu'à aujourd'hui... » Il est optimiste, mais prudent.

Je ne sais pas si la roue a tourné, mais je constate que ce succès, sans grande portée, a considérablement transformé mes bonshommes : ils commencent à croire qu'ils peuvent croire.

*LA CROIX ROUGE*

Ce matin, les Ilyouchines sont venus. Pas pour nous, il y a déjà quelques temps que nous avons pris nos précautions : tout est camouflé, enfoui sous de larges feuilles de palmier et le moindre déplacement de personnel ne se fait pas sans d'infinies précautions ; au moindre cri « alerte aux avions », il faut voir comment tout le monde se précipite sous les couverts, devient arbuste, buisson, touffe d'herbe.

Les avions sont venus bombarder un hôpital de la Croix Rouge Suédoise. Beaucoup de morts, paraît-il.

Personnellement, si je trouve le geste des Nigériens particulièrement révoltant : la Croix-Rouge, surtout la Croix Rouge Suédoise respectant au

piéd de la lettre tous ses engagements, se refusant à accueillir le moindre soldat, se refusant à en soigner, lorsque, par hasard il s'en présente un, soupçonnant même tout jeune d'être un soldat « déguisé »... Ils ont donc délibérément bombardé des civils et ça, c'est impardonnable, d'autant plus qu'ils claquent partout qu'ils ne s'attaquent qu'aux objectifs militaires.

D'un autre côté, je trouve ces Suédois bien naïfs : ils pensaient, sincèrement, qu'une énorme croix peinte en rouge sur un fond bien blanc suffirait à éloigner les bombardiers...

C'était mal les connaître : je pense qu'il était tentant, pour les pilotes égyptiens qui craignaient de rentrer bredouilles, d'avoir dans leur ligne de mire une cible aussi précise, aussi nette que cette croix-là.

Après tout les Suédois n'ont qu'à faire comme tout le monde : se camoufler. En guerre, surtout dans celle-là, ce ne sont pas les scrupules qui étouffent les gens...

La Croix-Rouge... que n'en a-t-on pas dit. Qu'ils prenaient parti, qu'ils transportaient dans leurs avions des munitions ou qu'ils servaient à des transports de troupes.

Tout cela c'est faux : comment auraient-ils trouvé essence, véhicules ou avions pour y parvenir ? Sauver tous les enfants, soigner tous les

blessés, secourir tous les réfugiés était une tâche assez prenante sans qu'il soit besoin encore de faire la guerre.

J'ai entendu dire, en revanche, que les Nigeriens ne s'embarrassaient pas de tels scrupules et qu'il leur est arrivé de camoufler — le temps d'un transport de troupes, vers Aba en particulier — les ailerons des Constellation.

Au Biafra, pareille chose était inconcevable : le territoire est bien trop exigü pour nécessiter des transports de troupe par la voie des airs... Quant aux camions !

L'aide de la Croix-Rouge, en se limitant à ses objectifs et à sa seule mission a été certainement vitale pour le Biafra. Quand je suis arrivé, il y a six mois, la mortalité était effrayante : plusieurs centaines de morts par jour.

En six mois, les secours ont apporté au Biafra, à raison de cinq rotations d'avion chaque nuit, près de 25.000 tonnes de vivres et de médicaments sans parler des évacuations vers Sao Tome, Libreville ou Cotonou.

Nos rapports sont rares avec toutes les organisations charitables. Pour la Croix-Rouge, cela procède d'un légitime souci de neutralité absolue : les critiques dont ils sont l'objet de la part du gouvernement de Lagos les obligent à une particulière prudence. D'autant qu'ils ne sont pas à l'abri

des coups : ils se rappellent la tragique mort de quatre de leurs camarades.

C'était à Ogikwi, voici cinq mois, pendant l'avance des Fédéraux, après la prise de Port-Harcourt. Sur les atrocités Nigérianes, couraient les bruits les plus contradictoires, assortis des garanties les plus formelles que pas le moindre mal ne serait fait aux civils. L'hôpital d'Ogikwi fut évacué pourtant, hormis par quelques intransportables et quatre infirmiers italiens et français.

Les Nigerians entrèrent dans Ogikwi. Les quatre infirmiers allèrent à leur rencontre, protégés, du moins le pensaient-ils, par le drapeau blanc à croix rouge.

Ils furent aussitôt abattus.

Depuis cet incident — sur lequel les Nigerians ont brodé, allant jusqu'à prétendre qu'il s'agissait bel et bien de mercenaires — on comprend que la prudence règne : on se voit, mais on se fréquente peu. Ne confondons pas...

Il faut tout de même ajouter, pour être tout à fait honnêtes, que les Suédois ont une petite raison d'en vouloir aux « frères chrétiens ».

Cela tient surtout à leur manque d'humour et au fait qu'ils ont été les victimes de notre esprit d'initiative que certains appellent « système D ».

Pour leurs missions de prospection en brousse, ils disposaient d'un remarquable véhicule, spécia-

lement étudié et mis au point par la firme « Volvo ».

Certains de nos camarades n'avaient pas été sans imaginer ce que nous, pauvres Commandos dépourvus de tout, et principalement de moyens de liaisons rapides, pourrions faire avec de tels engins. Il faut dire que c'était tentant : le « Volvo » était une sorte de plateforme très basse, très accessible aux chargements, très maniable et suffisamment haute sur pattes pour passer à peu près partout. Un outil remarquable, bien supérieur à la jeep. Un jour, trois « Volvo » blancs disparurent du parc de la Croix Rouge Suédoise...

Le lendemain, trois « Volvo », peints en kaki, portant les marques distinctives des commandos prenaient place au sein de notre « parc » automobile...

Certains mauvais esprits firent le rapprochement, entre cette disparition et cette affectation.

La Croix-Rouge protesta auprès du Gouvernement qui, à son tour protesta auprès des Commandos, nous enjoignant de restituer les véhicules dans les délais les plus brefs... Ce qui fut fait. Notre surprise ne fut pas mince, d'ailleurs, plusieurs jours après, de voir nos innocents Suédois se promener près des lignes ennemies, dans leurs véhicules retrouvés... mais non repeints. Et pourtant, malgré cette affinité due aux insignes identiques,

ils choisirent de nous éviter. Soigneusement.

Quelqu'un qui, en revanche, ne craint pas les rencontres avec nous, c'est Kaiser. Lui, c'est le fondateur et l'animateur du mouvement « Terre des Hommes ». Je ne sait pas ce qu'est un saint, mais je pense que jamais ce mot n'aura été mieux fait pour quelqu'un d'autre que pour lui.

Je l'ai rencontré pour la première fois à Owerri. Il avait plein d'enfants autour de lui, des enfants comme on en voyait encore beaucoup : maigres, perdus, amorphes.

Lui, débordant d'amour pour eux, allait partout, voyait tout le monde, insistait, suppliait, obligeait. Jamais en repos, animé d'un courage étonnant, débordant d'une activité jamais ralentie.

Il ne dormait pas, courait, à la recherche d'un avion pour évacuer quelques enfants, à la recherche de médicaments, de vivres pour des réfugiés, à la recherche d'enfants aussi, ces enfants seuls, perdus, égarés dans la brousse et qu'il fallait d'abord rassurer, puis nourrir, enfin soigner pour leur réapprendre à vivre.

C'est lui, Kaiser, qui a, le premier, fait prendre conscience au monde de la grande détresse des enfants. C'est lui qui, le premier, a obtenu leur évacuation.

Par lui, trois mille enfants ont été sauvés.

Je me souviens aussi d'un médecin. Une femme. Le docteur Boelly. Elle courait le Biafra pour y implanter des unités chirurgicales, recensait les besoins, faisait arriver les commandes de matériel.

Elle, je l'ai rencontrée à Aba. L'hôpital était bourré à craquer de tout ceux que la bataille blessait, mutilait, brûlait, écrasait.

Ils étaient cent cinquante dans des chambres prévues pour trente. Il y en avait partout, les couloirs, les galeries, sous les lits, sur les tables...

— J'ai vu des choses épouvantables, me dit-elle : jamais pourtant je n'aurais imaginé qu'il puisse y avoir autant de misère. Le fond de l'horreur a été atteint...

Elle était bouleversée.

Ce qu'elle a fait ensuite, pour aider les médecins dépasse l'imagination. Elle aussi a bien mérité du Biafra. Et, comme disait Dendo, qui s'y connaissait :

— Madame le médecin, c'est un grand homme...



*NOEL A ABA*

Nous sommes revenus à Aba. Près d'Aba serait plus juste : la ville est toujours entre les mains ennemies. Mais tout autour, nos troupes se sont installées, multipliant patrouilles, embuscades et raids sur les communications des Fédéraux, les gênant considérablement dans leur avance sur Owerri ou Umuahia.

Mon bataillon s'est déplacé, de nuit, jusque sur le fleuve Imo dont nous tenons, en amont, les deux rives, puis, plus bas, vers les faubourgs de la ville, un côté seulement.

— Il faut que les Commandos obtiennent le plus de renseignements possible sur les troupes ennemies, leurs implantations, leurs effectifs ou leur moral, en vue d'une grande opération qui doit avoir lieu bientôt pour reprendre Aba.

Je suis content : cette mission entre tout à fait dans nos cordes, et, après le succès sur la route de Newi, le tonus de mes hommes est au maximum. Reprendre Aba, un but que je croyais, voici quelques mois, hors de notre portée mais qui ne me paraît pas impossible, aujourd'hui.

— La victoire est pour bientôt, chantent les commandos.

Peut-être bien.

Les premiers jours sont occupés à effectuer des reconnaissances autour de notre implantation. Un coin assez mal connu où l'ennemi peut se trouver, dispersé au gré des villages.

Nous le cherchons en vain : il s'est prudemment replié, conquête faite et pillage terminé, de l'autre côté de l'Imo River, dans des coins plus protégés.

Qu'importe, nous irons.

Dès le lendemain, avec une poignée d'hommes, je franchis la rivière et patrouille, deux jours durant, loin derrière les lignes Nigérianes.

A mon retour, c'est la consternation :

— Des civils, qui vont chaque jour « en face » nous ont dit que les Nigérianes sont au courant de votre passage...

— Comment ça ?

— Ils envoient, de ce côté-ci du fleuve, des gens à eux qui viennent espionner nos lignes, écoutent et renseignent...

Je ne dis rien. Il est bon que j'aie été mis au courant, mais il n'est pas question de renoncer à mes sorties : c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour « tâter » l'ennemi et connaître l'état de son implantation.

Le lendemain, interdiction est faite aux civils de traverser : notre secteur est déclaré zone interdite. J'ai résolu de faire le vide de façon à pouvoir repérer plus facilement tout suspect ou tout espion.

Ça ne rate pas : une vieille femme se fait prendre. Je l'expédie à l'Officier de renseignements voisin : je ne tiens pas à m'embarrasser, et puis, les civils biafrais, c'est son job à lui.

— Samuel, va préparer la pirogue : on passe...

Samuel est réticent :

— C'est pas prudent, mon capitaine : ils savent que vous venez, ils vont tout faire pour vous attraper...

— Tu irais bien, toi, si tu étais à ma place ?

— Oui, mais moi, ça n'a pas autant d'importance : vous, vous êtes blanc, vous êtes capitaine. Les Nigériens seraient très heureux d'attraper un blanc. Mais moi, je suis un trop petit bonhomme pour les intéresser... Et puis je suis Biafrais, alors, si je me fais tuer, c'est normal...

Pour Samuel, habitué à obéir sans discuter, je trouve que c'est un bien long discours. Un discours qui, bien entendu me flatte et montre combien

mes hommes tiennent à moi. Mais je reste inébranlable :

— C'est très bien, dis-je, il faudra juste faire très attention...

Ecœuré, il s'éloigne et va discuter un long moment avec ses copains. Finalement :

— Ecoutez, mon capitaine, propose-t-il : voilà ce qu'on va faire. On traverse la rivière avec quelques copains, et vous nous attendez ici. On revient ce soir et on vous rapporte tous les renseignements que vous vouliez avoir...

— Et si vous ne revenez pas ?

Il hausse les épaules :

— Ça n'aura pas d'importance : un simple soldat comme moi, c'est fait pour mourir...

Il va finir par m'émouvoir, le bougre. Je secoue la tête, intraitable :

— Viens avec moi si tu veux, mais j'ai décidé d'aller visiter le coin et rien ne m'en empêchera. Dis à Dendo de nous accompagner. Sans armes, bien entendu...

Samuel sourit : il sait le pourquoi de cette précision : la veille au soir, en faisant un geste maladroit au moment où il descendait de voiture, Dendo a, par mégarde, appuyé sur la détente de son fusil. La balle m'est passée à trois centimètres du pied. Dans la colère qui a suivi, j'ai enlevé le fusil de mon interprète, arguant qu'il était trop

cloche pour être armé. Depuis, il me couvre de regards suppliants, vient me voir tous les quart d'heure en me réclamant son arme.

Ce matin encore, j'ai trouvé, dans le blockhaus qui me sert de P.C., bien rangé sur une liasse de papiers, le mot suivant :

« *Mon capitaine,*

*Un agriculteur sans outils est un mauvais agriculteur. S'il vous plaît, rendez-moi mon fusil...*

Le tout accompagné d'un paraphe majestueux et rigoureusement illisible, sinon inimitable.

Samuel revient, escorté de Dendo et de deux sous-officiers, que je connais bien. Des gars courageux et efficaces.

La pirogue est là, au bord du fleuve, dissimulée dans un bouquet d'herbes hautes. Nous embarquons, escortés par un nuage compact de gros moustiques.

Nous sommes, quoiqu'en plein mois de janvier, au cœur de l'été et, en Afrique, qui dit été dit surtout sécheresse et moustiques...

Nous laissons la pirogue se glisser parmi les joncs et les espèces d'ilots flottants, enchevêtrements de racines où s'est accumulée une végétation haute et abondante, et nous abordons, quelques kilomètres plus bas, sur une petite crique déserte, un tout petit croissant de vase grise, perdue au milieu de la forêt.

Et la patrouille commence.

Nous avançons pendant quelques heures sans rien voir, croisons des pistes récemment utilisées, quelques vestiges de feux, une ou deux maisons isolées et abandonnées après avoir été soumises à un pillage systématique.

Je comprends maintenant mieux pourquoi les Biafrais ont donné à leurs adversaires le surnom de Vandales : tout a été délibérément détruit, même — et surtout — ce qui était inutile pour la guerre : fauteuils éventrés, matelas déchiquetés, livres éparpillés, disques piétinés. On croirait qu'un troupeau de pachydermes malfaisants s'est acharné sur ces pauvres biens uniquement pour le plaisir.

Mais nous ne rencontrons aucun ennemi. Nous n'arrivons même pas à définir exactement les points les plus avancés de ses positions. Vers le soir, nous atteignons presque les faubourgs d'Aba, sans avoir décelé quoi que ce soit.

Je donne alors l'ordre de repli.

Sur la piste que nous empruntons, tout d'un coup, une inscription attire notre regard :

« We are not for war... »

Nous ne sommes pas pour la guerre ! Une drôle de profession de foi. Comme nous, si nous étions des fanatiques...

— Les positions doivent être tenues par des Yoroubas, m'explique Samuel : eux non plus ne

sont pas tout à fait d'accord avec les Fédéraux : ils se sont ralliés en dernier, après avoir longtemps hésité pour savoir dans quel camp ils allaient se ranger. Qu'ils ne soient pas pour la guerre est purement vrai : ils doivent en avoir plein le dos...

Les Yoroubas, nous aurons l'occasion d'en retrouver souvent. Parfois même, lorsque nos lignes seront proches, et cela se produira de temps à autre en particulier lorsqu'ils auront pris position en face de nous, de l'autre côté du fleuve, ils nous avertiront :

— Commandos, ce soir, nous faisons la fête ; laissez-nous en paix...

Et, chaque fois, nous leur rendrons ce petit service, quitte, à notre tour, à leur en demander un semblable. En particulier le jour de Noël...

Ce jour-là, ils pousseront l'amabilité jusqu'à nous envoyer une délégation de chez eux, porteuse de farine de garri en conserve et de cigarettes... Les Rois Mages !

Ce qui n'empêche pas les accrochages d'être sérieux, quand il s'en produit.

Mes hommes ont un moral de fer, et pourtant, ils manquent de tout : ils couchent, presque nus, sans couvertures, ni toiles de tente, ni moustiquaires, à même les trous creusés près du fleuve. Envahis par les moustiques, ils ont presque tous attrapé fièvres ou paludisme.

La situation devient sérieuse aux environs du 15 janvier, au plus fort de l'été biafrais : le sel vient à manquer. Le sel est surtout dramatique et mes hommes se déshydratent à une vitesse qui m'alarme. C'est par dizaines que chaque jour ils s'en vont à l'hôpital...

Ce qui n'empêche pas la guerre, les patrouilles, les opérations. Nos raids vont de plus en plus loin vers l'Est, au-delà même de l'axe Aba-Umuhaïa.

La ville d'Aba est pratiquement isolée du reste du territoire contrôlé par les Fédéraux, et, au cours d'un accrochage à quelques kilomètres du pont détruit, les Nigériens nous crient :

— Commandos, vous pouvez prendre Aba : la guerre se fera à Port Harcourt...

Chiche ?

Nous pouvons prendre Aba. C'est d'ailleurs vrai : j'ai constitué un vaste réseau d'informateurs civils qui vont en ville vendre du vin de palme aux Nigériens. Ils se déplacent sans qu'aucun contrôle soit effectué, vont et viennent, notent ce qui leur paraît important, et rentrent dans nos lignes, me rendre compte de ce qu'ils ont vu. Au fur et à mesure des renseignements, j'établis une sorte d'ordre de bataille ennemi avec les unités, les noms des régiments, des brigades, les P.C., les emplacements des différents services.

J'arrive même à savoir les heures de relève des sentinelles...

Malheureusement tout cela ne sert à rien. Le général qui commande notre secteur, et auquel je fais part des possibilités de nous emparer de la grande ville secoue la tête :

— Nous sommes hélas engagés ailleurs : nos troupes ont encerclé Owerri. Dans quelques jours, quelques semaines au plus, nous reprendrons cette ville : elle est stratégiquement plus importante qu'Aba parce qu'elle est au centre du territoire, donc plus défendable par la suite...

— Cela n'empêche rien, dis-je.

— Si : la plupart des moyens sont à Owerri. Les armes, les munitions sont par priorité distribuées aux troupes de ce secteur : nous n'aurions rien si nous voulions prendre Aba...

C'est dommage : je regrette très fort de n'avoir pas obtenu satisfaction. Je vais me retirer :

— D'ailleurs, ajoute le général, je vais être obligé de vous laisser repartir : le Quartier Général a décidé de vous utiliser au Nord, sur le front d'Awka...

Awka : c'est sur la route d'Onitsha à Enugu...  
Encore un secteur que je connais bien.

Quant à Owerri, le général avait raison d'être optimiste : la ville fut prise le 22 avril. Elle conte-

nait une garnison de cinq mille Nigerians qui laissèrent en s'enfuyant un stock important d'armes et de munitions.

*OPEN CORRIDOR*

*MARS 1969.*

Autour d'Umuahia, les combats font rage. C'est ce que répètent les communiqués de presse qui prédisent la fin du Biafra pour dans trois mois. Nous verrons bien. Ce que, d'ailleurs ne disent pas ces mêmes communiqués, c'est qu'Owerri est complètement encerclée et qu'Aba, prise en octobre ne sert à rien aux Fédéraux : ils ne contrôlent que des ruines ! Tout autour, et à quelques kilomètres de la ville, les bords de la rivière Imo sont encore à nous.

Depuis notre retour de ce secteur, les choses n'ont pas beaucoup évolué. Aba n'a guère qu'une importance de prestige : nous sommes outillés pour « grignoter » l'armée fédérale, pas pour la combattre en rase campagne.

Notre nouveau secteur opérationnel nous a été désigné hier. Nous le connaissons bien : il s'agit de la fameuse route Onitsha-Enugu.

Cette route qui tient le rôle de cordon ombilical entre l'ancienne capitale biafraise et la ville du bord du Niger. Une importance capitale : cette route évite aux transports un immense détour par le Nord et est maintenue en état par des opérations continuelles, lourdes en pertes humaines et matérielles. Mais, là encore, il n'y a pas de prix trop élevé pour qui veut atteindre un objectif. Et cet objectif, pour les Fédéraux, c'est tenir Onitsha, considéré par les troupes nigérianes comme un enfer.

Il faut dire que nous ne les ménageons pas : depuis la dernière attaque que nous y avons menée, au mois de novembre précédent, il ne s'est pas écoulé de semaine sans une attaque biafraise. Même si ces attaques n'ont qu'une portée limitée, même si nous n'avons pas les moyens d'exploiter ces succès locaux, cette succession d'assauts, cette tension imposée à l'ennemi, sans compter qu'elle lui use un matériel considérable, contribue à lui saper le moral.

Bien sûr, ils ont bien essayé de riposter en attaquant vers le Sud. Ils y ont renoncé. Pour enrayer l'avance des Nigériens, appuyée par des blindés, les Biafrais ont inauguré une riposte d'un

style nouveau : ils ont creusé, sous l'asphalte de la route, d'immenses fosses de plusieurs mètres cubes de volume.

C'était tellement bien fait, tellement astucieusement préparé que, même avec le nez dessus, il était impossible à l'ennemi de détecter un piège du style « fosse à éléphants ».

Ce qui devait arriver est arrivé : la « Saladin » qui ouvrait la route a été littéralement aspirée par le trou, obstruant du même coup l'ensemble de la route.

Les tireurs biafrais, embusqués de part et d'autre, dans la forêt, s'en sont donné à cœur joie. En face ce fut une belle débandade.

En tous cas, ce fut l'une des dernières tentatives de percée vers Newi qu'ont tentée les Nigerians.

Pour le moment, ils se contentent de tenir leur axe routier, sans se préoccuper de savoir ce qu'il y a autour. Et, autour, il y a les Biafrais. Au Sud et au Nord !

Car, si le principal « réduit » se situe, pour tout le monde entre le Niger à l'Ouest, l'axe Onitsha-Enugu-Awgu au Nord, une ligne Awgu-Umahia à l'Est et au Sud, une zone fluctuante passant par Owerri et Aba, on oublie trop souvent qu'au Nord de l'axe Onitsha-Enugu, existe aussi une zone entièrement contrôlée par nos troupes et dans laquelle, jamais les Nigerians n'ont mis un pied.

Le plus paradoxal est que cette zone, très fertile et très prospère, véritable grenier à riz, vit dans une presque abondance, sinon dans une totale sécurité.

Absurdité de la guerre : le malheur comme la paix existent ou cohabitent, sans raison ni logique.

C'est tout cela qu'est en train de nous expliquer le colonel Opara, commandant la 4<sup>e</sup> Brigade des Commandos.

Contre le mur, une immense carte du secteur dans lequel, à partir de demain, nous allons être engagés.

— Notre mission, nous explique-t-il en déployant un morceau de mauvais papier sur lequel il a dessiné grossièrement nos futurs compartiments de terrain, consistera à nous emparer d'une portion de route d'une longueur d'environ un kilomètre. Cette portion est limitée, à l'Ouest, par le débouché de la piste d'Aforigwe, à l'Est, par celui de la piste d'Utuocho (v. plan ). Au centre se trouve une importante mission probablement très solidement tenue.

L'opération que nous allons entreprendre s'appelle « Open corridor » (couloir ouvert). Son nom indique notre but : prendre contact avec les troupes qui se trouvent de l'autre côté de l'axe routier, et, si possible, faire transiter des hommes, des armes, du matériel et du ravitaillement.

Il replie son plan, nous en fait distribuer une copie.

— Des questions ? Interroge-t-il.

— De combien de cartouches disposeront nos hommes ?

Ma question est importante : je me suis renseigné en arrivant : ce secteur est très dur et les Nigerians, en face, sont suréquipés : il ne faut pas y aller avec une rose entre les dents. Pas plus tard qu'avant-hier, un bataillon d'Infanterie a laissé devant St Anthony's, la fameuse Mission qui se trouve au centre de notre dispositif, plus de six cents morts avec leurs fusils... Une paille. C'est pourquoi j'attends avec impatience la réponse du colonel Opara.

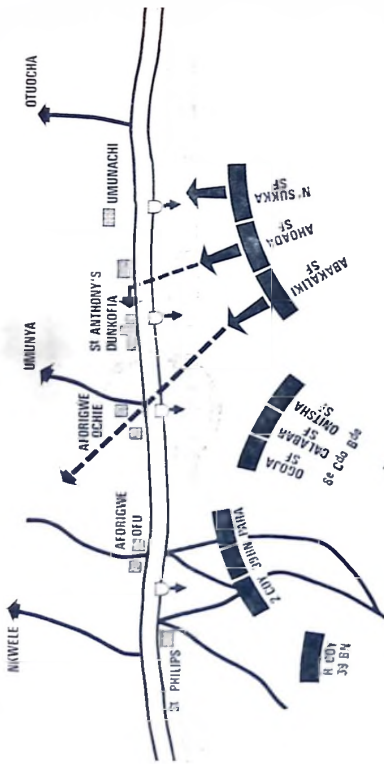
Il est gêné et donne un chiffre. Si bas que j'ai peur d'avoir mal entendu. Je lui fais répéter :

— Nous avons reçu trois caisses de munitions en tout...

Trois caisses pour toute la brigade, ça fait trois mille cartouches. Soit une cartouche par homme...

Il n'est évidemment pas question de refuser la mission. Nous restons seulement à réfléchir à la façon la meilleure de la remplir. J'en délibère avec les autres commandants de bataillons.

— Allons donc faire une reconnaissance dans le coin, suggère quelqu'un : cela nous donnera cer-



- saladin (récupérée)
- emplacement troupes amis
- dispositif ennemi
- blockhaus
- armes automatiques

OPEN CORRIDOR

tainement un aperçu du terrain et des possibilités d'attaque...

L'après-midi est assez avancée quand nous arrivons en bordure de la forêt, à quelques centaines de mètres du dispositif Nigerian.

Première constatation, il est coriace et bien installé : un bunker tous les cent mètres, et des emplacements individuels fort bien aménagés, avec des vues dégagées, des créneaux de tir protégés. Ils ont eu le temps de s'implanter, les gars.

Entre eux et nous, c'est un no man's land plein de ruines, de tas de briques noircies et éclatées, de bouts de tôles ondulées percées, déchiquetées et tordues, d'arbres tombés, fauchés par des obus.

La terre est labourée, retournée, effritée, et a perdu sa couleur naturelle pour en prendre une autre, d'un gris noirâtre, lunaire. On dirait qu'un violent séisme a bouleversé le paysage, rognant les buttes de terre, égalisant les creux, créant d'autres fondrières, d'autres bosses, d'autres ravins.

Et puis il y a les morts. Beaucoup. Partout.

Ceux qui sont tombés hier et que personne n'a pu ni ramener ni aller chercher, et ceux d'avant, Biafrais et Nigerians mêlés, à demi-dévorés par les charognards qui s'acharnent sur eux, même pas dérangés par les rafales que tirent, sporadiquement les sentinelles.

Il y a l'odeur. A elle seule, c'est un élément

aussi solide qu'un mur. Jamais comme ici, au Biafra je n'ai été littéralement agressé par une odeur, aussi violente qu'un coup de poing, aussi palpable qu'un bloc de pierre.

Elle s'incrute aux vêtements, poisse la peau et l'on ne peut envisager de s'en débarrasser un jour qu'en prenant bains sur bains... Et ce n'est pas pour demain.

Pour l'instant, nous sommes venus inspecter l'aspect militaire du panorama. Sur notre gauche, entourée d'une couronne de petits arbres touffus, la Mission de St Anthonys, adossée à la brousse.

Un peu en avant, en bordure de route, et plus près de nous une petite église close de murs dont les ouvertures, du moins celles qui sont au ras du sol ont été protégées avec des sacs de sable et constituent très vraisemblablement des nids de mitrailleuses.

Enfin, tout au bout, juste en face, une école aligne ses bâtiments blancs, écornés d'impacts de balles, au toit percé d'éclats, aux fenêtres béantes, noires et aveugles.

C'est cette école qui nous paraît le point le plus favorable pour une attaque. En effet, estimant inutile et dangereuse, sinon terriblement meurtrière pour nous une attaque frontale, surtout avec les faibles moyens dont nous disposons, nous avons envisagé de concentrer notre assaut sur une minime

portion du secteur, qui, une fois prise pourra servir de base de départ à une opération de plus grande envergure.

A notre retour, nous nous en ouvrons au colonel :

— A combien d'hommes estimez-vous l'effectif suffisant pour réussir à prendre l'école ? demande-t-il.

Nous nous consultons, décidons ensemble d'un chiffre :

— Avec cent hommes, choisis parmi les plus courageux et les plus combattifs de la brigade, nous devons passer et tenir.

Opara donne son accord et ajoute :

— Vous disposerez, en plus des mille cartouches, de six obus de 60...

C'est mieux que rien. Nous nous séparons aussitôt, pour préparer notre opération.

Minuit. Nos volontaires sont là, en bordure de la forêt, à la hauteur des blockhaus biafrais qui montent la garde, face aux positions ennemies.

Les objectifs sont désignés, les hommes sur le départ.

Un coup d'œil sur ma montre. En principe, Adam devrait commencer la « préparation de tir » avec ses six obus. Une détonation sourde. C'est parti.

Je dois reconnaître qu'Adam est un champion :

les impacts se produisent exactement où je le souhaitais, juste à l'avant de l'école d'Umunachi, en plein sur les blockhaus à mitrailleuse qui balayaient notre axe de progression.

— En avant !

Courbés en deux, mes hommes bondissent, en hurlant le cri des commandos, mille fois répété. D'en face, les Nigériens essaient bien d'enrayer notre assaut, mais c'est la nuit, le terrain est trop coupé pour que leurs mitrailleuses arrivent à nous entamer sérieusement.

— Biafra, Biafra... Commando, commando !

Nous sautons au-dessus des cadavres, franchissons les premières lignes ennemies, vides d'occupants. L'enceinte de l'école est à portée de la main.

Dans la foulée, nous l'enlevons, faisant, du même coup, trois prisonniers, médusés de la rapidité de notre assaut, plus surpris encore de la brutalité de notre succès.

Il reste quelques armes éparses, inutilisables, hélas, faute de munitions appropriées. Mais c'est mieux que rien. Un peu de matériel, des vêtements, le ravitaillement d'une section. Butin médiocre mais qui suffit à rendre mes gars heureux de leur victoire.

Immédiatement, j'expédie en brousse un officier avec une petite escorte d'une dizaine d'hommes

pour prendre contact avec nos « amis » du Nord.

Et puis je rends compte.

— Félicitations, me dit le Colonel : malheureusement nous n'avons plus assez de munitions pour poursuivre et exploiter votre succès. Tenez dans l'école jusqu'à demain : nous pourrons alors passer à la deuxième phase...

Je coupe le contact de mon « talkie-walkie ». Demain, qu'il dit. Tu parles...

Cela n'a pas raté : dès le petit jour, les Nigériens montent une contre-attaque. Ils arrivent de l'Est, précédés de quelques véhicules blindés. Rien à faire pour résister : je me replie.

Le colonel Opara m'attend à son P.C., deux kilomètres plus loin. Je lui raconte les détails de l'opération et conclus :

— L'expérience a montré qu'un assaut brutal, mené sans esprit de recul, avec un appui feu même minime a toutes les chances d'aboutir. Mais ce n'est pas douze heures après qu'il faut l'exploiter : c'est immédiatement. Plus la brèche ouverte dans le dispositif ennemi sera importante, plus il lui faudra d'efforts, donc de pertes, pour la colmater. Je vous propose donc de recommencer une attaque sur l'école dès ce soir. Nous attaquons vers minuit. Vers deux heures, tout doit être terminé sur place.

« A quatre heures, le gros des forces de la bri-

gade nous rejoint. A ce moment-là, nous donnons un nouvel assaut sur Saint Anthony's...

Le colonel approuve, et fixe, sur son papier, les différentes missions :

— Abakaliki attaquera sur la droite, vers Saint Anthony's, Ahoada, chargé du premier assaut, prendra l'école et, de là, pivotera sur sa gauche pour attaquer l'ennemi de flanc. Quant au 3<sup>e</sup> Bataillon, N'Sukka, sa mission consistera en une couverture face à l'Est, puisque c'est de là que proviennent les contre-attaques...

C'est notre deuxième nuit d'attaque.

Comme la veille, nos troupes s'installent en base de départ à la limite des tranchées amies. Comme la veille, une préparation d'artillerie — quatre obus de 60 — est faite qui, comme la veille encore, tombe pile.

C'est, toujours comme la veille, le même assaut.

Nous enlevons, une fois encore, la petite école... mais les occupants ne se sont, les malins, pas laissés surprendre : ils n'ont rien laissé !

Et puis, une fois notre premier objectif investi, dans la foulée, nous enlevons aussi la petite église qui est tout à côté...

A quatre heures, tout est terminé et nous reprenons nos formations pour attaquer St Anthony's.

Là, le morceau est nettement plus résistant.

Abakaliki Strike Force l'attaque de face, dans l'axe des mitrailleuses qui doivent devenir rouges à force de lâcher bande sur bande, et, malgré pas mal de pertes, arrive à progresser jusqu'à la route qu'elle franchit d'un bond.

Ahoada a plus de chance : nous attaquons de côté, donc sommes moins vulnérables par les bunkers, orientés face au Sud.

A six heures, mes premiers groupes pénètrent dans la mission. Vingt minutes après, les Nigerians sont en fuite.

St Anthony's est à nous.

Nous avons réussi à prendre à peu près un kilomètre de cette sacrée route, coupant, pour le temps que nous pourrons, le fameux cordon ombilical d'Onitsha.

Dans la mission, c'est la fête : nos soldats ont récupéré énormément de matériel, de ravitaillement et se montrent leurs trouvailles avec des rires et des hurlements de joie...

Quelqu'un m'appelle :

— Captain, captain !

C'est mon officier adjoint : il arrive en courant, une bouteille de bière à la main.

— C'est pour vous...

Je veux refuser : si c'est une trouvaille à lui, c'est à lui d'en profiter. Il l'a bien méritée, cette bière, et je gage que, comme la plupart des Biafrais,

il doit y avoir un sacré moment qu'il n'en a pas bu. Il insiste :

— N'ayez pas peur, Captain : nous avons récupéré trois cents caisses de bière...

Trois cents caisses ? Une mine d'or. Jamais notre brigade n'a fait une prise aussi importante : nous sommes en pleine euphorie. Nous allons avoir plus de bière que de munitions. Cette bière, c'est celle que Gowon a fait préparer à Lagos spécialement pour les soldats musulmans en bouteilles 3/4 de litre, la « star beer ». Même chaude, elle est buvable.

Chez les commandos, c'est du délire : ils se sentent soudain dans la situation d'un clochard qui a trouvé un billet de dix mille. Jamais ils ne se sont sentis aussi victorieux !

Tout le reste de la nuit et une partie de la journée, nous avons travaillé à creuser, sur la route, d'énormes trous : nous ne nous faisons pas trop d'illusions : les Nigériens récupéreront cette position, stratégique et vitale pour eux. Mais ce ne sera pas sans mal, et, rien que pour réparer nos destructions, ils en ont pour plusieurs heures avant de pouvoir faire passer à nouveau leurs convois.

Dans la journée, les blindés arrivent.

C'est d'abord « N'Sukka » qui supporte le premier choc. Il n'est pas long : le 3<sup>e</sup> bataillon est comme

nous, il a à peu près épuisé toutes ses munitions et reprend vite ses positions de repli, au Sud.

Une Ferret Nigériane est en tête, et atteint la hauteur de l'école. Elle tourne sa tourelle vers un groupe de commandos, aplatis près d'un cocotier, à quelques mètres. Et puis, c'est incroyable : elle se met à flamber. D'un coup.

Je pousse un soupir de satisfaction : à force de les assaisonner, ces fichus engins, il était juste qu'un jour, l'un d'eux finisse par en souffrir.

L'attaque nigériane est paralysée par cet incident. Elle ne reprendra que le lendemain matin.

Pendant la nuit, nous obtenons le contact avec les forces du Nord. Des vivres, du matériel. Mais il n'est pas question pour eux de se replier dans notre secteur : ils sont indispensables pour tenir leur territoire.

Nous nous souhaitons mutuellement bonne chance : nous en avons plus besoin qu'eux. Ils ont l'air bien mieux nourris que nous, les veinards !

Deux jours plus tard, les Nigériens nous repousseront jusque dans nos lignes, mais sans aller plus loin : on dirait qu'il leur suffit de nous savoir hors de portée des convois pour être tranquilles. Ils ne font pas de zèle : leur mission, c'est la route, pas nous...

Dans la journée du lendemain, je reçois un pli urgent. Il s'agit d'une mise en garde :

« Nous avons écouté les communications radio des Fédéraux, dit le papier : ils ont donné comme consigne à leurs troupes, si elles sont obligées de se retirer, d'empoisonner la nourriture. Attention : très important. Ne laissez sous aucun prétexte l'un de vos soldats toucher à des aliments récupérés chez l'ennemi... »

Naturellement j'ai aussitôt transmis aux gradés en leur demandant d'être vigilants : il ne s'agit pas d'avoir des pertes à cause d'une ruse de guerre particulièrement odieuse...

J'en profite pour donner les ordres concernant l'attaque de la nuit. Ils changent à peine : St Anthony's, cela devient presque de la routine : on attaque en hurlant, les Fédéraux se replient — je suppose même qu'ils doivent préparer leur petit paquetage, histoire de ne rien laisser entre nos mains — et attendent le jour et les blindés pour rentrer à la maison.

Simple. Un scénario réglé comme un ballet...

Ce serait presque drôle si, à chaque attaque, à chaque combat, mes hommes ne partaient le ventre vide, avec, les meilleurs jours, cinq cartouches par homme.

— Si seulement nous avions le dixième de ce qu'ont les autres.

Combien de fois n'ai-je pas entendu ce souhait ! Et je le partage : je suis sûr qu'avec leur moral,

leur courage et leur volonté, ils pourraient, mes soldats, prendre le Nigeria tout entier, alors que leur ambition, c'est d'être chez eux dans leurs frontières et de vivre en paix...

Minuit, nous sommes en place, sur notre base de départ.

— En avant ! Commandos...

Mes hommes s'élancent.

Alors, d'en face, montent des cris :

— Commandos, commandos, hurlent les Nigériens : vous pouvez prendre nos positions, mais, s'il vous plaît, nous volez pas notre bière... Commandos ! Notre bière...

J'avoue que cette voix, dans cette plaine inondée de bruits, de fumée, de mort et de fureur, cette voix qui faisait de l'humour involontaire — il était sérieux, le bougre — m'a marqué. Il y aura toujours, même dans les combats les plus farouches, un olibrius qui criera « pouce » et pensera à autre chose...

J'ignore ce qui a pu lui arriver, à ce Nigérien-là. J'aimerais qu'il soit rentré chez lui... et qu'il boive tranquillement de la bière. A notre santé.

Nous avançons, nous franchissons la route, nous attaquons l'école, puis l'église...

Une clameur énorme attire mon attention : ils sont une dizaine de types qui hurlent, qui se bous-

culent en riant. Je m'approche, constate qu'ils sont en train de s'empiffrer : sur une table, dans un coin, abandonné par les Nigériens en fuite, un énorme plat, rempli à ras bord de farine de garri semblait n'attendre que des consommateurs...

— Bon sang ! Le message de cet après-midi !

Je me précipite, commence à distribuer des coups de poing pour essayer d'empêcher mes soldats de s'empoisonner... Mais comment arrêter une horde d'affamés, de les raisonner, de leur dire de jeter ce plat ? Ils ne m'écoutent pas. Je cogne, au hasard, dans le tas, aidé par Samuel, venu à la rescousse. A nous deux, et difficilement, nous arrivons à nous emparer de la gamelle et à en disperser le contenu sur le sol.

C'est presque une émeute.

Mais les soldats ont été sérieusement refroidis : ils aperçoivent, soudain, leurs camarades, ceux qui ont goûté au garri, qui s'effondrent et roulent à terre, en proie à d'horribles convulsions...

Une bonne quinzaine de commandos ont été atteints par le « mal », et je suis obligé de les faire évacuer d'urgence.

A l'hôpital, le médecin-chef me fournira la clef du mystère : les Nigériens ont assaisonné le garri avec de l'acide de batterie.

Quelques mois plus tard, je comprendrai les hésitations du Gouvernement biafrais quand il

s'agira d'accepter l'offre des Nigerians de leur faire parvenir du ravitaillement à partir de Lagos, en remontant par la Cross River : l'expérience de St Anthony's, et quelques autres du même genre laisseront toujours planer un doute quant à la bonne volonté des Fédéraux : affamer les gens, puis les empoisonner, c'est tellement plus radical !



*LE RETOUR*

Il est une heure du matin, et l'aérodrome d'Uli bourdonne comme une ruche. Les avions se posent, déchargent leurs caisses et repartent, emmenant des enfants malades.

Près de moi, Emeka, Dendo et Samuel se taisent. Ils sont tristes. De temps en temps, ils s'éloignent, prétextant une course urgente. En fait, ils essaient de tuer le temps. Ni eux ni moi n'aimons les au revoir qui s'éternisent.

Je pars.

Il y a deux jours, le médecin-chef du Bataillon m'a trouvé une mine épouvantable :

— Vous vous êtes trop dépensé, Armand, m'a-t-il dit : et puis, vous n'avez pas particulièrement bien mangé...

J'ai ri :

— J'ai au moins mangé autant que mes soldats...

Un geste de l'épaule qui veut dire :

— Eux sont Biafrais, et c'est normal...

Il y a eu un silence, puis j'ai capitulé :

— C'est vrai. Je suis crevé... Il y a huit mois que je combats presque tous les jours.

— Il n'y a pas trente-six solutions : offrez-vous quelques semaines de vacances... Vous nous reviez en pleine forme...

J'essaie une plaisanterie :

— Ne gagnez pas la guerre sans moi : j'ai envie d'être là pour la victoire...

Il a ri. Pour la première fois peut-être, mais son rire reflétait plus qu'une certitude : la victoire, c'était tout à coup moins abstrait, plus proche, plus prévisible...

En huit mois, les choses ont changé. Il y a huit mois, quand je suis arrivé, on parlait de victoire et on y croyait, mais comme d'une chose lointaine, inscrite dans les faits pour un avenir indéterminé...

A cette époque, le Biafra, c'était un « réduit » de 40 km de côté sur 80. Même plus un département français : un canton. L'agglomération parisienne, avec presque autant de monde à l'intérieur.

Et tout cela rétrécissait au fil des jours : le front craquait de partout, replâtré d'un bout pour se dégrader plus loin.

Il y a eu la perte d'Aba. Une catastrophe qui aurait dû normalement sonner la fin du Biafra. C'est pourtant à partir de ce jour que les choses ont tourné en notre faveur. Certes, la situation a continué à se dégrader, mais on sentait que le processus était enrayé, que l'on touchait au bas de la descente. Owerri a marqué le début de la contre offensive.

Il y a quelques jours, les Fédéraux ont pris Umuahia : deux jours plus tard, la garnison nigériane s'enfuyait, vaincue, d'Owerri où l'Armée biafraise récupérait assez de matériel pour alimenter une nouvelle campagne.

Et, depuis, les Fédéraux n'ont plus avancé d'un pas : le secteur d'Onitsha est définitivement bouclé. Aucune avance n'est plus possible vers le Sud et, même à Awka d'où était partie la dernière poussée vers Newi en direction de l'aérodrome d'Uli, voici trois mois, les Nigerians sont contenus, conservent leurs troupes pour ouvrir, dégager et tenir la route Onitsha-Enugu, régulièrement coupée par les Biafrais.

C'est, de plus en plus, l'enfer dans cette région, et chaque jour qui passe voit fondre davantage de matériel, disparaître davantage d'hommes.

Ailleurs, la situation n'est pas meilleure pour les Nigerians.

Dans le secteur d'Aba, le terrain appartient aux

Biafrais, qui multiplient attaques, harcèlements et embuscades. L'ennemi ne s'aventure plus en brousse, et se contente d'occuper la ville.

Là encore, c'est la route qui est leur objectif numéro 1 : pour aller d'Ogikwi à Umuahia il leur faut parfois une journée, plusieurs bataillons. Rien d'une promenade d'agrément.

Umuahia elle-même n'est pas sans dangers et le moral des Nigériens s'en ressent. D'autant plus que le malaise a aussi gagné les Etats-Majors : la reprise d'Owerri a été fatale au colonel Benjamin Adekunle — le Scorpion Noir. On lui a reproché non seulement sa lenteur à « envahir » le réduit biafrais, mais surtout son impuissance à se maintenir sur ses positions. Il a été remplacé par le fameux colonel Bissala qui exigeait du colonel Haruna la prise de Newi.

Ce dernier aussi a été relevé. Ainsi que le commandant du secteur d'Enugu.

On leur reproche moins leurs insuccès que leur incapacité, incapacité mise en lumière récemment par une visite que le Général Alexander — l'un des observateurs britanniques au Nigeria — a faite sur les fronts :

« Ces officiers, écrivait-il, ont transgressé les principes fondamentaux de la stratégie militaire concernant notamment la nécessité de garder toujours en vue des objectifs précis, de concentrer ses

forces sur des points décisifs, de garder l'initiative des opérations... »

Cette initiative, il y a maintenant quelques mois qu'elle a changé de camp : les Biafrais contre-attaquent partout.

Plus encore : ils gagnent du terrain, et c'est, paradoxalement depuis l' « offensive générale » des Nigériens au mois de Juin 69, qu'ils ont le plus avancé. Cela s'est passé en deux temps : l'opération « final push » (ruée finale) déclenchée par l'ennemi n'a même pas reçu un début d'exécution. Aucune coordination entre les divisions, aucune liaison efficace entre les armes, aucune entente au niveau le plus haut.

Les Nigériens sont restés, l'arme au bras, attendant.

C'est là que les Biafrais, eux, ont placé leur offensive : pris à contrepied, les Fédéraux ont reculé partout, principalement au Sud, dans la région de Port-Harcourt.

En quinze jours, ils ont perdu près de quinze kilomètres, et, retranchés dans l'important carrefour d'Igrita, ils contiennent difficilement les éléments biafrais.

Or, Igrita est à dix-sept kilomètres seulement de Port-Harcourt...

— C'est là que se jouera la guerre, nous criaient, à Noël sur le front d'Aba, les soldats nigériens.

Pari tenu. Nous y serons bientôt, et cela risque d'être une cruelle déconvenue pour eux. Port-Harcourt, c'est le point vital du Biafra, sa fenêtre sur la mer. C'est aussi sa richesse : tout le pétrole vient de là, tout le pétrole en part.

Comme en partent et y arrivent armes, matériels, renforts, ravitaillements.

Certes, les Fédéraux se défendront : ils ne l'ont jamais caché, et leur ligne de front, d'Aba à Owerri est puissamment renforcée, bardée d'ouvrages et de blockhaus. Elle est puissante. Elle n'est pas invulnérable, et les Biafrais l'ont montré en l'enfonçant à peu près partout, et en obligeant l'Etat-Major Nigerian à la reculer en de nombreux points.

Aujourd'hui, Port-Harcourt est à une vingtaine de kilomètres à peine des premiers éléments biafrais.

Il est sans doute encore prématuré d'évoquer comme imminent l'affrontement final autour de Port-Harcourt, mais les Biafrais ont bien retenu la leçon de la reprise d'Owerri : l'encercllement et l'étouffement est parfois moins coûteux qu'une attaque frontale. Et il n'est pas exclu qu'ils adoptent la même attitude pour Port-Harcourt.

Situé au fond d'un estuaire, complètement encerclé par la brousse et les ilots. Cette brousse et ces ilots, ils finiront bien, eux, par tomber entre

nos mains. Alors, l'objectif sera cueilli sans coup férir, comme un fruit mûr.

Le plus extraordinaire, dans tout cela c'est qu'on puisse envisager la chute de Port-Harcourt comme possible. Il y a huit mois à peine, en parler était impensable. Il faut que les atouts aient bien changé de main.

Voici huit mois, j'aurais moi-même ri au nez de celui qui m'en aurait parlé. Etre confiant ne voulait pas dire qu'il faille rêver. Aujourd'hui, ce n'est plus un rêve, et c'est pour cela que je pars rassuré, ayant foi en l'avenir.

Samuel est près de moi. Il porte ma valise, et, de temps à autre, hoche la tête. Lui aussi sans doute se souvient de tout ce que nous avons vécu ensemble.

En cet instant, ce sont des images qui me reviennent, en désordre, comme les vues d'un film emballé.

C'est d'abord mon premier contact avec le bataillon des commandos. Mille hommes en loques, aux joues creuses mais au regard aigu. Mille hommes qui sont morts au hasard des combats, et dont les cadavres témoigneront, plus tard, pour leurs pays. Mille hommes qui n'ont regretté qu'une chose : ne plus rien pouvoir faire pour leur pays.

Je revois, précise, une scène qui m'a frappé, un matin, au moment des combats pour Aba.

Un commando, les deux jambes fauchées par une grenade, à plat ventre sur la piste, martelant le sol de ses poings, les yeux pleins de désespoir, oubliant jusqu'à sa douleur pour rassembler ses dernières forces et répéter sa conviction :

— Biafra win, Biafra win...

C'était pathétique, mais combien grand !

C'est pour moi le symbole du miracle biafrais. A ce stade, ce ne sont plus les contingences matérielles qui comptent. Au-delà de la faim, du dénuement, de la misère, il y a la foi. Cette foi qui a fait qu'en dépit de tout, même quand ils subissaient le pire tout en acceptant par avance que ce soit pire encore, les Biafrais ont tenu.

Il ne peut être vaincu, un tel peuple — le premier en Afrique, le premier au monde peut-être — qui a d'avance tout accepté, même de mourir, pour témoigner, à la face des autres sa volonté d'être une nation.

Il ne peut être dominé, ce peuple qui s'est trouvé, qui s'est reconnu, et qui se bat pour avoir le droit de vivre ensemble.

Dans un mois ou dans six, dans un an ou dans dix, il gagnera. Ne serait-ce que pour avoir lassé ses ennemis : on peut tuer des hommes, on ne peut tuer l'esprit surtout quand il s'agit de l'esprit d'une nation.

Rien que pour avoir produit des fils comme ceux-là, la Nation biafraise a mérité de vivre.

— Tant qu'il y aura un Biafrais vivant, me disait Samuel, il se battra.

C'est ce qu'il me dit encore, sa main sur mon bras, tandis que nous avançons vers l'avion. Je le sais et je suis fier d'avoir commandé à de tels hommes : je ne connais aucune armée, aucune nation qui aurait combattu dans de telles conditions... Moins les gens ont à offrir, plus ils ont envie de donner. Quelle leçon !

L'avion que je dois prendre est là. Rapidement, j'entasse mes bagages au milieu des autres colis, et je me tourne vers mes trois bonshommes...

Je les regretterai. Je les regrette déjà.

Nous nous serrons la main, sans plus rien dire : on n'a pas besoin de mots pour exprimer l'amitié.

Lentement, je me dirige vers l'échelle de coupée, au milieu d'un groupe d'enfants qui partent pour le Gabon. Dendo me tire par la manche :

— Capitaine, je n'osais pas vous le dire, mais, puisque vous vous en allez, je peux bien vous le dire.

Un silence. Je me demande quelle ânerie il a encore bien pu fabriquer :

— Eh bien, voilà, commence-t-il d'un petit air gêné... Je me suis permis d'écrire à mon gouvernement togolais, pour lui demander de reconnaître

le gouvernement biafrais... Je veux dire, la République biafraise...

Je lui ai serré la main. Que voulez-vous faire d'autre ? Je n'avais d'ailleurs même plus le temps de lui parler : la porte de l'avion se refermait.

Par le hublot de l'avion, dans la lumière des phares de voitures qui balisaient la piste, je les ai encore aperçus une dernière fois. Bras levés, ils agitaient les mains.

Ils ont aussi crié quelque chose.

Quelque chose que j'ai compris sans l'avoir entendu. Un cri que je connaissais bien :

Biafra win !

Biafra vaincra !

J'en suis certain maintenant et j'en suis content :  
Je reviendrai.

Madona III / Paris  
Mars / Juillet 69

## ANNEXE I



**LA DECLARATION D'INDEPENDANCE  
DU BIAFRA**

Mes chers citoyens et citoyennes, vous, peuple du Nigeria de l'Est :

**CONSCIENTS** de l'autorité suprême du Dieu Tout-Puissant sur les êtres humains, de votre devoir envers vous-mêmes et les générations à venir ;

**CONSCIENTS** de ce que vos vies, vos biens, ne pourront plus être protégés par quelque Gouvernement installé en dehors du Nigeria Oriental ;

**CROYANT** que vous êtes nés libres et titulaires de certains droits inaliénables qui ne peuvent mieux être préservés que par vous-mêmes ;

**NE VOULANT PAS** demeurer des partenaires opprimés au sein d'une association de nature politique ou économique ;

REJETANT le droit à toute personne autre que le Gouvernement militaire du Nigeria Oriental de vous imposer des mesures de quelque nature qu'elle soit ;

RÉSOLU à dissoudre tous liens politiques ou autres entre vous et l'ancienne République Fédérale du Nigeria ;

DISPOSÉ à promouvoir toute association, traité ou alliance avec quelque Etat souverain au sein de l'ancienne République Fédérale du Nigeria ou ailleurs, dans les meilleures conditions pour le bien commun ;

AFFIRMANT votre confiance totale en moi ;

M'AYANT mandaté pour proclamer, pour votre compte et en votre nom, que le Nigeria Oriental est une République souveraine et indépendante.

DONC MAINTENANT MOI, LIEUTENANT-COLONEL CHUKWUEMEKA ODUMEGWU OJUKWU, GOUVERNEUR MILITAIRE DU NIGÉRIA ORIENTAL, EN VERTU DE L'AUTORITÉ, ET CONFORMÉMENT AUX PRINCIPES MENTIONNÉS CI-DESSUS, PROCLAME ICI SOLENNELLEMENT QUE LE TERRITOIRE ET LA RÉGION CONNUS ET APPELÉS NIGÉRIA DE L'EST Y COMPRIS LA PLATE-FORME LITTORALE ET LES EAUX TERRITORIALES CONSTITUENT DÉSORMAIS UN ÉTAT INDÉPENDANT ET SOUVERAIN SOUS LES NOM ET TITRE DE

« RÉPUBLIQUE DU BIAFRA », ET JE DÉCLARE QUE :

- (i) tous les liens politiques entre nous et la République Fédérale du Nigeria sont par là totalement dissous ;
- (ii) toutes les obligations contractuelles existant et conclues par le Gouvernement de la République Fédérale du Nigeria ou par quelque personne, autorité, organisation ou gouvernement agissant pour son compte, avec quelque personne, autorité ou organisation opérant ou concernant quoi que ce soit au sein de la République du Biafra, seront considérées comme conclues avec le Gouverneur militaire de la République du Biafra, et les contrats dont il s'agit, en vertu de cette Déclaration, seront remplis par les parties selon leur teneur ;
- (iii) Tous les traités internationaux subsistants et les obligations contractées pour le compte du Nigeria Oriental par le Gouvernement de la République Fédérale du Nigeria seront honorés et respectés ;
- (iv) la part des dettes et obligations internationales subsistantes et contractées par le Gouvernement de la République Fédérale du Nigeria sera honorée et respectée ;
- (v) des démarches seront entreprises en vue

- d'entamer des discussions sur la juste part du Nigeria Oriental dans le patrimoine de la Fédération du Nigeria et sur les biens personnels des citoyens du Biafra à travers la Fédération du Nigeria ;
- (vi) les droits, privilèges, pensions, etc., de tout le personnel des Services Publics, des Forces Armées et de la Police qui servent maintenant dans quelque secteur au sein de la République du Biafra sont ici garantis ;
  - (vii) nous laisserons la porte ouverte à toute association et seront bienvenues d'autres unités souveraines de ce qui reste du Nigeria et d'autres parties de l'Afrique, désireuses de s'associer à nous dans le but de promouvoir l'organisation de services communs et d'établir des liens économiques ;
  - (viii) nous protégerons la vie et les biens des étrangers résidant au Biafra ; nous tendons une main amicale à toutes les nations qui respecteront notre souveraineté, et rejetterons toutes formes d'ingérence dans nos affaires intérieure ;
  - (ix) nous allons adhérer avec sincérité à la Charte de l'Organisation de l'Unité Africaine et de l'Organisation des Nations Unies ;
  - (x) il est dans notre intention de demeurer membre du Commonwealth suivant notre

droit en tant que nation souveraine et indépendante.

**BIAFRAINS, BIAFRAINES !**

**VIVE LA RÉPUBLIQUE DU BIAFRA !**

**ET QUE DIEU PROTÈGE TOUS SES HABITANTS !!!**

**Enugu, le 30-V-67.**



## ANNEXE II



Le général OJUKWU, chef de l'Etat a adressé un long message au peuple biafrais à l'occasion le 1<sup>er</sup> juin, du « Thanksgiving » biafrais, message dans lequel il a fait le bilan des opérations militaires.

« Depuis bientôt deux ans, nous avons été  
« entraînés dans une guerre qui menace notre peuple d'une totale destruction. Notre ennemie a  
« été implacable dans sa fureur et a combattu  
« notre peuple désarmé avec un vaste appareil  
« d'un matériel militaire d'une complexité inconnue en Afrique. Pendant deux ans, nous avons  
« résisté à ses assauts avec rien d'autre que nos  
« cœurs résolus et nos mains nues. Nous avons  
« déjoué ses intentions diaboliques et nous avons  
« battu ses mauvais conseillers dans leurs calculs

« et leurs inventions. Aujourd'hui, je suis heureux  
« et fier de vous annoncer que l'ennemi n'est pas  
« près de l'objectif qu'il annonçait : SUR LE FRONT  
« D'ONITSHA, nos vaillantes forces ont maintenu  
« l'ennemi confiné dans la ville où il est entré il  
« y a 15 mois. En dépit du fait que ce secteur  
« a une grande importance stratégique pour les  
« hordes vandales, étant, comme elle l'est, la  
« porte des accès à la désormais fameuse bande  
« forestière du Biafra, et le théâtre des rencontres  
« les plus sanglantes de cette guerre, il est signi-  
« ficatif que l'ennemi n'y ait réalisé aucun gain au  
« long de cette longue période.

« DANS LE SECTEUR D'AWKA (à cinquante kilo-  
« mètres à l'Est d'Onitsha), la situation reste la  
« même. L'ennemi est contenu sur la grand-route  
« Enugu-Onitsha, et ne s'aventure ni au Nord, ni  
« au Sud de cette route.

« DANS LE SECTEUR D'OKIGWÉ d'où ils avaient  
« fait la poussée qui les a portés dans Umuahia, la  
« situation demeure inchangée ; avec nos troupes  
« faisant pour l'ennemi de toute la route d'Okigwé  
« à Umuahia, toute autre chose qu'une promenade  
« d'agrément. Dans la ville d'Umuahia même, les  
« accrochages ont continué.

« DANS LES SECTEURS D'IKOT-EKPENE, AZUMINI ET  
« ABA, les vandales, bien que maintenant leurs  
« positions dans Ikot-Ekpene et Aba, où nos trou-

« pes les environnent, ont continué à subir de  
« lourdes pertes dans leur tentation pour se main-  
« tenir dans Azumini.

« DANS LE SECTEUR ENTRE OWERRI ET PORT-  
« HARCOURT, après le dégagement d'Owerri et notre  
« rapide mouvement sur Port-Harcourt, nos vail-  
« lantes forces renforcent leurs positions dans  
« Elélé, dans les faubourgs d'Igrita et devant  
« Omoku.

« SUR L'AUTRE RIVE DU NIGER, les succès de nos  
« troupes se sont maintenus en dépit de nombreu-  
« ses contre-attaques ennemies. Notre marine a  
« continué à soutenir toutes les opérations le long  
« du Niger avec d'excellents résultats. Nos guer-  
« rillas ont continué leur magnifique travail de  
« harcèlement de l'ennemi et ne lui ont laissé aucun  
« répit sur notre sol. Je les salue tous.

« DANS LES AIRS, l'aviation biafraise a fait une  
« très dramatique rentrée dans la guerre et, par  
« une brillante suite de raids, a totalement para-  
« lysé l'aviation nigeriane. En quatre jours d'opé-  
« rations, onze appareils ennemis ont été mis hors  
« de combat, les trois tours de contrôle de Port-  
« Harcourt, Enugu et Benin ont été incendiées,  
« l'aéroport d'Enugu et de nombreuses positions  
« d'artillerie ont été mises hors d'usage. La raffi-  
« nerie de Port-Harcourt a été incendiée. Et tout  
« récemment, il y a trois jours, la centrale

« d'Ughelli a été mise hors d'usage. L'éclat de  
« cette performance, la précision du tir, l'habileté  
« dans le choix de l'objectif ont laissé le Nigeria  
« abasourdi et ses amis ahuris. Un autre aspect  
« à examiner est qu'EN QUATRE JOURS D'OPÉRATIONS,  
« LES FORCES AÉRIENNES BIAFRAISES ONT DÉTRUIT  
« D'AVANTAGE D'OBJECTIFS MILITAIRES QUE LES FORCES  
« AÉRIENNES NIGÉRIANES N'ONT ÉTÉ CAPABLES DE LE  
« FAIRE MILITAIREMENT EN DEUX ANS, et en valeur,  
« probablement deux fois ce que les raids nige-  
« rians nous ont coûté en installations et en équi-  
« pements militaires. La seule supriorité à laisser  
« aux forces aériennes nigerianes dans le record  
« de l'exploit est le nombre de civils tués et d'ob-  
« jectifs civils détruits par leurs raids de lâches.

« Fiers Biafrais, j'ai tenu ma promesse. Diplo-  
« matiquement, nos amis ont augmenté et sont  
« restés inébranlables pour notre cause ; et mal-  
« gré les extravagances de nos détracteurs, il y a  
« des preuves que leur aide continuera.

« Chez nous, nos souffrances ont continué. La  
« pénurie et le besoin sont restés nos compagnons.  
« Maintenant, avec courage, nous paraissions avoir  
« surmonté le danger qui a été pressant de la  
« famine en masse et pouvons maintenant regarder  
« vers une période, après les pluies, d'abondance  
« relative. Nos efforts dans le Programme Terre et  
« Armée donne des signes visibles à travers tout

« le pays d'une imminente victoire dans le combat  
« contre la pénurie.

« Mes chers compatriotes, les signes sont favo-  
« rables, l'avenir nous attend avec moins de mau-  
« vais présages. Je crois avec confiance qu'avec  
« l'initiative des opérations maintenant en nos  
« mains, que nous avons franchi le dernier tour-  
« nant vers la réalisation de notre race par elle-  
« même et que nous sommes maintenant placés  
« sur la voie nationale dans ce combat qui est le  
« nôtre. Nous ne devons pas fléchir. Le but est  
« en vue. Ce qu'il nous faut, c'est une pointe de  
« vitesse finale pour atteindre le but et assurer la  
« victoire qui nous garantira à jamais la gloire et  
« l'honneur, la paix et le progrès. »

FIN



## TABLE DES MATIÈRES

Prologue	Page 11
----------	---------

### PREMIÈRE PARTIE

#### *LE FOND DE LA DÉTRESSE HUMAINE*

I — Ebia go : Bienvenue	Page 17
II — La nuit des commandos	37
III — Opération Umuède	49
IV — L'enfer d'Aba	71
V — Le défi	97

### DEUXIÈME PARTIE

#### *BIAFRA WIN*

I — L'aube	Page 113
II — La revanche des enfants	133

III — L'offensive	151
IV — Onitsha - 11 Novembre 68	171
V — Extraits du journal de marche d'Ahmeida Abalo Dendo	185
VI — Premier succès	191
VII — La Croix Rouge	203
VIII — Noël à Aba	211
IX — Open Corridor	221
X — Le retour	241
ANNEXE I	251
ANNEXE II	259

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
SUR LES PRESSES DE  
L'IMPRIMERIE S.E.G. A  
CHATILLON - SOUS - BAGNEUX

